476 — Tome CXXVI 16 Avril 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



EDMOND BARTHÈLEMY, C. BESSONNET-FAVRE, JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
EMMANUEL BUENZOD, R. DE BURY, JANE CALS, JULES CHOPIN,
HENRY-D. DAVRAY, GASTON ESNAULT, GUSTAVE KAHN, PHILÉAS LEBESGUE,
HENRI MAZEL, GEORGE MOORE (G. JEAN-AUBRY *trad.*),
PAUL MORISSE, A. PIERRE, RACHILDE, CARL SIGER, THÉODORE STANTON,
DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 476. — 16 AVRIL 1918

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.................. 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve.................. 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale............... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin................ .50

Aurel
Jean Dolent............... 1 »
La Semaine d'Amour...... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly.................. 3.50
Lettres à Léon Bloy........ 3.50
Lettres à une Amie......... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy........... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866......... 3.50
Œuvres posthumes 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre............ 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse.................. 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud...... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud.................... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo.................. 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert.......... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol................ 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon...... 3.50
Celle qui pleure........... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise................ 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume................ 3.50
Le Fils de Louis XVI...... 3.50
L'Invendable............ 3.50
Le Mendiant ingrat....... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies............ 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne...... 3.50
Le Sang du Pauvre....... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain............ 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs...... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis............. 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren......... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie............ 3.50

Gaston Capon
Les Vestris.............. 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme............... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle........ 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère................. 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol............. 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume................ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation.................. 3.50

Fernand Caussy
Laclos.................... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine.............. 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort............... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine................... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume......... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis...... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat............... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte................ 3.50
La Maison de Madame Gourdan..................... 3.50

Paul Deliqr
Remy de Gourmont et son Œuvre................. 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot................ 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel............. 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ÉMILE VERHAEREN

Les Flammes Hautes, poèmes. Volume in-18... **3.50**

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme. (Collection **Les Hommes et les Idées.** N° 28). Brochure in-16 ... . **0.75**

REMY DE GOURMONT

Pendant la Guerre, **Lettres pour l'Argentine,** avec une Préface par Jean de Gourmont. Vol. in-18 .... **3.50**

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et la reproduction en fac-simile d'une lettre de l'auteur. Vol. in-18 .... **3.50**

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. **3.50**

LÉON BLOY

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18 .... **3.50**

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916, volume in-18 .... **3.50**

EMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'Albert Heumann, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18 .... **3.50**

HENRI DE RÉGNIER, de l'Académie française

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18 .... **3.50**

Une majoration de 30 0/0 est appliquée à tous ces prix

LEIBNIZ
ET LA COLONISATION GERMANIQUE DE LA RUSSIE

—

La politique actuelle de l'Allemagne n'est pas seulement, comme on le croit, le résultat de la mégalomanie du Kaiser et des Junkers ; elle ne découle pas uniquement, ainsi qu'on se plaît à le répéter, des victoires de nos ennemis en 1870 et de leur prospérité économique depuis cinquante ans. Son origine est plus lointaine ; cette politique réalise méthodiquement les plans élaborés il y a deux siècles par Leibniz, premier organisateur de la Kultur et précurseur du Pangermanisme dont, si elle n'arrive pas à les vaincre, l'Europe mourra.

Leibniz a, dans ses écrits, tracé, en effet, à ses compatriotes une ligne de conduite dont ils ne s'écartent guère ; il y aborde d'ailleurs toutes les questions qui nous préoccupent aujourd'hui et indique des solutions qu'il nous paraît intéressant d'étudier ici.

Trop habitués à ne voir en cet homme de génie que le penseur et le philosophe, nous admirons, en France, son éclectisme et ses doctrines sans apercevoir, derrière la *Monadologie* qui la masque, l'activité ardente du patriote travaillant à la grande expansion de l'Empire et à « entreprendre la propagation de la vraie foi par la Science, *propagationem verae fidei per Scientias*, parmi les peuples au delà de Moscou et en Chine » (1).

(1) Œuvres de Leibniz d'après les Manuscrits originaux avec notes et introduc-

On ne peut vraiment attribuer à son zèle confessionnel et à son désir d'étendre jusqu'en Extrême-Orient la religion évangélique cette initiative de Leibniz lorsqu'on lit, dans son *Mémoire sur l'établissement d'une Société des Sciences en Russie*, ces phrases suggestives :

Les marchandises chinoises, les nouvelles, la RELIGION CHINOISÉ seraient transplantées à Moscou et Moscou, comme intermédiaire, en retirerait de grands avantages.

Pour exécuter tous ces importants desseins il faudrait d'abord transporter à Moscou *toutes* les institutions que nous avons en Europe;

Puis que Sa Majesté Czarienne attirât à elle des hommes actifs et capables de toutes les professions ;

En troisième lieu, elle ferait bien instruire ses sujets;

En quatrième lieu, elle créerait d'autres établissements utiles...

On organiserait des sociétés, des académies ou des réunions de toutes sortes pour former les hommes venus d'Europe et, afin que cela obérât le moins possible les revenus du Czar, au lieu d'argent comptant, on ferait des concessions de biens. Resterait à savoir s'il ne serait pas convenable de transporter dans quelques pays agréables de la Russie *des colonies entières* en leur accordant quelques privilèges et avantages (1).

En ce qui concerne l'appel des gens habiles, il faudrait ouvrir la contrée à tout le monde, établir une *sanctionem pragmaticam* et accorder à chacun le droit de retourner librement dans son pays (2).

Devançant son époque, Leibniz semble avoir compris l'importance qu'aurait un jour, pour les peuples européens, la colonisation de l'Asie. Il pressentait et même il préparait, on ne sait trop dans quel but, l'invasion des Jaunes en Occident; son ambition était de faire de Moscou le point de contact entre la civilisation chinoise et la civilisation chrétienne, non point, comme on le pourrait croire, pour affirmer la puissance de cette dernière, mais pour prouver, au contraire, la nécessité d'un cosmopolitisme dont on n'avait guère l'idée au début du XVIIIe siècle.

On pourrait, affirmait-il, établir solidement le *commercium* entre Moscou et la Chine pour implanter en Europe les sciences et les arts connus en Chine, mais inconnus chez nous. On augmenterait par là

tion par A. Foucher de Careil. — Firmin Didot, 1875, t. VII, p. 280. *Société des Sciences en Prusse.*

(1) *Ibid.*, pp. 409-412.

(2) *Ibid.*, p. 411.

l'importance de nos manufactures et les commodités de la vie. Je sais, d'après ma correspondance avec les missionnaires romains en Chine, que ce sont eux qui y introduisent nos commodités et nos sciences, mais que les Chinois ne sont pas généreux en échange et qu'ils cherchent à occuper le monde d'autre chose. Il s'ensuivra que, lorsque les Chinois auront appris de nous ce qu'ils voudront savoir, ils fermeront leurs portes (1).

Pour éviter ce résultat Leibniz conseille d'attirer les Asiatiques en Europe et il s'y emploie avec tous les moyens dont il dispose.

Quoique je ne sois qu'un *privatus*, dit-il, j'ai cependant l'entrée dans certains lieux et j'ai connaissance soit par correspondance, soit autrement de bien des choses; ma science n'est pas très grande, mais je suis en rapport avec beaucoup de personnes civiles et militaires qui ont de bonnes pensées et qui ont fait de bonnes découvertes; peu de *privati* en Europe ont autant de clientèle que moi et aucun n'a de meilleures intentions (2).

Plus tard, dans le post-scriptum d'une lettre écrite à Pierre le Grand, le 16 janvier 1716, Leibniz fait une déclaration internationaliste tout à fait curieuse :

Je ne suis pas, dit-il, de ces hommes passionnés pour leur pays ou pour une nation quelconque, mais je travaille pour le bien-être du genre humain tout entier, car je considère le ciel comme la patrie et les hommes bien nés comme des compatriotes. Je préfère donc rendre beaucoup de services aux Russes que peu aux Allemands ou aux autres Européens (3)...

Les événements qui se déroulent sous nos yeux donnent une singulière saveur à ces écrits politiques du grand philosophe d'outre-Rhin et surtout aux rapports, mémoires et lettres adressés aux ambassadeurs moscovites, aux familiers du Czar et à Pierre le Grand lui-même en vue d'obtenir des concessions de terres et de mines et de préparer la canalisation des grands fleuves et l'exploitation des richesses de la Russie par des ouvriers et des ingénieurs allemands.

Soucieux de compenser les ruines causées en son pays par des guerres désastreuses, Leibniz suivait avec passion l'évo-

(1) *Ibid.*, p. 397 : « Spécimen de quelques points dans lesquels Moscou pourrait être favorable aux sciences. »
(2) *Ibid.*, p. 406.
(3) *Ibid*, p. 514. Brouillon d'une lettre à Pierre-le-Grand écrite en allemand et traduite par A. Foucher de Careil.

lution de la Moscovie appelant l'Occident à des relations de commerce et d'amitié. Il avait vite compris tout le profit que l'empire germanique retirerait d'une priorité dans les échanges avec la Slavie et l'Extrême-Orient. Pour assurer cette expansion si désirable à ses compatriotes, il s'affirmait hautement russophile, tout en préparant avec soin des instructeurs allemands pour les écoles et les armées du Czar, ainsi que des agents polyglottes pour le commerce avec la Chine.

Déjà la Société des *Frères-Amis* avait été conçue par lui sur le modèle de l'institut des Jésuites, auquel elle était appelée à faire plus d'une fois concurrence par son influence mondiale. Les membres de l'association, ne pouvant naturellement se grouper dans un but purement religieux et entrer en communication de pensée et d'action comme les R. P. de la Compagnie de Jésus, étaient liés par des serments terribles et tenus à l'obéissance passive pour atteindre l'objectif rêvé : *Deutschland über alles !*

Cette *Societas Philadelphica* apparaît comme le rudiment de l'organisation internationale dont la puissance formidable nous a été révélée par la guerre de 1914.

Si nous nous donnons la peine de lire et de méditer les écrits de Leibniz, nous comprendrons la grandeur de sa conception conquérante et son plan de combat contre la France.

§

Leibniz avait longtemps espéré qu'il détournerait la France de ses destinées européennes en l'engageant dans des entreprises coloniales où se dépenseraient inutilement ses énergies, ses ambitions et son or. Il avait même, dans ce dessein, présenté à Louis XIV, à Saint-Germain, un projet d'expédition en Egypte très documenté et fort remarquable. Sa Majesté l'en fit remercier assez dédaigneusement par Pomponne et n'en tint aucun compte.

Voyant que la cour de Versailles méprisait ses avis et ses avances, Leibniz changea de tactique : il se montra aussi violent et amer qu'il avait été jusque-là insinuant et modéré. En 1685, dans un virulent pamphlet : *Mars Christianissimus*, il stigmatisa la politique autocratique du Grand Roi et de ses ministres Lionne et Louvois.

Dès l'année 1672, il a été résolu en France, disait-il, que le Roi n'aurait plus besoin à l'avenir de rendre raison au monde de ses

entreprises comme ses ancêtres et les autres potentats avaient toujours tâché de faire. La guerre de Hollande, déclarée sans intimidation préalable de telle sorte que la déclaration tint lieu de manifeste, fut le premier échec à ces formes anciennes et respectées du droit des gens. La même méthode réussit à Nimègue et à Francfort (1)...

La France est contraire à l'unité de l'Allemagne et verrait de mauvais œil une alliance de tous ses princes ; il n'y a donc plus, concluait-il, ni paix, ni repos à espérer de la part d'une « Nation dont la politique froidement impie et naturellement injuste menace toute la chrétienté ».

Le ton dur et sarcastique de ce *Mars Christianissimus* ou *Apologie des armes du Roy tres chrestien contre les chrestiens* sera désormais celui des écrits du fougueux patriote allemand.

Devenu l'hôte du palais du Belvédère, vivant dans la familiarité du prince Eugène de Savoie, le plus valeureux chef de guerre et le premier homme d'état de l'Allemagne à cette époque, Leibniz entra résolument dans la vie publique, alors qu'un bourgeois comme lui devait être exclu de toute participation aux affaires et de l'audience de l'Empereur. Son esprit inventif et son génie novateur s'imposaient ; il avait l'oreille des princes et s'insinuait dans leurs conseils. Il osa prendre à partie les plus hauts potentats de l'Europe et fit entendre ses exhortations jusque dans l'extrême nord en sollicitant, pour l'Allemagne, l'alliance du Danemark, de la Suède et de la Russie.

Pour mener à bien ses vastes desseins, il avait fait à Vienne un premier voyage en 1688 et il y était revenu, pour un séjour plus prolongé, en 1704. Malgré son âge avancé, son pied malade et sa santé délabrée, il y passa les années 1712 et 1713 sans se soucier de la peste qu'il brava seize mois, tout occupé de ses plans politiques, économiques et financiers auxquels il travaillait en collaboration avec l'empereur Charles VI (2).

L'Angleterre, entraînant avec elle la Hollande, venait de si-

(1) Œuvres de Leibniz d'après les manuscrits originaux avec notes et introduction par A. Foucher de Careil, t. IV, Histoire et Politique. — Firmin Didot, 1862. Introduction, p. xxvi.

(2) Deux écrits de Leibniz, l'un en entier de sa main, l'autre annoté par lui font allusion à des retouches et à des copies de manuscrits inspirés par l'empereur Charles VI et revus par la chancellerie ; ils étaient primitivement destinés à être pu-

gner, après la bataille de Denain,une paix séparée avec Louis XIV; ce traité sauvait la France d'une ruine imminente.

Leibniz était trop patriote (c'est lui-même qui, en dépit de ses déclarations internationalistes, créa le mot *ein getreuer wohlgesinnter Patriot*) pour ne pas s'émouvoir de la volte-face anglaise qui détruisait ses plus chères espérances; il fulmina. D'accord avec la chancellerie impériale, il rédigea un long réquisitoire plein de récriminations violentes et de solides raisonnements.

On y trouve à chaque page une savante critique du droit public et une connaissance des traités bien rare à cette époque.

« PAIX D'UTRECHT INEXCUSABLE *mise dans son jour par une lettre à un Mylord tory* », tel est le titre significatif de cet écrit en 112 paragraphes, adressé à un soi-disant correspondant anglais qu'il morigène avec une brutalité bien germanique :

Vous m'avouez, dit-il, qu'une meilleure paix aurait été fort à souhaiter pour l'Europe en général et la Grande-Bretagne en particulier... car vous voyez bien qu'il faudra tout craindre de ceux qui ont eu l'adresse de faire donner les Anglais dans cette paix si inférieure aux espérances... et qui renverse tout d'un coup les travaux que les *bien intentionnés* ont opposés depuis plus de quarante ans à la puissance exorbitante de la France et au pouvoir arbitraire qu'elle favorise.

Vous ne pouvez pas dire que les victoires de l'ennemi avaient forcé votre nation de se soumettre, comme vous avez fait, aux lois qu'il nous a prescrites, tout vaincu qu'il était, et par lesquelles il vous a portés à abandonner votre sûreté, votre réputation et vos amis... On avait forcé ses barrières et l'on était sur le point d'entrer en France lorsque la Cour d'Angleterre y mit le holà !

Voilà ce que Leibniz ne peut pardonner à la Reine Anne et, emporté par la colère que lui cause le salut inespéré de la France, il ne connaît plus de mesure.

Quand votre général eut ordre de déserter (1), écrit-il... Il fallait seulement employer vos forces avec celles de l'empereur et de la Hollande à fondre sur l'ennemi commun, inférieur en toutes les

bliés en Hollande sous ce titre : « Recueil de quelques discours et pièces contre la Paix d'Utrecht. » Pour des raisons politiques Leibniz dut en prendre la complète responsabilité.

(1) Œuvres de Leibniz, t. IV, p. 15. « Paix d'Utrecht inexcusable », paragraphe 3.

manières, réduit à nous abandonner l'entrée de la Picardie et à craindre pour Paris, *unique moyen de le rendre raisonnable.*

On voit que Leibniz, s'il eût vécu de nos jours, aurait compris et secondé le plan stratégique des de Moltke et des Hindenburg, comme l'ont fait les quatre-vingt-treize intellectuels allemands qui signèrent le fameux manifeste approuvant pleinement la conduite des militaires dans les régions envahies. La marche sur Paris et la question d'Alsace-Lorraine préoccupent déjà le fondateur des Académies et Universités d'outre-Rhin comme aujourd'hui les Pangermanistes imbus de la Kultur.

N'est-il pas étrange, écrit-il, qu'on ne soit pas devenu plus sage par les si fâcheuses expériences du malheur des paix séparées qu'on a faites avec la France ? Après celle de Nimègue la France occupa Strasbourg ; elle se saisit, sous prétexte de *réunions*, d'une grande partie des terres de l'Empire du côté gauche du Rhin ; et, sous couleur de *dépendances*, elle usurpa quantité de pièces du cercle de Bourgogne... (1) Une barrière sûre et convenable pour l'Empire ne peut cependant être entendue que d'un grand éloignement de la France du rivage du Rhin et, par conséquent, de la restitution de l'Alsace et de Strasbourg, ainsi que de l'affranchissement du duché de Lorraine dont le pays est de l'Empire.

A tous les traités, à tous les droits de la France sur ces provinces, à la volonté librement exprimée des populations, tout bon pangermaniste oppose actuellement, comme le fit Leibniz en 1713, le droit souverain de l'Empereur :

C'est assez, dit-il, qu'on ne peut ôter à personne ce qui lui appartien ; le droit étant pour l'empereur et ses descendants, comment ces peuples peuvent-ils détruire ce droit ?... (2)

La lettre à un Mylord Tory est, d'un bout à l'autre, la revendication du droit impérial contre la France. Elle contient tout un plaidoyer en faveur de la guerre à outrance et un réquisitoire violent contre l'attitude trop bienveillante des Anglais à l'égard des Français.

Vous levâtes le masque en Angleterre au commencement de l'année 1712, écrit-il comme le pourrait faire un polémiste de nos jours parlant de l'Entente cordiale... Votre nouveau général fut obligé de se charger d'une commission des plus flétrissantes qu'on peut don-

(1) Ibid., p. 23, paragraphe 11.
(2) Œuvres de Leibniz, t. IV. Introduction, p. LXIII,

ner à un personnage de son rang. C'était d'être l'instrument de la *désertion* de vos forces et de la rupture entière de l'alliance de votre côté, une action des plus noires et des plus blâmables qui se trouve dans l'histoire de notre temps, des plus indignes d'une nation généreuse qu'on avait toujours trouvée pleine d'honneur et de zèle contre l'ennemi commun... (1).

Et le réquisitoire continue sur ce ton de brutalité virulente qui caractérise le « furor teutonicus ».

Après Utrecht, Leibniz déploie une activité infatigable pour obtenir à l'Allemagne des meilleures conditions et lui assurer des alliances. Il commence alors la série de ses écrits politiques en langue allemande qui ne sont ni les moins importants, ni les moins remarquables de son œuvre. Il se multiplie; il prend les physionomies les plus diverses. Tantôt il publie les « Réflexions d'un Hollandais » ; tantôt il se fait bourgeois d'Amsterdam pour réfuter les opinions d'un bourgeois d'Anvers gallophile; il devient patriote vénitien pour adresser une belle et longue lettre à la Sérénissime République de Venise sur l'opportunité d'une alliance avec l'Autriche.

Il personnifie bien réellement le génie de la Germanie, fait de grandeur et de ruse. Aucun artifice ne lui coûte, aucun subterfuge ne lui répugne dès qu'il s'agit de la défense ou de la prospérité toujours plus grande du Vaterland.

§

La vieillesse affairée du grand philosophe ne fut pas stérile, bien que ses efforts aient pu lui paraître vains pour arrêter, au XVIIIe siècle, l'essor de la politique française. Ayant compris que l'Angleterre ne laisserait point amoindrir la France, comme il l'avait espéré, au profit de l'Allemagne, il tourna vers l'Orient des regards doués d'une clairvoyance prophétique et il devint russophile pour ouvrir en Moscovie des voies à ses compatriotes.

En 1711, il avait rencontré à Torgau le Czar venu en cette ville pour le mariage de son fils aîné. S'il s'était laissé emporter avec enthousiasme par ce que Voltaire appelait « une *passion* pour Pierre le Grand », c'est qu'il considérait ce Prince comme le chef naturel des puissances du Nord dont il recherchait l'alliance pour l'Empire.

Pressentant pour l'Allemagne de grandes destinées il

(1) *Ibid.* : « Paix d'Utrecht inexcusable », p. 68, paragraphe 52.

rêvait la conquête pacifique de la Moscovie par la science, l'industrie et le commerce germaniques et il travaillait activement à s'assurer la bienveillance du Czar. Il le revit à Carlsbad en 1712 et l'accompagna jusqu'à Dresde où ils eurent de nombreux entretiens, discutant ensemble les plans les plus ingénieux pour le gouvernement de cet immense État dont l'Europe connaissait à peine l'étendue. Leibniz proposa la fondation, à Saint-Pétersbourg, d'une Académie des sciences sur le modèle de celles qu'il avait établies en Saxe, à Berlin et à Vienne, et ce projet fut en partie réalisé.

En 1716, il rencontra de nouveau Pierre le Grand à Pyrmont; ce fut leur dernière entrevue; mais il correspondit encore avec le monarque auquel il adressa un important mémoire sur l'amélioration des finances russes.

Il avait d'ailleurs échangé nombre de lettres intéressantes avec divers personnages, car il comptait tirer de ses relations avec la Cour moscovite d'utiles renseignements sur les langues slaves et tartares, ainsi qu'un appui pour l'extension de ses rapports avec la Chine et la Sibérie ; il ne négligeait rien de ce qui était susceptible de favoriser ses entreprises prévoyantes.

Afin d'engager la Prusse à prendre la haute main dans les affaires russes, il écrivait, dès le 14 décembre 1697, à Sophie-Charlotte, Electrice de Brandebourg, son élève préférée :

Pour ce qui est des Moscovites... si Votre Altesse Electorale daigne jeter ses rayons sur eux, Elle contribuera beaucoup à dissiper les ténèbres de leurs esprits et il serait bien qu'Elle se mêlât de l'éducation du fils du Czar et lui fît donner comme gouverneur M. Walther... (1) Si les vivants gardent quelque chose de leurs anciennes manières barbares, leur postérité sera sur un meilleur pied et l'on mettra, dans les chroniques, combien ils ont été redevables de leur conversion à V. A. E.

En récompense nous irons à la Chine à travers la Tartarie sur des traîneaux à voiles et en même temps à chiens. Car aussitôt que les voiles ne servent plus, les chiens se mettent en campagne pour tirer et, lorsque le vent est favorable, ils retournent dans le traîneau et se font traîner avec leur maître.

A propos de la Chine, comme le Père Verjus (frère du comte de

(1) La Prusse a bien suivi ce conseil pratique et son influence s'est exercée victorieusement à la Cour de Russie dès la fin du XVIII[e] siècle ; nous voyons aujourd'hui les résultats de cette politique.

Crécy...) a la direction des missions que le Roi de France entretient, il m'a écrit une lettre et m'a envoyé celle d'un jésuite revenu de ces pays-là et prêt à y retourner, avec offre de me donner des informations. Je ferai donc mettre une affiche à ma porte en ces termes : *Bureau d'adresse pour la Chine*, afin que chacun sache que l'on n'a qu'à s'adresser à moi pour en apprendre des nouvelles (1).

Ce projet de pénétration en Chine pour y annoncer l'évangile du Saint-Empire germanique et y propager la foi par la science, c'est-à-dire pour y implanter les doctrines et la Kultur allemandes, est un de ceux que Leibniz a poursuivis avec le plus de méthode et de soin.

Vous m'obligeriez infiniment, Monsieur, écrivait-il, le 7 octobre 1703, à Huyssen, conseiller de guerre du Czar, si vous me donniez quelque connaissance de l'état des arts et sciences du pays... Comme presque toute la Scythie est maintenant couverte par l'empire des Russes, qui va jusqu'aux frontières des Tartares de la Chine, je souhaiterais qu'on m'indiquât la langue des nations, tant celles qui sont soumises à l'empire des czars que celles qui lui sont voisines ou qui ont commerce avec ses sujets. Pour cet effet il serait bon d'avoir l'Oraison dominicale traduite dans tous les idiomes avec une version interlinéaire, mot à mot, et puis une liste d'une centaine des mots usités chez la plupart des peuples avec leur signification dans une langue connue, comme serait la slavonienne des Russes (2).

Leibniz ne se contentait pas, on le voit, d'un projet purement idéologique; en homme pratique, il préparait des armes aux mercantis allemands qui, une fois munis de tous les vocabulaires des dialectes employés en Russie et jusqu'aux confins de la Chine, sauraient établir un fructueux « *commercium* » avec les sujets du Czar. Aussi insistait-il auprès de Sparvenfeld, de Witsen, de Palmieri, de Lefort l'aîné et de Lefort le jeune pour obtenir ces « *specimina* consistant en vocabulaires abrégés, avec version interlinéaire *in lingua slavonica sive russica literalia*, afin qu'on pût les transmettre facilement en allemand ou en latin aux interprètes.

Sa correspondance, dans ce sens, est infiniment curieuse et suggestive. Elle montre, à côté de son ardent désir de rensei-

(1) Œuvres de Leibniz, t. VII, p. 449. — Leibniz semble plaisanter, mais les Prussiens ont mis ces conseils à profit et les *Bureaux d'adresse* se sont multipliés tellement que le monde entier doit redouter leur action néfaste.
(2) *Ibid.*, p. 462.

gnements scientifiques, sa crainte de la trop grande influence de la Russie dans les affaires politiques de l'Europe.

Que dites-vous, Monsieur, du voyage du Czar de Moscovie, et du beau dessein qu'il a de débarbariser sa nation? écrit-il à Sparvenfeld le 13 juillet 1698... Et il ajoute, le 25 décembre de la même année: Au lieu de se frotter à la Suède dont il (le Czar) pourrait mal se trouver, je lui conseillerais de porter ses armes vers le Levant et d'assujettir les Kalmucks qui, jusqu'ici, ne le reconnaissent pas. Il est vrai que les conquêtes qu'il pourra faire de ce côté-là le rendront encore plus formidable. Mais comme il n'a pas la mine de vouloir demeurer les bras croisés, il vaut mieux, pour la chrétienté, qu'il s'occupe loin de nous (1).

Leibniz méditait donc d'engager Pierre le Grand dans une guerre avec des peuples orientaux, comme il conseillait à Louis XIV une expédition en Egypte, afin de détourner de l'Allemagne les coups qui pourraient lui être portés par ses puissants voisins de Russie ou de France. Là encore nous découvrons en lui le précurseur de la politique insidieuse dont la guerre de 1914 nous a révélé le danger.

§

Leibniz se dit d'origine slave ; il prend grand soin de nous apprendre, dans son autobiographie, que sa famille venait de Pologne et que son nom était de langue slavonne. « *Leubniziorum sive Lubenieczioriun nomen slavonicum* », écrit- (1) ; mais Leipzig fut sa patrie d'adoption, et il partagea son temps entre ses fonctions de bibliothécaire de l'Electeur de Hanovre et ses voyages à Vienne et à Berlin. Comme le Janus antique et comme l'aigle impériale, il a double visage.

S'il peut dire à Pierre le Grand qui lui demande ses plans pour l'avenir de la Russie : « Slaves tous deux, nous sommes soucieux l'un et l'autre du développement d'une race dont nul ne peut prédire l'avenir », il n'en a pas moins suscité l'ambition de la Prusse en écrivant, le 25 mai 1700, au Prince Electeur de Brandebourg :

Nulle part plus qu'à Berlin les protestants ne sont à même de connaître la littérature de la Chine et, par ce moyen, de répandre la foi évangélique dans ce pays. Grâce aux dispositions de la Providence, les bons rapports qui existent entre le Czar et S. A.E. ou-

(1) *Vita Leibnitii a se ipso breviter delineata.*

vrent une large porte vers la grande Tartarie et vers la Chine qui renferme tant de trésors. Il en résulterait un commerce non seulement de marchandises et d'objets fabriqués, mais encore de lumières et de sagesse avec cet autre monde civilisé, et la vieille Europe trouverait, par là, des débouchés, ce qui engagerait beaucoup d'étrangers à rechercher la protection de S. A. le Prince Electeur, surtout sachant que, de toutes les productions européennes, rien n'est plus recherché en Chine et n'a plus de prix que l'ambre ; c'est là une prérogative naturelle qu'il a plu à Dieu d'accorder à S. A. le Prince Electeur (1).

Après avoir averti, par ce mémoire qui est tout un programme, la Cour de Prusse des avantages qu'elle retirerait dans l'avenir de relations suivies avec l'Extrême-Orient en se ménageant l'appui de la Russie, Leibniz poursuit son dessein en s'adressant au Czar pour l'inviter à ouvrir toutes grandes les frontières de son Empire devant les commerçants, les industriels, les ingénieurs, les colons et même les domestiques allemands.

Il sera bon de penser au plus tôt à préparer les choses, écrit-il dans son *Exhortation pour S. M. le Czar*, c'est-à-dire à former un plan bien lié et puis à songer aux moyens propres à l'exécuter, tant pour les personnes, choses et actions dont on aura besoin que les dépenses qu'il conviendra de faire. Les personnes seront choisies très capables ; *la plus grande partie sera établie dans les États du Czar et quelques-unes aussi seront au dehors pour entretenir la correspondance et pour fournir ce qu'il y a de bon ailleurs.* (2)

Les actions auxquelles il faudrait penser seraient principalement les ordonnances, lois et statuts qu'il faudrait faire et les bons ordres qu'il faudrait donner pour introduire les bonnes connaissances, pour les faire recevoir des peuples, pour bien instruire la jeunesse.

Quant aux dépenses, il faut les rendre modérées et réglées afin qu'elles ne chargent pas les finances... Comme la plus grande partie de ces dépenses se doit faire dans les Etats du Czar, où les vivres sont en abondance et à bon marché et où le territoire est grand et peut recevoir encore beaucoup de culture, il y a moyen de faire les choses en sorte que le Czar en aie plaisir et fruit...

Et par rapport aux dépenses en argent qu'il faudrait faire principalement hors du pays, il y aurait encore moyen de trouver des expé-

(1) Mémoire à S. A. le Prince Electeur de Brandebourg. — Œuvres de Leibniz, t. VII, appendice, p. 617.

(2) Tout le principe de l'espionnage est ainsi posé pour qui sait comprendre.

dients aisés et commodes et peut-être tels que S. M. y gagnerait au lieu de perdre (1).

Leibniz, par ces paroles, fait évidemment allusion aux concessions de biens qu'il conseille dans d'autres mémoires.

Pour attirer les étrangers, dit-il à S. Ex. Lefort l'aîné, ambassadeur de Russie à Berlin, il faut révoquer ou modifier les lois qui les peuvent rebuter ou dégoûter et particulièrement celle qui les empêchent d'entrer et de sortir librement ; car, si on les traite bien, pour un qui sortira en viendront dix autres. Il faut leur accorder certains privilèges et avantages et mettre ordre tant pour les postes et voitures pour amener et ramener eux ou leurs meubles et hardes qu'à l'égard de leur habitations, subsistance, justice, police et négoce. *Il faudra délibérer s'il ne serait pas à propos de leur assigner particulièrement certains endroits pour y faire des colonies* (2).

Il y a deux siècles un génie comme Leibniz rêvait pour l'Allemagne, on le voit, la colonisation de la Russie; méthodiquement et avec une inlassable patience les disciples du grand philosophe ont, en secret, travaillé à la réalisation des plans audacieux qu'il avait conçus. Les événements actuels semblent ouvrir une voie nouvelle aux ambitions longtemps comprimées des envahisseurs germaniques et nous pourrions bien, dans un avenir assez proche, assister à l'application en grand du système préconisé par l'organisateur des missions évangéliques (*missiones evangelicas*) (3).

Voyons donc les points principaux de ce système.

La connaissance exacte du pays consiste, dit Leibniz, à en faire faire des cartes, faire marquer les langues et coutumes et à quoi les hommes travaillent, examiner ce que le pays porte et ce qu'il pourrait produire.

Pour faire les cartes il faudrait envoyer des *ingénieurs* observer les hauteurs, longitudes et variations de l'aimant, reconnaître les côtes surtout dans le nord-est... faire marquer les moindres rivières et autres limites naturelles, la qualité du terrain, le nombre des habitants. Sous les coutumes des hommes on peut comprendre leur langue, leur religion et police ; et quant au pays même, les registres des douanes peuvent servir à apprendre ce qu'il porte, mais il faut examiner encore ce qu'il pourrait donner s'il était employé comme il faut et si les hommes étaient industrieux, ce qui se peut juger par

(1) Exhortation pour S.M. le Czar. — Œuvres de Leibniz, t. VII, p. 417.
(2) Œuvres de Leibniz, t. VII, p. 433.
(3) Compte rendu de la Société prussienne des sciences. *Ibid.*, p. 431. Appendice.

le terrain, le climat, les animaux et plantes qui lui sont naturels, par ce qui se fait chez les voisins et par certaines épreuves propres à instruire là-dessus.

Ainsi, pour suppléer ce qui manque au pays, on peut faire semer des grains et autres herbes, planter de bons arbres, transporter des animaux pour les y faire multiplier, ouvrir des mines des métaux et minéraux, faire faire des verreries, forges et autres officines, instruire les hommes des provinces éloignées à bâtir, à garder la police, à cultiver la terre, à avoir des troupeaux, des animaux, à s'occuper à des travaux utiles, faire faire des canaux pour le transport des denrées et pour le dessèchement des marais (1).

C'est l'invasion pacifique en attendant la conquête substituante. Leibniz tient tellement à obtenir rapidement les moyens de réaliser cette pénétration de la Russie par ses compatriotes qu'il s'adresse à Pierre le Grand lui-même après avoir suggéré ces idées à son ambassadeur :

Il faudrait réfléchir, écrit-il dans son *Mémoire pour le Czar*, à la culture des terres, aux mines, à l'usage que l'on pourrait faire des rivières et à l'amélioration de l'intérieur. Il faudrait non seulement songer au Volga qu'on pourrait réunir par un canal au Don, mais à la Suchana, à la Dwina, au Nieper, aux rivières Occa, Juga, Waga, Kama, Tobol, Irtis, afin que la navigation intérieure, qui est un degré pour l'autre, rende les hommes aptes à la navigation sur mer. Et puisque S.M. est si grand amateur sous ce rapport, *on* pourrait lui proposer un certain point que l'*on* appliquerait ici et qui procurerait un grand avantage. *On* traiterait toutes ces questions en temps et lieu avec étendue si la bonne disposition que S.M. montrait pour ce projet pouvait faire croire à un succès. Du reste *on* n'est pas ennemi d'une correspondance ou communication relative aux mesures ultérieures à prendre (2).

La répétition voulue du prénom qui, en diplomatie, remplace souvent un pouvoir soucieux de ne se point découvrir montre que Leibniz parle au nom d'un puissant collaborateur. *On*, cette expression vague en dit plus que beaucoup de phrases et l'Histoire nous prouve que le philosophe germano-slave a surtout travaillé... pour le roi de Prusse.

A la suite de sa proposition insidieuse de transporter dans quelques pays agréables de la Russie des colonies entières de l'Europe auxquelles seraient accordées des concessions de

(1) Mémoire de Leibniz pour Le Fort. — *Ibid.*, p. 437.
(2) *Mémoire pour S. M. le Czar sur l'établissement d'une Société des Sciences en Russie.* — *Ibid.*, p. 414.

biens Leibniz conseille de confier à des instructeurs soigneusement choisis l'éducation de la jeunesse russe.

Comme les moscovites et autres habitants du royaume, dit-il, sont faciles à dresser pour la navigation, la discipline militaire, les arts et les sciences, la tempérance et les bonnes mœurs, il est à considérer qu'on aurait bien de la peine avec ceux qui sont déjà grands, la seule espérance serait donc fondée sur l'élévation et l'éducation des jeunes gens...

Il serait important aussi que le Prince qui, naturellement, doit succéder au trône, fût instruit de cet héroïque projet afin que, plus tard, il puisse continuer cette œuvre (1).

La mainmise germanique sur la dynastie préoccupe beaucoup Leibniz, comme le prouve sa lettre à la Princesse Sophie-Charlotte citée plus haut; l'emprise sur la jeunesse russe ne lui importe pas moins et il propose des instructeurs allemands pour former les sujets du Czar à la navigation et à la discipline militaire. La politique du Kaiser s'inspire de ces principes dont l'exposé coïncide si bien avec l'invasion des mines, des industries, du commerce et du sol que préconise, dans ses écrits, le grand philosophe d'outre-Rhin.

Mais Leibniz ne se contente pas de frayer la voie à ses compatriotes et de dresser pour eux un plan de conquête, il tient à leur créer *un droit historique de possession* et, dans ce dessein, il poursuit avec ardeur ses études de linguistique.

Autant que j'ai pu m'en assurer, d'après les anciens monuments, dit-il, et les communications faites jusqu'ici, il y a, dans toute la Scythie ou mieux dans le nord de l'Europe et de l'Asie, les principales langues suivantes :

D'abord la langue tartare commune aux Kalmuks et aux Mongols ;....

En second lieu la langue slave qui domine dans le grand empire russe...

En troisième lieu vient la langue allemande que l'on trouve non seulement en Hollande et à moitié en Angleterre et en Ecosse, mais encore en Danemark, en Norvége, en Suède, en Prusse et en Livonie dont elle s'écarte pour aller se répandre jusqu'au Levant, puisqu'il y a quelques années encore habitaient, dans la péninsule criméenne, avec les Tartares, des descendants des anciens Allemands qui, peut-être, existent encore.

(1) *Mémoire pour S. M. le Czar sur l'établissement d'une Société des Sciences en Russie.* — *Ibid.*, p. 412.

La quatrième est la langue finlandaise avec laquelle la langue laponaise a des rapports très intimes... elle s'étend le long de la mer de glace, comme elle a pu anciennement s'étendre vers le sud avant l'invasion des Sarmates...

Une fois suffisamment renseigné sur toutes les langues des peuples du Nord, on s'appliquera non seulement à rechercher à quelle race tartaro-turque, slave, *allemande* ou finlandaise appartient chaque nation, mais aussi comment une nation s'est glissée entre les autres et quand en partie les migrations ou invasions de peuples ont eu lieu (1)...

Leibniz était jurisconsulte; l'édit qui le nommait président à vie de l'Académie de Berlin ne mentionne pas les titres du philosophe et du savant, mais ceux du baron Godefroy-Wilhelm de Leibniz conseiller privé « *d'après le rapport qu'on nous a fait de son sàvoir dans la jurisprudence particulièrement en droit public et en droit des gens* ». Si donc nous voulons comprendre et juger l'ensemble de son œuvre, il faut nous élever à l'idée du Droit telle qu'il l'a exprimée; c'est là le grand caractère de sa politique : l'idée du Droit en est le pivot.

Aussi crée-t-il le système de revendication qui a prévalu en Allemagne : affirmation du droit impérial de *possession* des territoires qui, à un moment quelconque, ont appartenu à l'Empire, et affirmation du Droit de *reprise* des contrées et des peuples qui, ne faisant point partit de l'Empire, sont « de langue allemande ».

On voit où conduit ce dernier argument. Introduire en Russie des colons, des industriels, des commerçants, des ingénieurs et des instructeurs allemands, c'est établir des foyers germaniques sur des terres dont l'Allemagne revendiquera un jour la propriété en vertu d'un *droit* reposant sur la linguistique, droit qu'elle affirmera et défendra par les armes le jour où les nationaux le lui contesteront.

C'est ce qu'elle fait aujourd'hui pour le Nord de la France et de l'Europe. C'est ce qu'elle fera demain pour la Russie colonisée, si la volonté du monde entier ne lui impose un autre Droit.

C. BESSONNET-FAVRE.

(1) Projet d'un Mémoire de Leibniz concernant l'étude des langues... dans l'Empire russe. — *Ibid.*, pp. 524-527.

CURITHIR ET LIADINE

—

Comme nous arrivions à la maison de mon ami, Alec m'assura avoir entendu dire qu'il y avait des fougères royales entre Ilanaidi et Castlebar, à quoi je lui répondis que je serais encore son homme pour une promenade à travers les bois et les champs. Bon, alors à demain, lui dis-je. A peine avais-je prononcé ces mots que je sentis ma figure changer d'expression, car nous avions bien fait quelque chose comme trois ou quatre lieues, et pour un homme de lettres quatre lieues c'est du chemin.

— Eh bien, Alec vous a raconté des histoires? me demanda mon ami, et j'entendis une fois de plus son rire bref et ironique. — Non, aucune, — mais la patience doit être la vertu de l'amateur de folk-lore. Vous croyez peut-être que je n'irai pas refaire une promenade avec Alex ? Eh bien c'est ce qui vous trompe ; nous partons demain à neuf heures.

— Vous êtes un singulier personnage, me dit mon hôte.

— Chacun de nous, lui répondis-je, est un singulier personnage pour son voisin.

Je commençais il est vrai à avoir une connaissance approfondie des différentes variétés de fougères, mais les histoires que je souhaitais entendre raconter par ce brave Alec semblaient aussi lointaines qu'au premier jour ; et je finissais par

(1) Ce conte fait partie d'un livre que Mr George Moore doit publier prochainement sous le titre « A Story Teller's Holiday ». J'eus la bonne fortune d'entendre Mr George Moore me lire sur le manuscrit plusieurs de ses contes, et je dois à son obligeance d'avoir pu traduire celui-ci avant même qu'il n'ait paru en anglais. Je souhaiterais d'avoir pu rendre en français une part de la saveur charmante dont ce conte est empreint dans son original et qui m'a induit à tenter de l'adapter aux commodités du lecteur français. G. J.-A.

douter qu'il en connût vraiment d'intéressantes. Mais, comme je l'avais dit, la patience est la vertu de l'amateur de folk-lore. Vingt fois j'eus sur le bout de la langue : « Dites-moi, Alec, le soir, en hiver, vous devez en raconter, des histoires, dans les maisons du voisinage ? » mais je me retins, et ce fut probablement pour contrarier cette réserve très volontaire de ma part, qu'il se mit à me dire qu'ils avaient l'habitude de se rencontrer à cette pierre druidique, près de laquelle nous nous étions assis pour manger les provisions que nous avions emportées.

— Comment dites-vous ? lui demandai-je.

— On ne voit pas leurs noms dans les histoires qui circulent à propos de l'Irlande d'autrefois, me répondit-il, mais voilà des années et des années que j'ai entendu défunt mon père dire qu'ils n'avaient pas leur pareil pour vous fabriquer un poème.

Il me sembla que ces noms avaient, en quelque sorte, mis en branle chez Alec un nouveau personnage. La lanterne est allumée, me dis-je à moi-même, nous allons voir où cela va nous mener.

Dans le temps, me dit Alec, c'était une des histoires que les gens de par ici goûtaient le plus, mais au jour d'aujourd'hui ça leur est bien égal. Maintenant ça leur est parti de l'idée comme tout ce qui reste des vieux troubadours : tout ce qui les tient à présent, c'est que leurs contes à dormir debout soient lus dans les gazettes ou dans des diableries comme cela, et Dieu sait si tout ça c'est de la viande creuse, mon bon monsieur.

Ce n'est pas comme l'histoire à quoi je pense, l'histoire de Curithir et Liadine ; mais m'est avis que je fatiguerais notre monsieur, avec ça. Vous n'êtes peut-être pas très friand de ces vieilles paraboles ?

— Il n'y a rien que j'aime autant que les histoires d'autrefois, répliquai-je. Les oiseaux chantent au-dessus de nos têtes ; c'est le temps rêvé pour dire des contes : allez-y, Alec !

— C'est bon ! du moment que cela vous va, mon bon monsieur, je vas vous la conter. Pour vous commencer, il faut vous dire que Curithir et Liadine étaient deux grands poètes, aussi grands qu'aucuns qui ont jamais fait le tour de l'Irlande, quoiqu'on ait fait beaucoup plus de bruit des autres que de

ceux-là. Usheen (1) était le plus conséquent de la bande, et, bien sûr, je ne peux pas y comparer Curithir et Liadine ; mais tout de même, c'était un bien beau poète que Curithir ; et Liadine ne lui en cédait point pour vous raconter un conte ou pour vous chanter des chansons à la cour des rois et il fallait voir comment ils la réclamaient et l'applaudissaient à la fin de leurs fêtes.

Elle, elle était de Corkaguiney, ou, comme ils disent à cette heure, du comté de Cork, et elle y revenait quand elle rencontra Curithir. Il avait parcouru l'ouest, et s'en revenait vers le Nord, avec ses milliers de contes, car il avait une mémoire encore plus opiniâtre que Liadine, quoique ses chansons ne fussent point aussi réconfortantes pour les hommes quand ils avaient bu un gallon de bière ou plus ; car un gallon, c'était rien pour les gens de ce temps-là.

Donc, c'était ces deux-là, que je suis en train de raconter à notre monsieur, qui se partageaient la gloire de l'Irlande. A chaque printemps ils avaient l'habitude de passer près de cette pierre auprès de laquelle notre monsieur se repose précisément. Ils y étaient, comme qui dirait, obligés ; c'était leur borne, en quelque sorte.

Et chaque fois qu'ils y passaient, Liadine se disait : « Curithir connaît plus de poésies que moi, mais mes chansons sont plus douces que les siennes. » Et Curithir, de son côté, se disait : « Que de fois je suis venu par là, pensant rencontrer Liadine dont les chansons font que les hommes se moquent de tous les autres : que ce soit l'amour ou la guerre qui les tiennent, ils s'en vont se pavanant et rivalisant entre eux, et traînant leurs manteaux comme un coq traîne l'aile. Elle prend ce chemin chaque année comme je fais moi-même, disait Curithir, et on se manque toujours comme si c'était la volonté de Dieu. »

Et tandis qu'il réfléchissait là-dessus, comme je suis en train de vous le raconter, il lui vint comme une idée que ce serait plus profitable pour lui d'attendre le bon moment, vu que c'était à peu près la saison où elle se rendait dans le Sud. Il n'eut pas longtemps à attendre, car avant la tombée du jour, il vit deux femmes qui s'en venaient dans le crépuscule, et ils les reconnut pour être Liadine et sa servante, car per-

(1) Poète irlandais.

sonne d'autre ne se fût aventuré à se promener dans cet endroit désert, à la nuit tombante, à moins que ce ne fût des pâtres qui s'en vinssent ramener les vaches à la ferme pour les traire.

Maintenant, que se dit Curithir, elle va venir toucher cette pierre, comme font tous ceux qui voyagent au nord comme au sud, mais tout en se disant : « C'est elle », il n'était point encore sûr que ce fût vrai : et son cœur battait qu'on eût dit qu'il voulait faire éclater sa poitrine et tomber raide devant elle.

A chaque pas qu'elle avançait, il sentait une sueur froide lui venir au front, et sa figure s'en devenait aussi pâle que l'herbe le sera au bout de l'année. Comme elle se rapprochait et qu'alors son visage devint tout à fait visible, il se sentit un grand vertige en dedans de ses yeux, et il pensa tomber, tant elle était belle. Il disait : « Son corps est comme la première nuit de neige » ; il disait : « Sa chevelure ondule comme le duvet sur la tête d'un bélier, ses lèvres sont rouges comme le sorbier, et sa voix est douce et grave comme le vent qui murmure parmi les roseaux quand vient l'été. »

— « Enfin, je vous vois donc, Curithir, et ce n'est pas trop tôt que je puisse mettre la main sur vous, car à chaque printemps, un jour, ou tout au plus une semaine, a séparé nos deux corps et nos deux âmes. » — « En vérité, Liadine aux chansons, j'ai eu aussi la même pensée, et ce fut une bonne idée qui me fit revenir sur mes pas pour vous attendre là où je suis, de peur que vous ne veniez juste à passer.

« Avez-vous jamais entendu parler de ce Lomna Druth? demanda Curithir, en se tournant vers son nain qui s'était juché sur la pierre druidique, après avoir posé à terre près de lui le sac de pourpre contenant la robe du chanteur. J'ai à moitié l'idée de vous laisser perché là-haut pour que vous vous cassiez une de vos petites jambes en essayant de dégringoler, ou si vous n'en avez pas le cœur, de vous laisser mourir là : et vous pourrez hurler après une bouchée ou une gorgée, vous ne verrez rien venir du tout. Mais mon bonheur est si grand maintenant, que j'irai jusqu'à oublier que vous vouliez me presser et me faire manquer celle que j'ai si longtemps attendue et qui est maintenant devant nous.

Il en aurait dit plus long à Lomna Druth, car il était fu-

ribond à l'idée qu'il avait encore failli manquer Liadine : mais en la voyant il n'eut plus la moindre pensée pour Lomna Druth et, sans faire davantage attention à son vilain petit compagnon, il resta là à contempler et à admirer la merveilleuse beauté qu'il avait devant lui, sans pouvoir dire un seul mot, car sa gorge était quasiment comme un four à chaux, et celle de Liadine ne valait guère mieux.

On eût dit qu'on leur avait jeté un sort, un sort dont la longue attente et le printemps étaient la cause.

A la fin elle put articuler ces mots : « Brigitte, ma servante, avait l'idée que nous dormions près de cette pierre, mais du moment que vous et Lomna Druth avez choisi cet endroit, nous ne le prendrons pas. »

« En vérité, dit Curithir, comment pourrions-nous passer la nuit sans écouter les contes que tout le monde en Irlande a entendus, excepté nous? »

Mais il était impossible à l'un comme à l'autre de dire un conte ou seulement le début d'un conte, tant ils étaient plongés dans leur passion, dans leur malaise et leur supplice. Ils en étaient là, que Lomna Druth se mit à ronfler comme un jeune goret prétentieux, la bouche grande ouverte et la lune lui éclairant le gosier; Brigitte ne lui en cédait guère, et le bruit qu'ils faisaient tous deux avec leurs reniflements et leurs ronflements chassait tous les contes de l'esprit de Curithir tant et si bien qu'il ne pouvait point s'en rappeler un seul et qu'il était là titubant et hébété, à tel point que Liadine eut pitié de lui, et qu'elle dit : « Laissons là nos gens et allons-nous-en chercher une place tranquille dans le bois, où nous puissions causer. » Il voyait bien à quoi elle pensait ; il se leva, elle le suivit en disant : « Je ne puis pas aller avec vous », et il répondit : « Mais si, mais si », et il vous la raisonnait en lui parlant d'un endroit où l'herbe était épaisse sous les mélèzes, où, qu'il disait, on ne risquera pas de recevoir des corneilles sur la tête, vu qu'elles ont leurs nids plus haut sur le penchant de la colline. Et il l'empauma si bien avec sa parole qu'elle ne put refuser, et ils reposèrent cette nuit-là, leurs lèvres se cherchant sans cesse, et la main de Curithir ne se lassant pas plus que ses yeux de la forme du corps de Liadine, car la lune qui brillait, à travers les branches chargées de glands, répandait assez de lumière pour permettre à ses yeux de se

satisfaire. Ainsi tous les deux, sans se lasser ils passèrent la nuit à se réjouir l'un de l'autre, jusqu'à ce que les corneilles se missent à sortir du bois en croassant et à s'en aller, une à une et deux par deux, vers la vallée remplie d'une brume qui faisait du monde entier comme un lac.

« Qui croirait, dit-il, que cette brume n'est pas un lac qui a surgi cette nuit pour nous séparer ? » Et elle dit : « Un lac a surgi pour nous séparer. » Il répondit vivement : « Non, nous voilà l'un près de l'autre, pour aussi longtemps que durera notre chair. » Mais tout en disant cela, il sentit pénétrer en lui la pensée qu'il perdrait Liadine. Comment il la perdrait, il n'en savait rien, mais il sentit croître en lui la crainte et la certitude de la perdre. Cette pensée lui vint aussi à elle, mais comme elle était femme, elle la garda pour elle.

« Ma Brigitte et votre Lomna Druth, dit-elle, vont venir à notre recherche ; il vaudrait mieux, je crois, aller au-devant d'eux. » — « Cela vaudrait mieux, en effet, dit-il avec colère, mais j'aurais préféré que l'idée ne vînt pas de vous. » Et sans rien dire de plus, ils s'en furent à la recherche de leurs serviteurs.

Curithir, devinant les pensées de Liadine, se prit à dire : « Et voilà que maintenant notre vie va être solitaire, et aucun de nous ne sait plus comment nous avons pu vivre jusqu'à maintenant sans nous voir tous les jours et toutes les nuits. Tout cela est si confus que je crois que c'est plutôt un rêve qu'une réalité que la nuit dernière a dissipé. »

« J'ai la même sensation, dit-elle, mais j'aimerais que vous m'expliquiez plus clairement ce que vous voulez dire. » Et il répondit : « N'est-ce pas suffisamment clair que je dise que vous êtes la plus grande poétesse que l'Irlande ait jamais connue et que je suis le plus grand poète ? Partons ensemble pour tout de bon, et nous aurons un fils de notre nom qui sera plus grand que nous deux. » — « Il m'est doux, dit-elle, que vous puissiez avoir cette pensée, mais si je disais oui, tous mes engagements seraient rompus et les vôtres aussi ; vous en avez beaucoup dans le nord et moi ailleurs ; il nous faut tenir nos promesses envers les gens dans les maisons de qui nous avons soupé et dont nous avons accepté les présents. » Et cela parut bien dit à Curithir.

D'un coup de pied il réveilla son nain endormi et dit :

« Viens, suis-moi, voilà le jour qui pointe, allons-nous-en vers le nord. » De la même façon, moins le coup de pied, Liadine réveilla Brigitte : « Prend la harpe sur ton dos, mets sur ton épaule le sac qui contient mes robes de chanteuse, hâtons-nous, car la route est longue, pour sûr. » Brigitte fit ce qu'on lui commandait et bientôt elle précéda sa maîtresse dont les pensées n'étaient point sur la route devant elle, mais bien derrière, dans le délicieux couvert où elle avait ressenti une si grande joie.

Et à chaque pas qui l'éloignait de cet endroit, elle y pensait tant que, pour se délivrer de la lassitude qui l'accablait, elle commença une ballade qu'elle se chanta à elle-même ; et ce fut d'une façon inconnue jusqu'alors que lui vinrent les mots et le chant, mot à mot et note à note, si bien qu'elle se prit à s'étonner. » Il ne m'est jamais rien arrivé de pareil, murmura-t-elle, quoique les vers me viennent d'ordinaire facilement. » Mais la première étape du chemin qu'elles faisaient n'était pas achevée que, voilà-t-il pas une deuxième et une troisième chanson qui lui viennent sans aucun effort et sans qu'elle y prît garde. Elle pensait à bien autre chose.

« Madame, allez-vous faire attendre au roi les nouvelles chansons que vous lui avez promises l'an passé ! » Mais aux glapissements de Brigitte, Liadine ne prêtait point d'oreille.

Elle poursuivit ses mêmes pensées jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à la cour où il y avait grande affluence pour la voir et pour l'entendre. Elle se sentit cette fois gonflée d'orgueil et, prenant sa harpe des mains de Brigitte, elle chanta l'amour sous les mélèzes, si bien que tous ceux qui l'entendirent cette nuit-là se sentirent tout ardents de désir, et restèrent à contempler et à admirer, chacun des hommes la femme du voisin et chacune des femmes le mari de l'autre.

Partout où elle allait, ce fut la même histoire, du roi jusqu'au moindre gars de ferme les hommes se battaient à coups de poignard dans les rues, et les femmes se chamaillaient dans les salles : et Liadine, au milieu de tout cela, indifférente au mal dont elle était la cause, et peut-être satisfaite au fond de son cœur, car elle était comme enragée et furieuse de n'avoir pas eu une seconde nuit avec Curithir sous les mélèzes.

« Que c'est long une année, disait-elle, mais si j'embrassais un autre homme, cela gâterait tout. » Et quand un homme es-

sayait de la toucher du doigt, elle mettait le poignard à la main et se jetait sur lui, en disant : « Ecoutez mes chansons et allez en faire autant sous les mélèzes, et laissez-moi tranquille, car sur cette terre, il faut que chacun reste avec son monde, les rois avec les reines, les poètes avec les poétesses; c'est comme cela qu'il faut que ce soit. »

Les baisers et les disputes continuèrent jusqu'à ce que les prêtres, apprenant que tout allait de mal en pis dans les cours, s'écrièrent : « L'Irlande va retourner au diable et aux druides si on n'y met bon ordre! » Et de ce jour ils ne lui laissèrent paix ni cesse, ils vous l'entreprirent, la prêchèrent, la sermonèrent sur son âme qui devait durer éternellement, et sur sa chair qui devait périr, et sur tout, qui devait périr.

C'est la vérité qu'ils lui disaient, et elle faisait bien de les écouter, car qu'est-ce qu'on a d'autre que le clergé quand on est étendu sur le dos, à son dernier jour, avec de l'huile pour vous oindre les pieds, et de solides prières pour le repos de votre âme ?

« Le temps viendra pour vous, Liadine, qu'ils disaient, que votre voix ne vaudra pas mieux que le grincement du gravier sous les portes, que vos cheveux ne vaudront guère mieux que les algues et ils seront tout dépéris et malodorants encore; et vos dents, si petites qu'elles soient et comme des gouttes de neige, seront un jour longues et jaunes, et après, vous n'aurez peut-être plus une seule dent dans la tête. Il ne se passera pas un jour qu'un peu de votre beauté ne s'en aille, jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus du tout. » C'était le genre des arguments qu'ils lui servaient; et quand ils avaient commencé, rien ne pouvait plus les arrêter : « Et alors, vous penserez, Liadine aux beaux cheveux, au mal que vous aurez fait en Erin et dans le monde et aux débauches commises à cause de vous par les nuits d'été dans les fossés desséchés, et aux combats et aux batailles qu'on se livre à cause de vous dans les rues des cinq provinces. Repentez-vous tandis qu'il en est encore temps, ou le pire vous arrivera. » — « Que voulez-vous que j'y fasse? disait-elle. Faut-il que j'accroche ma harpe à un clou derrière la porte et que je l'y laisse? » — « Mais non, qu'ils répondaient, choisissez une bonne mélodie et chantez-moi l'amour de Dieu et la gloire des saints et des anges. Voilà ce qu'il faut. »

— « Mais si la sorte de chansons que vous voulez ne me

vient pas à l'idée, comment ferais-je pour les chanter et penser à autre chose ? » demandait-elle.

Tel était son refrain jusqu'à ce qu'un jour un grand diable d'homme, Fergus, de son nom, attrapa la mort d'un coup de serpe au cours d'une dispute avec un autre à propos des chansons de Liadine. Alors elle commença à écouter les prêtres.

« C'est honteux, disaient-ils, il y a en vous une passion noire et mauvaise et tout cela pour un autre chanteur, un vagabond et un conteur de votre espèce. Les enfants que vous aurez, si cela continue, ne seront pas du tout des saints, mais bien de simples démons ; et les péchés qu'ils commettront s'en iront s'ajouter aux vôtres au jour du jugement dernier. »

Ils vous la travaillèrent ainsi d'arrache-pied, jusqu'à ce qu'enfin ils eurent jeté l'effroi dans l'âme de la pauvre fille. « Que me faut-il faire pour éviter le châtiment ? » Et ces mots réchauffèrent les oreilles des prêtres et ils virent qu'ils en étaient venus à bout.

« Il n'y a qu'un moyen, c'est de faire un vœu. »

L'esprit tout retourné, elle fit le vœu de rompre avec Curithir ; non content de cela, le prêtre voulut lui arracher la promesse de ne plus jamais le revoir; mais elle s'y refusa en disant : « Puisque je me suis engagée à le rencontrer à la pierre du Druide, je dois tenir ma promesse », et rien de ce qu'on put lui dire ne lui fit entrer dans la tête qu'un vœu pouvait avoir moins de valeur qu'un autre. Le prêtre lui assura que la grâce lui viendrait dans un couvent. « Mais qui me laissera sortir d'un couvent une fois que j'y serai entrée ? » disait-elle. Et à cela le prêtre ne pouvait rien trouver à répondre, et elle lui dit : « Non, je n'entrerai pas au couvent avant d'avoir revu Curithir. » Et elle n'en démordait point. Mais le prêtre, devant son entêtement, lui répondit que si elle ne s'engageait pas à ne plus jamais revoir Curithir, on l'enfermerait dans un couvent, de gré ou de force, si bien qu'elle s'y engagea envers le prêtre avec un « que le diable l'emporte » dans le cœur, tout en s'engageant envers elle-même à ne pas tenir cette promesse, et en se disant : « Un vœu auquel on oblige quelqu'un de force, n'est pas un vœu du tout, Dieu le sait bien. »

Mais tout de même un vœu vous met la griffe dessus comme un mal qui s'aggrave et l'on y est bien lié jusqu'à son accomplissement.

Ce fut peu de temps après que Liadine accrocha sa harpe à un clou. Et le roi lui-même n'en put point tirer une seule chanson, quelque présent qu'il lui fit. Dans la grand'salle du roi elle était là, immobile et silencieuse comme un rocher, mais quand elle était seule on aurait pu l'entendre se murmurer à elle-même une de ses anciennes chansons. Elle ne pouvait jamais en achever une, car, au beau milieu, elle commençait une prière et, sans pouvoir non plus continuer la prière, les pleurs roulaient sur ses joues.

Voilà ce qu'il en était de Liadine, et Curithir ne valait guère mieux.

Son esprit était ensorcelé par la blancheur du corps de Liadine, car il était, comme je viens de vous le dire, aussi blanc et plus blanc qu'une première nuit de neige, et un sourire lui venait aux lèvres quand il se rappelait le rouge de ses lèvres qui évoquait pour lui les fruits de ce sorbier qu'il avait vu, abritant la cellule de Cummins.

Il faut vous dire que Cummins était un ermite qui vivait alors dans une île sur le lac Carra, pas loin de Ballintubber. Vous savez bien ce que je veux dire, mon bon monsieur?

Et comme si la pensée de Liadine ne suffisait point, il y avait encore la marque de ses dents sur son cou; car elle l'avait mordu et lui avait sucé du sang pour qu'il ne pût plus jamais l'oublier dans ses voyages. La plaie était encore sensible et souvent il y portait la main, et il n'était pas loin de penser qu'elle y avait introduit je ne sais quelle sorcellerie qu'on ne pourrait enlever quand même il se baignerait, des fois et des fois, dans la rivière Shannon, ou dans une autre. Il était heureux de cette marque de ses dents sur son cou et quand il rencontrait un étang, il s'arrêtait pour la contempler en se disant que pour tout l'or du monde il ne donnerait pas cette marque d'amour.

Mais le malheur marche côte à côte du bonheur, et tandis qu'il était ainsi tout plein de Liadine, voilà qu'il en oublia ses contes et, tout en marchant, il essayait d'en rattraper quelques-uns, mais ils voltigeaient sans cesse devant lui comme font les nuages poussés par le vent; parfois il croyait en avoir retrouvé un, mais quand il s'apprêtait à le dire, il n'avait plus rien d'autre qu'elle dans la tête, et rien d'autre devant les yeux; ni le roi, ni la cour, mais le visage de Liadine et c'est tout.

Le roi à la cour duquel il se trouvait alors, ne sachant rien de tout cela, ordonna à ses serviteurs de jeter Curithir à la porte, et Curithir les laissa faire comme s'il eût été un enfant et sans se rendre bien compte de ce qu'ils faisaient, tout occupé qu'il était du souvenir de Liadine. Et quand la porte se fut refermée derrière lui, il ne se retourna même pas, il reprit son chemin sans comprendre que tout le monde s'en allait répétant : « Çurithir, le grand poète, n'a plus un seul conte dans la tête, et c'est Lomna Druth, son nain, qui dit des contes à sa place. »

Perdu dans ses songes, il poursuivit sa route jusqu'à la cour du roi d'à-côté et, quand il se trouva dans la grand'salle, devant tout le monde, il en fut de même. Il ne put que regarder et contempler autour de lui et quand le roi eut dit : « Nous en avons assez d'attendre votre conte ! » Curithir répondit : « Il ne m'en souvient d'aucun. » — « Si vous n'avez aucun conte à nous dire, qu'est-ce que vous venez faire ici ? Mettez-moi cet homme à la porte. » Et comme les serviteurs s'emparaient de lui, Curithir s'écria : « Je pourrais vous dire un conte et ce serait autre chose que tous ceux que j'ai pu vous dire jusqu'alors. » — « Eh bien, dites-le », s'écria le roi. — « Sur mon honneur je ne puis, avant d'avoir revu Liadine. » — « Liadine-aux-chansons ? » demanda le roi, et Curithir répondit qu'il ne pouvait s'agir d'une autre, et qu'il attendait le printemps pour la revoir.

« Il est fou, se dirent les serviteurs ; il n'a plus un conte dans la tête. Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, Curithir, vous pouvez bien nous le dire ? » — « Le plus grand bonheur qui soit jamais arrivé à un homme. » Et il continua son chemin, quoiqu'il ne possédât rien d'autre dans tout le vaste monde que le souvenir d'une nuit passée avec Liadine sous les branches des mélèzes, et que l'espoir fiché dans son cœur d'en passer une autre, avec elle, au même endroit.

Ce fut une assez pauvre vie pour un homme qui ne vit que d'aumône et du hasard des chemins. Tant que dura l'été, cela alla encore, beaucoup moins quand l'été se gâta en automne, et fort mal quand l'automne eut tourné en froidure. Mais Curithir n'avait cure du froid, du temps ni des saisons, jusqu'au retour de la saison d'amour où il pourrait dire : « Voici venir le mois où je vais revoir Liadine-aux-beautés ! »

Et il s'agenouillait et il priait Dieu de lui remettre en mémoire les contes qu'il avait oubliés, afin qu'il pût gagner de quoi se vêtir décemment pour le jour de la rencontre. Mais Dieu n'y prit point garde ; et pourquoi l'eût-il fait, somme toute? Curithir ne se souvenait que de Liadine et continuait à marcher sans rien voir d'autre dans le monde que le printemps.

Il n'y avait pas une branche d'arbre verte qui ne lui rappelât la nuit d'amour qui l'attendait et à chaque oisaau qui passait il lui venait la même pensée. Il traversa de Sligo à Mayo, souhaitant que son attente de Liadine à la pierre du Druide ne fût pas trop longue, et à Mayo son cœur se mit à s'élancer et à bondir, car elle était à la pierre du Druide, et elle y était seule, sans même Brigitte, sa servante. « Elle est là devant moi, c'est donc qu'elle m'aime! » dit-il en lui tendant les bras, et il pensait, le pauvre, qu'elle allait s'y jeter.

Sa douleur fut grande quand, au lieu de courir vers lui, il la vit mettre la pierre du Druide entre eux, et maintenir cette barrière, tandis qu'elle lui racontait, par-dessus, tout ce qui lui était arrivé et tout ce qui s'en suivait.

« Est-ce que je rêve, vraiment, ou bien suis-je éveillé? dit-il. N'allez-vous pas maintenant me réveiller pour de bon, à moins qu'en vérité je ne meure là où je suis et que Dieu ne me protège dans l'état où je suis? »

« Curithir, dit-elle, j'ai fait serment de me séparer de vous tout à fait ; j'ai eu tant de mal aujourd'hui à venir jusqu'ici; si vous saviez combien l'on m'a sermonnée, torturée, crucifiée! Voulez-vous savoir comment j'ai pu m'échapper d'entre les mains des prêtres? » — « Des prêtres! » dit-il, et à ces mots, il laissa tomber son visage dans ses mains, sans pouvoir rien ajouter que des gémissements et des plaintes, et peut-être aussi quelque blasphème affreux, cependant que Liadine racontait son histoire et comment elle avait échappé aux prêtres de Corkaguiney.

« Qu'importe tout cela, dit-il, qu'importe tout si nous devons nous séparer? Malheur à ceux qui haïssent les poètes! » Et cela ne faisait qu'endurcir son cœur contre les prêtres que de l'entendre lui dire que le fils de Marie avait souffert sur la croix pour le salut de l'âme des hommes et des femmes. Tout ce qu'il pouvait faire c'était de gémir : « La seule âme que je

possède, Liadine, c'est mon amour pour vous, et la seule âme que vous possédiez, c'est votre amour pour moi. »

Paroles criminelles, en vérité, mon bon monsieur, mais l'homme n'était point dans son esprit, dans le moment, si bien qu'il ne pensait qu'à la minute qu'il croyait tenir et non point à l'éternité qui s'étendait devant lui.

« Si vous m'en dites plus, criait-il, je vais être comme un arbre abattu par un cyclone; je sens toutes mes racines qui se cassent sous moi, et mon supplice est tel que je ne puis plus entendre parler d'un pareil sujet. Je vous en prie, Liadine, n'en parlez plus, et dites-moi que vous allez venir avec moi dans la forêt à l'endroit où ni protestant ni prêtre ne pourra nous découvrir, mais seulement les écureuils, les chats sylvestres et les oiseaux. » — « Ecoutez-moi, Curithir », répondait-elle. Mais lui, il demandait : « Ne vous ont-ils pas arraché cette promesse par menace ? » Et elle répondit : « Oui, c'est vrai, et ils ont dit qu'ils me mettraient au couvent et m'y enfermeraient jusqu'à ce que j'aie fait ce serment, et Dieu seul sait combien j'ai eu de mal à m'enfuir et à venir jusqu'ici vous retrouver. Mais un serment est un serment. »

— « Quoi, que dites-vous, dit-il, en l'interrompant, n'allons-nous pas nous reposer sous les rameaux du mélèze ? Est-ce à moi qui porte la marque de votre morsure et la trace de vos dents sur mon épaule que vous parlez ?... » Et voilà le pauvre diable qui se met à hurler. « C'en est fait, dit Liadine, de ce qui fut sous les mélèzes, car ce serait braver Dieu que de ne pas tenir son serment... »

Alors Curithir éclata et les pleurs coulèrent en si grande abondance sur son vêtement qu'il fut bientôt aussi mouillé que si on l'eût trempé dans la rivière.

« Vous voyez, qu'il lui dit, en vérité, me voilà à tordre des pleurs que vous me faites verser; mais qu'importent les pleurs ! » Et il se remit à fondre en larmes jusqu'à ce qu'elle eût fait le tour de la pierre du Druide pour tacher de le consoler, et elle lui prit la main en lui disant qu'ils pourraient faire ensemble quelques pas sur la route. « Le moment n'est pas encore venu de nous séparer », lui dit-elle. Et la main dans la main, ils cheminèrent jusqu'à ce que Curithir dit : « Nous avons laissé le mélèze derrière nous. Retournons maintenant; allons jusqu'au mélèze. » — « C'est impossible, répondit-elle, y a-t-il

un être à la surface du globe qui puisse rompre un serment fait à Dieu? »

Alors il dit: « Si je vous mène à un saint homme, un très saint homme, consentirez-vous à ce qu'il vous entende, et ferez-vous comme il vous dira? » — « Oui, dit-elle. »

— « Eh bien, il y a un homme sur une île au lac Carra, un saint, pour sûr, car il vit là, solitaire, depuis cinquante ans. Cummins, fils de Fiachna, c'est ainsi qu'il se nomme; allons le trouver; car qu'est-ce que les jeunes gens ont de mieux à faire, lorsqu'ils sont dans l'incertitude, que d'aller trouver des vieillards? L'île où vit ce vieillard est belle, plus belle qu'aucune île d'Irlande, des oiseaux et des bêtes volent et bondissent dans les clairières; en attendant le Saint, et ils le suivent de sa cellule à sa chapelle comme s'ils étaient ses enfants; ce qui est bien possible, vu que tout ce qui vit et qui vole, et ce qui rampe et ce qui va sur quatre pattes et ce qui va sur deux, sont les enfants du Dieu qui les a créés. Allons sans plus tarder, Liadine, car notre peine est mauvaise, et s'il y a en Irlande un homme capable de nous guérir et de nous aider, c'est bien Cummins Mac Fiachna.

« La route n'est pas longue, il n'y a que trois lieues à peine d'ici à l'abbaye de Ballintubber, celle qui fut bâtie par Roderick de Connaught, comme vous savez, et l'île de Cummins est juste en face du rivage de Carra, le grand bois. Vous devez en avoir entendu parler, car l'endroit a une assez mauvaise réputation, rapport aux loups. Venez avec moi, dit-il, et nous irons au bord du lac appeler Cummins, pour qu'il vienne nous prendre dans sa barque avant que le soleil se couche derrière les monts Partry. »

Et la parole de Curithir était si tendre que Liadine ne put faire autrement que de le suivre, quoiqu'en son cœur elle sût, tout le temps, qu'elle faisait mal. Plus tôt qu'elle ne le pensait, ils passèrent à la lisière du grand bois et descendirent la colline et appelèrent sur le lac, à grands cris, le saint homme.

Il ne les fit guère attendre; trois cris seulement, et voilà une barque qui se détache de l'île, et Cummins, bien qu'il eût passé soixante et dix ans, qui en met un coup tout comme un autre, et en cinq minutes à peine, il vous prenait Liadine et Curithir dans sa barque, et il vous lisait sur leurs figures qu'il s'agissait d'une mauvaise affaire d'amour.

Il ne se mêla pas de les questionner à ce moment, mais il se mit à ramer vigoureusement jusqu'à ce que la barque eût touché le petit quai qu'il avait construit à cet effet. « Vous m'avez l'air bien chagrins, mes pauvres amis, dit-il, et il leur demanda de quoi il s'agissait et ils répondirent ce que c'était, et, assis à la porte de la cabane, ils commencèrent à parler tous les deux en même temps.

« Que l'un de vous me raconte la chose, je vous prie », dit l'ermite. — « Que Liadine la dise », s'écria Curithir. Et Cummins dit : « Je crois qu'elle me l'expliquera plus rapidement, bien que je ne serai pas fâché de vous entendre aussi, Curithir. Tout de même Curithir n'était pas enchanté que ce fût Liadine qui racontât l'histoire; il pensait qu'il l'aurait fait beaucoup mieux, mais il la laissa aller jusqu'au bout et alors il s'agenouilla auprès de Cummins et dit : « N'y a-t-il nul pouvoir au monde capable de la délier du serment qu'elle a fait, contre son gré? » — « Certes, oui, il y en a un et vous êtes homme à l'y aider. Levez-vous, mon fils, et écoutez-moi, et si vous plongez dans votre cœur, vous découvrirez que je ne commets point un mensonge ni une erreur.» — « Loin de nous la pensée que vous vous voudriez nous tromper. » — « Ah! mon fils, je ne veux pas dire mentir, à proprement parler, mais donner plus de valeur à la chose qu'elle n'en a en réalité. Je ne ferai pas cela non plus, mais je vais vous dire la simple vérité qui est que, depuis notre enfance, tout nous abandonne. Les pensées de notre enfance meurent, et celles de notre adolescence entrent en nous; et elles meurent aussi et les pensées de l'âge mûr ont leur tour, et elles meurent aussi après avoir fait leur temps. Nos biens et notre santé nous quittent; tout s'en va de nous, hormis une seule chose : tout passe, sauf l'amour de Dieu. Chacun revient à l'amour de Dieu, comme vous l'avez fait. Vous avez fait retour à Dieu avec des larmes, des soupirs et des lamentations, en pleurant sur ce qui vous eût quitté si vous ne l'aviez fait vous-même.

« Ce congé-là est plus dur à prendre pour l'homme que pour la femme, dit Mac Fiachna (car il était savant dans la lecture des visages); laissez-moi vous dire encore un mot, Curithir; l'engagement qu'elle a pris peut lui être aujourd'hui douloureux, mais soyez sûr que demain il lui sera très doux. » Curithir regarda Liadine en pensant qu'elle allait démentir l'er-

mite ; mais elle demeura silencieuse, les yeux baissés et comme honteuse. « Vous voyez, mon fils, comme elle détourne de vous son regard, par crainte de la tentation. »

« Non, s'écria Liadine, tout ce que vous venez de dire peut être la vérité, mais ce n'est pas la vérité ; je ne crains pas la tentation. »

« Ce qui sera sera, dit Cummins ; je vous mettrai à l'épreuve aujourd'hui même, et vous verrez au matin que cet amour que vous croyez une part de vous-mêmes, et que vous pensez devoir durer toujours et toujours, et au delà du monde et à travers toute éternité, est lié à vos sens tout comme un arbre est lié à ses racines ; et comme les racines de l'arbre se relâchent, ainsi vos sens se relâcheront ; qu'un de vos sens s'en aille et l'amour s'en ira avec lui. Vous ne me croyez pas, eh bien, vous verrez ? » — « Lequel de nos sens nous retirerez-vous ? » dit Curithir. Et l'ermite répondit : « C'est à vous que je le demande, à vous de le choisir : vous voir sans vous parler, ou vous parler sans vous voir. »

Liadine et Curithir furent d'accord là-dessus et ils trouvèrent qu'il valait mieux, certes, se voir sans se parler que se parler sans se voir. Une fois que le choix fut fait, l'ermite les conduisit à une cabane partagée en deux, avec une fenêtre au milieu par laquelle ils pourraient se regarder. Il accrocha une lampe dans chaque pièce afin qu'ils eussent de la lumière pour se bien voir et il laissa l'un de ses enfants de chœur avec eux pour veiller à ce qu'ils ne se parlassent point.

Au bout de cinq minutes, mon bon monsieur, ils s'étaient gavés les yeux suffisamment et se détournant de la fenêtre ils se mirent à crier : « Quelle chose stupide et fatigante que se regarder sans rien pouvoir se dire ! » Et quand je dis cinq minutes, c'est bien plutôt trois que je devrais dire et qui leur suffirent pour se repaître de leurs personnes. En trois minutes ils en eurent assez, tout comme un poisson retiré du lac et qui frétille au fond du bateau. Et tout en s'entreregardant, leurs yeux disaient tristement : A quoi servent nos yeux si nous ne pouvons dire ce qu'ils voient ? Mais ils ne le pouvaient, puisqu'ils en avaient fait serment à Cummins ; et l'enfant de chœur était là par-dessus le marché. Les derniers mots qu'ils avaient entendus, avant que la porte se fût refermée sur eux, étaient ceux de l'ermite disant à l'enfant que s'il fermait seulement

un œil, il aurait de ses nouvelles, et qu'il lui rendrait sa faute sensible au moyen d'une trique coupée à un taillis de coudrier qui s'étendait devant sa cellule ; et par crainte de la trique, l'enfant ne ferma pas l'œil de toute cette interminable nuit.

Quand vint le matin, ils étaient tous trois exténués d'avoir veillé. Et quand l'ermite s'en vint ouvrir la porte, ce qu'il entendit fut : « Mon père, nous avons mal choisi, c'était parler et ne pas se voir qu'il aurait fallu. » — « Fort bien, dit l'ermite, vous en ferez donc l'expérience ce soir même, et demain matin, nous verrons ce que nous verrons. Puisque vous avez tous les deux un tel désir de vous parler, j'y consens ; Curithir, vous aurez ce côté-ci de l'île pour vous régaler les yeux, et vous, Liadine, vous aurez celui-là, et vous me donnez votre parole que vous garderez ce bouquet d'arbres entre vous deux et qu'il n'y aura pas de murmures à travers les branches, vous aurez tout le temps cette nuit ; gardez vos conversations pour les heures où il fera sombre. »

Comme vous savez, Church Island (c'est le nom qu'on lui donne aujourd'hui) est la plus grande île du lac Carra ; elle a dans les dix acres, peut-être bien douze ; et parmi les arbres, il y a de grands sorbiers, des frênes et quelques hêtres.

— Je connais l'île depuis mon enfance, interrompis-je. Allez toujours, Alec.

— Bien, mon bon monsieur ; me voilà arrivé à l'endroit le plus intéressant. « Je ne voudrais pas être trop dur pour vous, que dit Cummins ; et vous ne resterez pas toute la journée sans vous voir ; vous vous rencontrerez à la messe, car je vais offrir des prières à Dieu pour qu'il vous préserve de la tentation cette nuit, et toutes les autres, si vous voulez. Je dirai ma messe dans deux heures ; d'ici là, je prierai pour vous, je prierai pour moi et pour le reste du monde, car le monde a bien besoin de nos prières pour le sauver de la colère de Dieu, désespéré comme il est d'être témoin d'un bout de l'année à l'autre de ce qui se passe en ce moment en vous. Ecoutez-moi bien maintenant.

« Je vais dire mes prières pendant deux heures, ensuite je dirai ma messe que vous irez entendre dans la chapelle, puis j'irai dans ma cellule orner les enluminures du missel que je peins à l'intention du supérieur de Ballintubber à qui je dois cette île. Je ne puis pas quitter ce travail un seul après-midi,

si je veux l'avoir achevé cette année; et tandis que je suis à l'œuvre, entremêlant les guirlandes et trouvant des coins et des recoins pour les oiseaux, les belettes, les écureuils et les blaireaux et les renards de mon petit domaine, mon chat guette les souris, aussi patient que moi. Et si je vous raconte cela, c'est parce que je désire que vous nous imitiez, moi et mon chat, de chaque côté de cette île. »

« C'est une dure et cruelle épreuve à laquelle vous nous soumettez aujourd'hui, dit Curithir, car nous sommes jeunes tous les deux, tandis que vous, vous êtes un vieillard. »

« C'est vrai, dit Cummins, la vieillesse oublie la plupart des besoins et des désirs de la jeunesse, mais il est plus vrai encore que la jeunesse ne sait rien de ce que pensent les vieilles gens. Voyez, Liadine ne se plaint pas, elle. » Et il demanda à Curithir pourquoi il ne prenait pas exemple sur elle; mais les pleurs se mirent à rouler sur les joues de Curithir comme la pluie tombe des gouttières et il n'eut plus de voix tant ses soupirs étaient nombreux.

« Allons, s'écria l'ermite, que chacun reste sur son versant de l'île, et qu'aucune infraction ne vienne à m'être rapportée par mes enfants de chœur. » En disant cela, Cummins fixa ses regards sur eux, et la vue de Liadine, calme et contrite, lui donna l'assurance que la promesse serait bien tenue par elle, et il plaignit Curithir; car il savait ce qui se passait dans son cœur, mieux qu'il ne le savait pour Liadine, car il était homme et il se dit : « La vie lui est amère à présent, mais l'amertume passera et ce qui une fois a été amer sera doux, tandis que, si je les laisse aller leur train, ce qui une fois a été doux deviendra la pire des amertumes. »

Et Curithir qui avait compris la pensée de l'ermite s'en allait vers la rive en se disant : « C'est la vieillesse qui rend amère la vie des jeunes gens, et ils la rendent, de bonne heure, si amère que la jeunesse voudrait s'enfuir par la porte de la mort. » Mais il ne se sentait pas la force de se séparer de Liadine.

Il n'en était pas de même de Liadine que Curithir pouvait apercevoir, entre les arbres, assise sur un rocher et regardant le lac. A quoi pouvait-elle bien penser, il se le demandait, mais il n'osait pas l'appeler de peur que les enfants ne l'entendissent et ne s'en allassent le rapporter au vieillard. « Aura-t-elle ce courage de se noyer que je n'ai pas aujourd'hui, quoique

parler à Liadine sans la voir ne vaille peut-être guère mieux que de me repaître les yeux de sa beauté sans pouvoir rien lui dire. » Et il souhaita que le lac se mît à monter et s'en vînt les engloutir ; « car la vie, dit-il, est amère comme le fruit du prunellier », et ce disant, il en cracha un qu'il avait mis dans sa bouche. « Ce jour ne finira-t-il pas ? » et il se promena en marmottant, sur le bord du lac, jusqu'à ce que la cloche de l'ermite les appela vers la cellule.

« Donc, dit l'ermite, vous avez choisi de vous parler sans vous voir », et il tira un rideau sur la fenêtre et les laissa avec l'enfant de chœur qui avait charge de lui rapporter si l'un ou l'autre regardait en soulevant le rideau.

Mais sans se voir mutuellement, ils en eurent assez de se parler, presque aussi vite, mais pas tout à fait, qu'ils en avaient eu de se regarder. Ils se lassèrent tout de même, et quoique de temps à autre ils se réveillassent d'un somme pour se remettre à parler, ils furent aussi malheureux le second jour qu'ils l'avaient été le premier.

— « Eh bien, mon garçon, avez-vous dormi ou veillé ? » Et l'enfant répondit : « J'ai peut-être bien sommeillé un peu, mon père, mais je les aurais entendus » ; et l'ermite examina le rideau et, le retrouvant exactement comme il l'avait laissé, il dit :

« Dites-moi, mes enfants, l'amour humain n'est-il pas, comme je vous le disais, différent en ceci de l'amour de Dieu, que nous pouvons aimer Dieu sans voir son visage ni entendre sa voix ? » Et Curithir répondit qu'il ne saurait endurer une autre nuit à se parler sans se voir ou à se voir sans se parler.

« En est-il de même pour vous, ma fille ? » reprit l'ermite. Mais Liadine ne répondit pas et il dit : « Gloire au Tout-Puissant ! elle a surmonté déjà la tentation, elle a éloigné d'elle le tentateur, et vous devez, mon fils, vous efforcer de faire de même. Dites-moi, continua l'ermite en se tournant vers la jeune femme, cela est-il vrai ? » Et elle répondit : « Je pourrais supporter une plus dure épreuve que celle que vous nous avez imposée ; sûrement je le pourrais, et il me serait possible de reposer sans péché à côté de Curithir, ici, du crépuscule au crépuscule. »

— « Et cela sans que gronde en vous la tentation ? » dit l'ermite.

— « Sans aucune tentation que je ne puisse éloigner aisément. »

— « Liadine, Liadine, cria Curithir en se détournant, est-il possible que de semblables paroles viennent de vous! » Et cette cruelle assurance lui arracha de telles larmes que l'ermite en fut tout attristé.

« Vous vous soumettriez là à une grande épreuve, ma fille, car la chair est forte la nuit, et l'esprit veille au matin. Mais pour savoir si vous dites vrai et si vraiment vous avez vaincu la tentation, je vous laisserai reposer près de Curithir. »

Et Curithir couvrit son visage de ses mains, pour empêcher l'ermite de voir sa joie.

Le regard de l'ermite se posa sur Liadine et il dit : « Je ne voudrais pas vous exposer au doute ou au danger, mon enfant, mais je le ferai pourtant pour vous donner une chance de gagner une grande gloire en y échappant ; et pour cette raison et afin de vous prêter secours, l'un de mes enfants de chœur dormira entre vous. »

En entendant ces mots, le bonheur de Curithir se changea en un violent chagrin, et il fut sur le point d'aller se précipiter dans le lac; mais à la vue du visage de Liadine, il s'en retint : ce ne serait-il pas là un tour de sa façon? se demandait-il ; n'aurait-elle pas un charme qu'elle va jeter sur cet enfant pour qu'il s'endorme comme une souche? et alors il ne les entendrait ni ne les verrait, et eux pourraient s'enlacer dans la nuit. Et sentant qu'il valait mieux avoir un peu de patience, car après tout, il en aurait bientôt le dernier mot, il se tut et suivit Cummins vers la cabane.

Ce qui en advint, mon bon monsieur, vous le devinerez aisément quand je vous dirai qu'au matin, ils furent réveillés par l'enfant qui leur criait : « Voyez maintenant dans quels beaux draps vous m'avez mis, car notre père, là-bas, est en train de tailler une trique au buisson de coudrier pour me battre si je refuse de dire la vérité; vous allez m'aider à me tirer de là, car qui a eu le plaisir doit avoir la peine. »

Avant même que Curithir eût pu répondre, la porte s'ouvrit et l'ermite se mit à regarder leurs visages ; et à peu près certain d'y avoir lu la vérité, il se tourna vers l'enfant en disant : « Vous voyez ce bâton? Il vous est destiné et je ne vous laisserai pas un pouce de peau sur le dos, que vous ne me disiez la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ; car j'imagine qu'il ne s'est rien passé de mal ici cette nuit. » Cummins, je vous

l'ai dit, avait soixante-dix ans, et l'enfant aurait fort bien pu le jeter à terre ; mais, Dieu soit loué, il n'y a pas un seul enfant, en Irlande, qui oserait porter la main sur un prêtre, car on n'est jamais sûr qu'il ne porte pas, quelque part sur soi, des objets sacrés.

« Peu importe qu'il vous dise la vérité, dit Curithir, car s'il ouvre la bouche pour dire un mensonge ou bien la vérité, je me charge de lui. » Là-dessus, voilà l'enfant qui se met à pleurer, et Cummins de répondre qu'il n'aurait pas dû les soumettre à si rude épreuve ; mais ce qui est arrivé ne pouvait pas ne pas arriver ; car le péché est dans l'homme.

« Venez-vous-en avec moi, Curithir, je vais vous porter sur l'autre rive, avec, en poche, une lettre que vous irez remettre au Saint-Père, à Rome. Peut-être qu'il pourra vous absoudre du péché que vous avez commis cette nuit ; c'est plus que je ne puis faire moi-même. Allez-y tout de suite et, en toute hâte, faites route vers Rome, de peur que Dieu ne vous prenne en état de péché mortel et ne vous plonge en enfer pour le divertissement des diables qui habitent en dessous. Et pendant votre route, je prierai pour votre âme et pour l'âme de la pauvre femme que voici, afin qu'elle ne soit pas damnée si elle se repent et si vous vous repentez de vos manières trompeuses. »

— « Il n'y a pas de tromperie, dit Curithir, et vous auriez dû prévoir ce qui arriverait. » — « Nous n'allons pas ergoter là-dessus, dit Cummins, descendez dans la barque, et toi, dit-il à l'enfant, reste ici avec cette femme jusqu'à mon retour. »

Et voilà les deux hommes dans la barque, et Cummins courbé sur les rames comme un jeune homme, car Dieu mettait en lui une force surnaturelle, si bien qu'en quelques minutes la quille frottait la grève. « Descendons de la barque maintenant et faisons pénitence pour vos péchés, et prions que le Saint-Père vous puisse absoudre ; mais que je ne revoie votre visage dans cette île, avant que vous ayez la barbe toute blanche et que toute perversité ait fui de votre cœur. »

Cummins reprit les rames et en quelques instants il fut de nouveau dans l'île, et le premier objet qu'il vit, ce fut le corps de Liadine qui flottait sur l'eau où elle s'était jetée du haut du rocher sur lequel elle avait monté pour voir une dernière fois Curithir.

— « Mauvais jour pour nous tous, dit l'ermite, et prenant

l'enfant par la peau du cou, il le battit ferme, en disant : Tiens et tiens, car c'est ta faute si cette femme est morte noyée et est peut-être en ce moment en enfer, à moins que Dieu, en sa merci, ne sache qu'elle s'est repentie, avant de se jeter à l'eau. Et maintenant file, petit imbécile », qu'il lui dit, et tout le reste du jour, il fut occupé à creuser un tombeau.

Et c'est dans ce tombeau que Liadine repose encore aujourd'hui, à l'ombre des sorbiers. Qu'on ne vienne pas me dire le contraire. Et pour vous finir cette histoire, je vous dirai que longtemps après la mort de Cummins, Curithir revint tout vieux et tout cassé d'avoir parcouru le monde. Et quand il s'en revint par les grands bois jusqu'au lac, on ne le connaissait plus ; personne en Irlande ne supposait que c'était là le grand poète Curithir qui avait eu jadis tant de gloire à la cour des rois. Il était tout blanc et déguenillé, car l'âge et les loups l'avaient poursuivi, et il n'avait sauvé sa vie qu'à grand peine ; et peut-être même qu'il n'y fût point parvenu, si Dieu, là-haut, n'avait désiré le voir arriver jusqu'au tombeau de Liadine.

« N'y a-t-il donc plus d'ermite dans l'île? » demanda-t-il.

« Il n'y en a plus, lui répondit-on ; l'île est vide comme un pot d'étain percé, mais la barque de l'ermite est toujours là. »

Il descendit dans la barque, prit les rames et après bien des recherches découvrit le tombeau ; et quand il l'eut trouvé, il s'étendit tout auprès en disant : « Je touche au but. »

Alors son âme s'envola, et l'ermite, en voyant cela de là-haut, fit une telle prière pour lui que Dieu ne put faire autrement que de l'exaucer.

Comme il ne revenait pas, les paysans s'en furent à sa recherche dans l'île, et ils creusèrent une tombe et l'y déposèrent. Et bientôt les sorbiers qu'on avait plantés sur les tombeaux se rejoignirent, entrelaçant et entremêlant leurs branches comme un signe du grand amour qui reposait sous leurs baies, leurs baies rouges comme les lèvres de Liadine. Car ses lèvres étaient comme ça, rouges comme les baies du sorbier...

Et voilà mon histoire. C'était pas trop long, mon bon monsieur ?...

GEORGE MOORE.

(Traduit par G. JEAN-AUBRY.)

POÈMES

A Henri de Régnier.

PAROLES

O j'ai trouvé des mots de songe et d'indolence
Pour te parler tout bas, ô Tristesse, ma sœur,
Et je sais maintenant comment, dans le silence,
Il faut, pour t'invoquer, laisser chanter son cœur.

Du fond de la retraite où s'effeuille ma vie,
Exilé dans l'orgueil de mon calme destin,
Tristesse, quand ma voix s'élève, monte et prie,
Tu m'entends et tu viens et je te tends les mains.

Car c'est au frêle écho, frémissant en sourdine,
D'un chant intérieur que nul n'a entendu
Que du fond de mes jours tu te lèves, divine,
Et viens t'offrir, docile, au baiser attendu.

Plus doux qu'aucune voix, plus beaux qu'aucun poème,
O Tristesse, ma sœur, âme de mon désir,
O j'ai trouvé des mots pour dire que je t'aime,
Des mots simples et clairs et frêles à mourir...

STANCES

O Saison verte et rousse, ô Saison qui ramènes
En mon cœur cet amour chaque année plus fort,
C'est à toi que je veux dédier le poème
Qui parle de beauté, de silence et de mort.

Ton règne se pressent et va couvrir la terre ;
Il est au long des monts, dans la brume et sur l'eau
Et ton ordre muet descend, autoritaire,
Pour dire qu'il est temps d'entrer dans ton repos,

Pourtant, ton lent déclin, Saison, commence à peine :
Le soleil, sur le lac, trace un chemin ardent ;
Au-dessus du lilas qui couvre la fontaine
Des mouches dans l'air bleu tournent indolemment.

Comme on sent que la paix est sur toutes ces choses
Dont s'éloigne l'Eté et qui vont vers l'Hiver
Et comme notre cœur, à voir fleurir ces roses,
S'émeut de leur douceur dans le jardin désert !

Comme il faut l'invoquer, ce temps qui se prépare
(Et tout est immobile en l'attente et l'amour),
La vigne devient rouge au mur qui se délabre
Et le soir est plus froid et le jour est plus court.

O rien ne troublera, Automne, ton silence
En ce cœur enivré d'un désir grave et fort
Et ma ferveur vers toi profondément s'élance
Pour vivre de ta vie et mourir de ta mort !

HARMONIE

Ah ! vous étiez trop lourds pour nos désirs, midis
De cet Eté brutal au règne despotique ;
Soyez bénis, jours blonds, jours calmes, jours vieillis,
Qui comblez notre amour de vos présents magiques.

Soyez bénis pour ce silence d'agonie,
Pour cette brume claire au-dessus du pays,
Pour ce flot plus secret, pour ce jardin jauni,
Pour cette grande paix en nous, soyez bénis !

Soyez bénis, puisque, naguère, ces roseaux
N'inclinaient pas ainsi sur l'eau leurs feuilles lasses,
Puisque dans le ciel froid où s'en vont les nuages,
Jadis nos yeux suivaient autrement leur passage.

Soyez bénis, ô vous, ô jours de cet Automne,
Puisque nous est plus doux qu'autrefois ce lac pâle
Où glisse avec plus de mystère, au bruit des rames,
Un petit bateau noir sur l'onde toute en fleurs.

O jours, je vous bénis, car vous êtes selon
Celui qui s'est assis au seuil de sa maison.

O jours, je vous bénis, car vous êtes selon
Notre pauvre âme à nous, qui vivons et souffrons.

O jours, je vous bénis, puisque vous êtes courts
Et puisque chaque instant satisfait notre amour.

O jours, je vous bénis d'annoncer l'Hiver sombre,
De marcher, couronnés, devant le temps de l'ombre.

Parce que vous marquez que des temps sont finis
Irrévocablement, ô jours, je vous bénis.

Parce que vous marquez que la vie finit,
Comme l'an ses Saisons, ô jours, je vous bénis.

Nous voici sur le seuil de l'Automne mortelle ;
Ah ! vous étiez trop lourds, midis défunts d'Eté
Qui paraissiez jeter dans une heure éternelle
Nos faibles cœurs déjà si las d'avoir été.

Nous voici sur le seuil de l'Automne mortelle :
O dur joug de l'Eté impitoyable et sourd
Qui paraissait jeter dans une heure éternelle
Nos faibles cœurs déjà si las du poids des jours.

Sois bénie, ô Saison, par toute ma douleur.
Sois bénie, ô Saison, pour toute ta douceur.

D'EXIL

Cette chanson d'aube et d'attente,
Que, de nouveau, ta voix module,
Revient, désespérée et lente,
Filer ta peine au crépuscule.

Voici tous ses mots clairs — les mêmes —
Estropiés et dérisoires :
C'est toujours les mêmes : « Je t'aime. »
Et l'éternelle vieille histoire.

Et ta voix ricane et tremblote
A rythme sourd et monotone
Et puis se traîne et puis sanglote
Mortuairement dans l'automne.

Quelle force de souvenance
Est donc en toi, pour que te hante,
Parmi tes pleurs et ta souffrance,
Cette chanson d'aube et d'attente... ?

EMMANUEL BUENZOD.

LES SPECTACLES
DE LA SOCIÉTÉ SHAKESPEARE

« La Société Shakespeare — France, Angleterre, Amérique, — honorée d'une subvention de la ville de Paris et du Département de la Seine. Pour affermir les liens intellectuels qui unissent la France aux peuples de langue anglaise, dans leur intérêt de l'Humanité, du Progrès et de la Civilisation. »

Telle, la page liminaire du petit programme que paya, de quatre francs, l'amateur de théâtre qui, le 27 février 1918, assistait à la répétition générale B d'*Antoine et Cléopâtre*, le chef-d'œuvre de Shakespeare et peut-être la plus belle pièce écrite dans les temps modernes.

J'ai déboursé, en plus, vingt francs pour un fauteuil ; n'étant pas membre de la Société Shakespeare, je ne fus même pas, en 1917, convié à la séance inaugurale, où S. Ex. l'Ambassadeur des Etats-Unis prononça un discours en réponse à l'allocution de M. Gémier; je tiens toujours à la disposition de la Société Shakespeare la somme que les administrateurs tardent trop à faire toucher; mais, en revanche, je me sens plus d'indépendance pour parler de ce que je vis et j'entendis.

Déjà, l'an dernier, le *Marchand de Venise* m'avait mis en l'état de joie que me cause le mouvement de toute pièce de Shakespeare, quelles que soient la langue, la liberté de l'adaptation et l'interprétation. Il reste toujours un peu de Shakespeare dans une traduction, et quand on aime Shakespeare, c'est d'amour. La traduction, ou plutôt la paraphrase du *Marchand de Venise* « présentée » par M. Gémier, comme on dit en Amérique, était pleine de vie, à la manière alle-

mande de Strauss et d'Hofmannsthal. M. Gémier fut excellent comme Shylock ; les jeux de scène, la figuration, selon la nouvelle méthode de Herr Reinhardt, étaient habilement variés ; les décors et les costumes marquaient un désir « d'être mieux qu'à l'Odéon » où pourtant André Antoine a la main, et les spectateurs qui n'ont pas vu « les Russes » estimèrent que c'était aussi bien que « les Russes ». Enfin, le tout jeune, donc « sympathique », en dépit des Gobelins à la Louis-Philippe brossés pour l'acte des coffrets. De plus, en temps de guerre, qui ne va pas volontiers au théâtre, s'il lui arrive de prendre le métro, un matin froid et pluvieux de mars, et s'il se trouve tout à coup dans une salle chaude parmi des poilus et des civils qui sucent des berlingots, son imagination collabore comme en temps normal au miracle qu'opèrent les lustres et le rideau qui va s'ouvrir.

Mais ce ne fut qu'un spectacle ! Tout mystère, tout rythme, toute beauté verbale, — et quelle beauté en langue anglaise ! — toute psychologie était supprimée, surtout dans les rôles de femmes ; surpris par cette désinvolture du traducteur, je tâchai d'oublier le texte et de regarder seulement.

Ma bonne humeur se maintint jusqu'au moment où le duo nocturne de Lorenzo et de Jessica (par Berlioz, et d'une façon si divine, mis en musique dans les *Troyens*), avait été retranché, comme afin que le tragédien se ménageât une occasion de produire un ultime effet. Et ceci m'éclaira soudain sur les licences que donne à un entrepreneur de spectacles la Société Shakespeare.

Entre tant de représentations shakespeariennes qui se déroulèrent depuis tantôt un demi-siècle, à Paris, je retiens surtout celles de M. de Sainte-Croix, au théâtre *Femina* si j'ai bonne mémoire, où des élèves jouèrent ingénument, respectueusement, un nombre considérable de comédies et de drames, en des décors inoffensifs et suffisants ; d'ailleurs, qu'importe le décor, quand le sens du dialogue est à peu près exact, si le jeu est honnête et naïf ? Les pièces de Shakespeare sont, en particulier, des pièces pour *pas d'étoiles* ; ce qu'il y a en elles d'unique, c'est que des personnages prestigieux comme Juliette, Ophélie, ou telle figure historique, vivent par la magie de quelques traits, autant que les plus profondément creusés par le burin. Vous *voyez* ces personnages, qui sont des êtres

réels; et pourtant, discutez-vous avec un dramaturge à succès les éléments dont se composent ces rôles lumineux comme des phares, vous vous trouverez en peine de contredire ce professionnel, s'il soutient qu'ils se réduisent à peu de chose. Il faut s'entendre!... Il y a le point de vue du directeur parisien; il y a celui de *son public*; enfin le point de vue de l'auteur de pièces à 400 représentations, qui n'est pas le nôtre. Il est admis, en France, que Shakespeare, pour faire recette, doit être « camouflée ».

La Société interalliée ayant pour pour objet de « répandre en France la culture anglaise, en Angleterre la culture française... », de « préparer efficacement l'union des armes en même temps que celle des énergies »... et de « sceller l'alliance franco-anglaise d'une chaîne indissoluble », comme il est écrit dans le programme d'*Antoine et Cléopâtre*, — il semble que cette Société aurait dû « faire connaître » à notre public l'inconnu qu'est encore pour lui William Shakespeare, et en montant le plus grand nombre possible de ses pièces; par des lectures, des conférences explicatives aussi, plutôt que d'organiser des pantomimes semblables à *l'Orgie* chez Cléopâtre : un tableau que Shakespeare « suggère » par le dialogue des gardes de nuit, mais ne nous *montre pas*.

« Un Grand Barbare » : ainsi dénomme Shakespeare le critique de l'*Action Française* (1er mars 1918).

La vie qui circule de bout en bout de l'œuvre recompose *une sorte d'unité* profonde et comme émanée de l'essence du génie, et dans chacun des tableaux, la vérité, l'humanité sont telles, que notre seul Racine a su conduire la sonde si avant dans le cœur. Il est des *scènes inutiles*, comme celle de *Ventidius* : elle demeure *encore* admirable. Celui-là — (le Grand Barbare, ou Bacon ou Lord Manners?) — comprenait la politique : écoutez Sextus Pompée, Aenobarbus, juge sagace et témoin ironique — c'est la Sagesse de Minerve qui parle par leur bouche.

Scène *inutile*? Evidemment, ce n'est point ici l'unité de temps et de lieu de la tragédie classique ou racinienne! Seul est inutile ce qui ne concourt pas à l'intelligence du drame; or, *Antoine et Cléopâtre* est, autant qu'un drame de passion humaine, un drame historique, et l'un de la trilogie, ou du triptyque de l'histoire romaine, de la « grande Rome maî-

tresse et ouvrière de l'univers ». Donc, Shakespeare un Barbare ! Soit !

Opposerons-nous encore Ingres à Delacroix ? Quel est, selon vous, le Barbare, des deux ? Le romantique Delacroix de Walter Scott, de Lord Byron et de Faust, ou bien le classique Jean Dominique Ingres, ce « Japonais égaré dans Athènes » ? Le Barbare, n'est-ce point Ingres, qui disait en passant dans la galerie d'Apollon, récemment décorée par Delacroix : « Cela sent le soufre » ? Querelles de rivaux, erreur de contemporains. Mais Racine et Shakespeare sont morts et à nous, qui sommes la postérité, ils apparaissent dans la même théophanie et nous goûtons dans leurs ouvrages deux manières, deux esthétiques toutes deux d'une égale beauté. Les reproches que font encore à Shakespeare certains Français, des Anglais en adressent d'aussi absurdes à Racine : ces Français et ces Anglais ne comprennent pas, voilà tout ! Toutefois Shakespeare est lu et joué dans toutes les langues, et Racine ne l'est point hors de France, où il ne l'est hélas ! guère plus.

Shakespeare, bien plus que Racine, pourrait être traduit dans une langue étrangère, et garder quelques pigments de sa couleur. Sa perfection enferme Racine dans la prison cristalline de son tyrannique alexandrin. Le vers blanc de Shakespeare et sa prose rythmée ; ses mots monosyllabiques, rares dans notre langue ; ses images innombrables comme les étoiles du ciel : tout cela ne saurait être rendu que par des équivalents, et qui exigent de l'*invention*. La dimension des pièces de Shakespeare oblige ses adaptateurs à choisir les scènes, à en fondre parfois plusieurs ensemble, afin de réduire le nombre des décors : tâche de grand artiste ou de critique sagace.

Or combien de Français, dans une salle de théâtre, s'approchent-ils de Shakespeare autrement qu'à l'Opéra ou l'Opéra Comique ? Les enfants d'Angleterre apprennent par cœur, dès le berceau, des vers, des phrases de leur poète national ; ils ont des calendriers, des « diaries » Shakespeare ; un homme de langue anglaise connaît, malgré soi, Shakespeare comme les deux Testaments. La Société Shakespeare, dans une démocratie telle que la nôtre, aurait pour mission de forcer le plus grand nombre de citoyens à n'ignorer plus *ce que* désigne un nom si souvent prononcé et écorché ; aussi bien, si on leur enseigne qui furent Rousseau et Voltaire, la plupart entre les

élèves de nos écoles primaires n'entendent plus parler d'Adam, d'Eve ni de l'Histoire Sainte... Mais on ne leur défend pas la Bible de Shakespeare ?

Si rudimentaire que soit — bien entendu — la notion qu'un demi-lettré ou un illettré puisse, en fin de compte, prendre de Shakespeare, encore ne faudrait-il pas fausser cette notion, pour le plaisir des yeux, en montant ses pièces comme les opéras de Richard Strauss ! Et qu'ont fait jusqu'ici les organisateurs de la Propagande ? En un an, nous aurons eu deux spectacles, des festivals pour millionnaires et, par ironie, inaccessibles aux gens modestes, à part les éternels détenteurs de places de faveur, les amis et familles des artistes, des figurants, des costumiers, des couturières pour qui un rôle est *l'interprète*, mais non pas un personnage de la pièce. Attendons, avec M. Gémier, l'usine idéale où il rêve de jouer des chefs-d'œuvre. Allons, M. Citroën... ? Ce public-là sera moins *prévenu* et plus réceptif. En Angleterre, le vrai public de Shakespeare, c'est *le peuple*.

La mise en scène, les décors, les costumes, la figuration, la musique, constituent une synthèse où M. Gémier excelle et il a les plus vastes ambitions esthétiques. Il compte relever le niveau du théâtre en France ; quelle gratitude nous lui devrons !

Nous sommes très en retard, pour le « staging », sur les autres nations, il importe qu'on n'en ignore pas ; mais il est à craindre que les applaudissements ne grisent M. Gémier, comme naguère Sir Herbert Tree à *His Majesty's theatre*, de Londres, où, depuis vingt ans, les petits Anglais pendant leurs vacances, et leurs parents, toute la semaine, souvent deux fois par jour, se rendirent religieusement communier en Shakespeare, sous les espèces d'un art clinquant et médiocre, à peine digne du Châtelet.

Herbert Tree avait beaucoup de talents, mais point celui du comédien à la Shakespeare. Je le vis excellent dans des rôles de comédie moderne, léger et comique (dans *Importance of being earnest*, d'Oscar Wilde). Spirituel, très recherché, très choyé dans le monde, il tournait bien une « allocution de directeur », les soirs de « première ». Fêté, adulé, il se crut Talma, Irving, Salvini, Mounet-Sully et Sarah Bernhardt à la fois ; il singea Wagner sur la colline bayreuthienne ; copia la

manière des souverains et des lords qui le recevaient à leur table, qu'il recevait à la sienne, et il mourut anobli par Edward VII, après avoir joué, comme un cabot de province, les héros et les princes de Shakespeare, dans des décors somptueux qu'approuvaient, quand ils ne les peignaient pas, les membres de la Royal Academy. Il s'en faut de peu qu'il n'ait son monument funéraire dans l'Abbaye de Westminster. Il fut presque Henry VIII.

Sa femme, Lady Tree, était sa brillante partenaire : une femme du monde, spirituelle comme son époux, reine ou princesse (jamais moins), sur la scène, et d'une parfaite distinction, si d'un talent dont on parlait par courtoisie...

Il n'y a de commun entre ce couple de comédiens du snobisme et M. et Mme Gémier, que leur faveur auprès du public, leur adaptabilité protéenne et leur culte pour Shakespeare; M. Gémier est à l'extrême gauche, et son désintéressement, son amour de l'art ultra-moderne, nous sont garants des innovations révolutionnaires qu'il nous ménage pour l'avenir.

Donnons-lui le temps de rompre les derniers liens qui le rattachent aux vieux errements bourgeois qu'il n'ose, du même coup, abandonner ; car ce Parisien du boulevard de Strassbourg sait qu'il n'est pas de pires « réacs » que ses clients du faubourg Saint-Martin, les occupants des places bon marché.

M. Gémier a, jusqu'ici, déjà mis de la variété, du mouvement sur la scène et dans la salle; il n'a pas cet aveugle nationalisme qui interdit tout emprunt à l'étranger; j'ai peur, toutefois, qu'il n'ait plutôt étudié Reinhardt, avant la guerre, que M. Granville Barker, ce parfait comédien, auteur et manager, auquel nous sommes redevables des belles soirées Bernard Shaw, au *Court Theatre*, et de Shakespeare, au *Savoy*. Avec le jeune Albert Rothenstein, élève d'Augustus John, le peintre « indépendant » de Chelsea (Puvis de Chavannes, Matisse et Picasso en une seule personne), Granville Barker monta, entre autres, la *Douzième nuit* (Çonte de Noël), avec une fantaisie audacieuse et un goût qui laissent loin en arrière les pesantes élaborations de Max Reinhardt. Le succès fut grand.

J'avais vu, pour la dernière fois, l'incomparable Miss Ellen

Terry, fort âgée alors, comme Hermione de la *Twelfth Night*, à côté d'Herbert Tree, à *His Majesty's*; je revis Mrs Granville Barker comme une bien charmante Hermione, au *Savoy;* la troupe entière était excellente, juvénile, allante, enthousiaste, anonyme et soumise au chef, comme le sont à M. Gémier ses acolytes : depuis les acteurs jusqu'au plus humble figurant ou machiniste dont il est le père et l'ami. (Ah! comme M. Gémier pleura, à la « générale » B d'*Antoine et Cléopâtre!* Il ne put achever ses remerciements collectifs à ses camarades-collaborateurs; l'amour et le respect se trahirent dans la façon dont les porteurs de litière caressaient, soutenaient le thorax de M. Gémier, souffrant d'une grippe, afin que son corps ne fût pas trop secoué sur les marches du proscénium, alors que le cadavre du héros est descendu au tombeau, suivi des pleureuses qui, je l'atteste, semblaient confondre, alors, Marc-Antoine avec le « patron » du théâtre Antoine, et écrasèrent les pieds des spectateurs parmi lesquels elles s'avançaient : tant était « sincère » leur jeu!)

Dès lors que M. Gémier exige, il peut tout obtenir de sa troupe, et c'est à cela que se marque le prestige d'un chef aux armées; il a « dans sa poche » les journalistes, le public, les ministres et les ambassadeurs : il nous a tous conquis de longue date : comme acteur, par ses créations remarquables et si personnelles; par son courage, comme directeur, par sa culture, par son sens artistique; et comme manager de la Société Shakespeare nous lui devrons d'autres louanges, puisqu'il récolte à Shakespeare les gages essentiels de la Publicité parisienne, de longs articles dans les journaux où il refait l'union sacrée de *l'Action Française* et de *la Vérité*.

Non seulement; mais il choisit, entre tant de pièces, les plus importantes et s'attribue les rôles où il a chance d'être à son mieux; bien différent en cela du pauvre Tree, qui ne connut pas ses limites. Ainsi, loin d'apparaître en Roméo ou en Hamlet, Gémier débute par Shylock, puis, se haussant à l'épopée, il est Marc-Antoine, rôle de grande allure, assurément, mais d'un soudard, sensuel, amant à cheveux gris, gras en ses propos, familier, si moderne, et dont un acteur réaliste a tant de modèles autour de lui. Le Marc-Antoine de M. Gémier est peut-être plus latin que le Marc-Antoine des comédiens anglais ou allemands, et assez vraisemblable, si

moins noble ; conception défendable, selon nous, si M. Gémier n'écartait systématiquement tout le lyrisme et la pompe princière des personnages. Quand, au 5e tableau, Antoine dit à son beau-frère Octave-César : « Eh ! bien soit ! » il ne nous déplaît point de croire entendre M. Gémier dire : « Ça colle, mon petit ! » On ne saurait mieux rendre la saveur du texte original qu'en mêlant, comme M. Gémier, le populaire, le quotidien, le familier à la tragédie et au lyrisme. C'est lui qui dut styler M. Jean Coste (Ænobarbus) pour lui faire tempérer de gouaille comique l'ampoulé, bizarre et ravissant récit de la rencontre sur le Cydnus. Littéralement impossible :

Je vous dirai donc : la galère où elle était assise, comme un tronc bruni, brûlait sur les eaux : la poupe était d'or battu, pourpres étaient les voiles et si parfumées, que l'air en était malade d'amour ; les rames d'argent frappaient l'onde, en cadence avec la mélodie des flûtes, qu'elle coulât plus vite, comme amoureuse de leurs coups.

Quant à la personne même (de Cléopâtre), cela *mendie* toute description ; en vérité allongée en son pavillon — de drap d'or — elle l'emportait sur ces statues de Vénus où nous voyons l'imagination dépasser la nature ; à chacun de ses côtés, debout, de jolis garçons à fossettes, comme de souriants chérubins, avec des éventails multicolores, dont le souffle semblait rougir les délicates joues qu'ils rafraîchissaient ; et ce qu'ils effaçaient, ils le repeignaient (*défaisaient, ils le refaisaient*).

Des Dames d'Honneur, comme les Néréides, autant de filles de l'onde, ne la quittaient des yeux, en leur service, et leur courbettes faisaient des arabesques ornementales. A l'arrière, la figure d'une Sirène tient le gouvernail ; la soie des cordages se gonfle sous les doigts de ces mains douces comme des fleurs... Du navire, un étrange et invisible parfum, jusques aux jetées proches, sur lesquelles la Cité la précipite, agite les sens de la plèbe et Antoine, au milieu de la place publique, assis, seul, sur un trône, appelait l'air que, par vacance, était allé contempler aussi Cléopâtre et de ce fait jouaient un mauvais tour à la nature... (*aisaient un trou dans la nature ;* ou encore, *frustraient* la nature.

Voici comment André Gide a traduit cette scène où Cléopâtre est peinte inoubliablement :

MÉCÈNE. — Ce doit être une femme bien merveilleuse, si elle ne dément pas sa renommée.

ÆNOB. — Quand, sur les eaux du Cydnus, elle vint à la renconter d'Antoine, du premier coup elle empocha son cœur.

AGRIPPA. — Oui, c'est bien là qu'ils se sont rencontrés, à ce que l'on raconte...

ÆNOB. — Je puis vous le dire : la barque où elle était couchée resplendissait comme un trône, incendiait l'eau ; la poupe était d'or martelé ; de pourpre les voiles et parfumées au point que les vents amoureux passaient sur elles ; les avirons étaient d'argent, qui battaient les eaux en cadence, au son des flûtes et faisaient s'empresser les eaux sous les délices de leurs coups. Quant à elle, son aspect met toute description en déroute : sous un pavillon de drap d'or, elle reposait plus belle encore que cette image de Vénus où l'imagination fait honte à la réalité ; à ses côtés, de mignons garçons potelés, pareils à de souriants cupidons, agitaient des éventails diaprés au souffle desquels paraissait s'aviver l'incarnat des délicates joues rafraîchies comme s'ils eussent à la fois propagé l'ardent et le frais.

AGRIP. — Malsain pour Antoine.

ÆNOB. — Ses suivantes, comme autant de Néréides, et semblables aux fées des eaux, prenaient ordre dans ses regards, décorativement inclinées. A l'arrière une Sirène, eût-on dit, tenait la barre, dont on voyait les cordonnets de soie, au toucher des fleurs de ses doigts, se tendre dans un prompt office. De toute la barque s'exhale une invisible vapeur parfumée dont les quais adjacents s'enivrent, vibrant du peuple qu'y déversait la cité. Vers elle tous accourent, désertant la place publique où trône Antoine ; autour de celui-ci, le vide ; il siffle ; mais on dirait que l'air même lui manque, parti pour contempler lui aussi Cléopâtre, et laissant dans la nature un trou.

AGRIPPA. — Rare Egyptienne !

ÆNOB. — La barque accoste ; un messager d'Antoine, invite Cléopâtre à souper ; elle refuse ; mieux vaut que ce soit lui qui vienne ; elle le convie instamment. Notre galant Antoine, à qui femme jamais n'entendit dire : non, se fait coiffer, raser dix fois, se rend à la fête et, pour écot, paie de son cœur ce que ses yeux ont dévoré.

AGRIPPA. — La royale putain ! Du grand César aussi elle a su mettre au lit le glaive ; il a labouré et elle a porté la récolte.

ÆNOB. — Je l'ai vue un jour sauter à cloche-pied dans la rue ; au quarantième bond, perdant souffle, elle s'arrête, veut parler, palpite et, faisant de sa gêne une grâce de plus, triomphe dans la défaillance.

MÉCÈNE. — A présent, c'en est fait. Antoine a dû lui dire adieu pour toujours.

ÆNOB. — Antoine ne lui dira jamais adieu. Les années passeront sans la flétrir. Son extrême diversité met au défi la lassitude. Toute autre femme se prêtant au désir qu'on avait d'elle l'exténue ; mais elle, plus on l'assouvit, plus elle excite ; il n'est rien de vil, de honteux qui ne paraisse séyant en elle, à ce point que les saints prêtres la bénissent au milieu de ses débordements.

§

La version de M. Népoty n'est pas en librairie; à l'écouter nous avons reconnu qu'elle suivait de plus près, cette fois, le texte original; elle se joue bien — mais elle demeure une paraphrase, assez adroite comme agencement, *parisienne* assurément; elle manque de rythme, de beauté de langue : toujours, présumons-nous, par terreur de ce public de *répétition des couturières*, qui « rigole » aux moments pathétiques et comprend si peu ce qui se passe, qu'à l'« en Egypte! en Egypte! en Egypte! » (1) de Marc-Antoine, fuyant Octavie sa femme, et qui retourne chez Cléopâtre pour décider du sort du monde, des rires éclatent, lorsque M. Gémier à l'imprudence de se rendre à Alexandrie par une porte au fond du parterre; M. Gémier abuse d'ailleurs de ces effets de « scène dans la salle » à la mode dans les revues; l'illusion s'y perd. Au théâtre, le réalisme doit être une convention esthétique et rester comme une toile de maître, en retrait du cadre; on ne veut pas sentir la sueur du guerrier amoureux dont, êtes-vous assis au bout d'un rang de stalles, vous touchez la cuirasse en carton... et rirez si Marc-Antoine a un chat dans la gorge. Par complaisance aussi pour ce public, je sais que M. Gémier, esthéticien d'avant-garde, fit émasculer, par un décorateur conventionnel, les maquettes d'un presque-Cubiste, et commanda la partition musicale à un prix de Rome, alors qu'il n'avait que l'embarras de choisir, parmi les jeunes « Fauves», sinon les Dukas et les Ravel, déjà de l'avant-dernier bateau, les pauvres! Et Erik Satie?

Les rideaux d'avant-scène et de fond-de-scène, qui remplacent les *plantations* de jadis, pour plus de rapidité dans le jeu, — le plateau giratoire de Max Reinhardt étant trop onéreux pour Paris, — commencent à séduire les candides « soiristes » que j'entendais dire : « Tout de même, la Comédie Française ne nous donnerait pas ça! C'est la *vérité!* On ne retournera pas en arrière! » Les esquisses de M. Zarraga (que je n'ai pas vues) furent, à son désespoir, surmodelées, pourvues de ce roses froids et fades où nos professionnels se délectent, et, parfois, cela vous a des reflets vert-violet-jaune, comme les poteries bon-marché à reflets métalliques, dont s'esjouissent les provinciales notairesses.

(1) Une invention de M. Népoty.

Hélas! il faut le reconnaître, la partie « peintre » de l'*Antoine et Cléopâtre* laisse encore par trop à désirer; elle se tient sur les confins du bal des *Quatz-Arts* et des Sécessions zurichoises du dernier siècle; ce qui me serait assez indifférent, Shakespeare nous fût-il plus dignement donné, moins déchiqueté, et si un écriteau indicateur du lieu nous suffisait comme il suffit à l'auteur et à ses contemporains. Aujourd'hui le costume tailleur et le complet-veston nous choqueraient autant que du Racine joué par des Seigneurs en perruque Louis XIV. Tentative de Sarah Bernhardt.

L'écriteau ne ferait pas recette, M. Gémier, j'en tombe d'accord!

Ici, l'on pourra discuter jusqu'à glotte sèche. Mais, pour Dieu! sans arrière-pensée nationaliste! Nous avons eu pendant la guerre l'acte de *Phèdre*, mimé et déclamé par la danseuse Ida Rubinstein, dans un décor de Bakst. Ceci était « russe » et « boche », si l'on veut, d'un art « anti-français », mais plein de saveur et d'une rare « réussite ».

Polybe s'écria, dit-on, des larmes dans la voix : « Enfin, on me rend mon Racine! »

J'y pris, je le confesse, un plaisir extrême; Rachel reposant dans sa tombe, avec son péplum, jouissons du chef-d'œuvre qu'était le costume de Mme Rubinstein, et de sa plastique. La même Ida compte jouer la parfaite traduction d'*Antoine et Cléopâtre* par André Gide; Bakst se chargera des décors et des costumes, Igor Stravinsky de la musique — et celle-ci ne saurait être que rare et précieuse — tant ainsi même que l'auteur génial du *Sacre du Printemps* se proposa, d'abord, d'écrire des morceaux qui n'eussent que pour lui seul de rapports avec l'action; une harmonie funèbre paraissant à Stravinsky *commune*, pour la mort d'un héros, et quelque rythme forain plus approprié.

Stravinsky n'accepta d'abord cette collaboration interalliée, qu'à la condition qu'Antoine et Cléopâtre joueraient en habits contemporains.

Quand aurons-nous cette primeur?

L'entreprise était possible dans le « cosmopolitisme » parisien d'avant-guerre, elle le redeviendra, peut-être, dans la sociétés des Nations du Dr Wilson et d'Albert Thomas.

Ce qui sera du pur et admirable français, c'est la langue

d'André Gide. Il semble difficile de surpasser cette traduction ; comme M. Népoty, Gide a dû écourter, choisir entre les scènes, en faire une de plusieurs : son choix fut guidé par un sens supérieur du génie de Shakespeare, de l'intérêt psychologique, poétique, littéraire et humain. On sait que Shakespeare suit Plutarque presque mot à mot, le Plutarque de North d'après Amyot ; M. Népoty s'y applique, alors que M. Gide cherche à ne pas trop sacrifier le poète au dramaturge, et sait maintenir ce lyrisme merveilleux, sans lequel Shakespeare n'est plus Shakespeare ; mais le dialogue, dans la prose rythmée de Gide, sera bien plus difficile à déclamer malgré sa sonorité somptueuse et exigera des interprètes de style pour ces pompeux et altiers personnages.

Aussi bien, revenons à M. Gémier qui, pour le temps que durent les vingt-cinq tableaux de M. Népoty, scéniquement très adroits, nous fait oublier Irving, Tree, Mounet-Sully e Sarah. Cet interprète consciencieux du répertoire naturaliste ou de Courteline, ou de Paul Claudel et de Shakespeare, s'i n'avait pas si bien compris ce que son public supporte, je gage qu'il eût fait la partie plus belle à celui que nos reporteurs, par crainte des mots répétés, appellent le « *Grand Will* » ou même le « *Vieux Will* ».

Si cet « Art dramatique » doit un jour devenir « National », ainsi que nous l'annonce le programme à 4 francs, achevé d'imprimer au 1296e jour de la guerre, 10 rue Bayen, par Coquemer, — nos enfants confondront Firmin Gémier avec le « *Grand Will* », comme les écoliers d'Eton, Shakespeare avec Sir Herbert Tree. La personnalité fascinante d'un acteur hante les nuits rêveuses des collégiens et des fillettes qui préparent leur cours de littérature aux matinées théâtrales. De même pour les gens de ma génération, ce furent les artistes de la Comédie française et de l'Odéon, qui incarnaient Racine et Hugo. Mme Sarah Bernhardt fut, pour nous, *la* Reine, *la* grande dame : une princesse lointaine avec la taille au-dessous des genoux, des manches à la poulaine, des cheveux blonds ébouriffés, une « voix d'or », des yeux blancs, et qui fait la gamine, minaude, frise un regard en coulisse, zézaie délicieusement, ou rugit comme une panthère et dont le sortilège est tout puissant sur les pubertés vierges. Souvenirs nonpareils de la grande Sarah de notre adolescence !

Rachel et Mademoiselle Mars ne furent sans doute ni plus belles, ni plus royales que vous à nos yeux! Votre royauté est celle des ans où les souveraines furent les clientes de Worth, se faisaient onduler par Marcel et comprenaient mieux la langue de Sardou et de Meilhac, que celle du « *Grand Will* ». Ensuite les Reines — ce sont encore celles d'aujourd'hui — envièrent les simarres de M. Poiret et assistaient aux revues des *Capucines* incognito. Sarah, nous croyions entendre de ta bouche, qui ne les a pas dits, des vers de Verlaine, de Baudelaire, de Rimbaud, quand tu récitais du Jean Rameau, ou les cantilènes de Nana Sahib, avec M. Richepin ; et n'est-ce point là le comble de l'illusion que puisse créer l'acteur : l'art même du comédien et, selon lui, *sa création ?*

M. Gémier assume une terrible responsabilité devant ses contemporains, en « incarnant » *Shakespeare*. Il était pour nous le général des *Gaîtés de l'Escadron*, le révolté des *Tisserands*, M. Codomat, le cantonnier de *Blanchette*, le miséreux de l'*Asile de Nuit*, et l'ouvrier de *Lyonnais-le-Juste*, « demeurés à jamais dans nos mémoires, sous ses traits, avec sa voix », comme l'écrit si bien Séverine, qui, « emballée » par la répétition générale *A d'Antoine et Cléopâtre*, poursuit :

Merci, Gémier! Merci pour ce que vous avez tenté, jadis, même si la réussite ne répondit pas toujours à l'effort. Merci de ce que vous venez de faire, imperturbablement, comme si la mort ne pouvait venir planer sur nos têtes et mutiler la ville. Merci de ce que vous comptez faire bientôt de ce théâtre vraiment populaire, qui mêlera le public aux interprètes, par grandes masses, comme aux temps jadis.

. . . .

. . . .

C'est de cela qu'est faite la gloire, Gémier, et l'attachement que Paris voue à ses artistes — même en temps de guerre. Il garde rancune à qui le rapetisse, il fait crédit de tendresse à qui le grandit.

Si le malheur des temps veut — qu'avec raison — on emmure toutes celles de ses beautés qui ne peuvent être exilées, il lui plaît infiniment que dans un immeuble quelconque, facilement réduit en poudre, s'épanouisse, en réponse à toutes les puissances exterminatrices, la perfection d'un chef-d'œuvre.

Ce patriotisme-là, c'est le bon, c'est celui des artistes, des intellectuels — et des simples. Ce sera celui de tout le peuple, demain, si votre grandiose projet aboutit. Pourquoi non? J'ai confiance.

Que ne vous a-t-on remis le soin des funérailles d'Auguste Rodin? Elles eussent été dignes de lui, de son immortalité et de la France.

Pour l'anniversaire, si vous voulez, nous en reparlerons. L'Etat a reculé, paraît-il, devant une dépense de dix mille francs — soit la valeur de cinq coups de canon... Nous, les artistes sans le sou, on réparera cela.

C'est la tâche éternelle de ceux qui marchent fixés sur un invincible idéal. Merci, Gémier. A votre tour, vous avez rallumé une étoile dans notre ciel.

Voici ce qu'est à Paris, en 1918, l'*éloge* que lit, en prenant son chocolat, un comédien-directeur de théâtre; telle la popularité de M. Gémier, telle la puissance du théâtre : avais-je donc tort de dire que sa responsabilité est pesante, comme directeur du théâtre Antoine et membre du Comité de direction de la Société Shakespeare? La gloire de M. Gémier, en France, n'est comparable qu'à celle de M. le Maréchal Joffre en Amérique.

Lisez encore Séverine, racontant la victoire du 26 février 1918 :

De Max, pur artiste, ignorant des rivalités professionnelles et prêtre de la seule beauté... de Max encore plus pâle d'émotion admirative, regrettant, on le devinait bien, que sa grandeur l'attachât au rivage, regardait de la stable rive passer la galère de Thespis, exposée aux orages, sans doute..., mais si colorée, si animée, si vivante! Marie Lecomte, me prenant par le bras, répétait : « Nous devrions tous signer une adresse à Gémier! » tandis que la belle voix profonde de Rachel Boyer sonnait victoire à toute volée.

Cette « générale » *A* fut une Marne, « chez Gémier » !

La même excellente Séverine s'écrie enfin, après avoir célébré la « beauté fulgurante », la « beauté vengeresse » du texte de Shakespeare, à propos du mot de Pompée au tentateur : « Que ne l'as-tu fait sans m'en parler » ; la tirade de l'officier circonspect quant aux risques de déplaire : « Cela c'est de tous les temps — et la censure politique (si elle existait, bien entendu!) pourrait se passer ses ciseaux au travers du corps pour n'avoir pas rogné la langue au *vieux Will.* »

La Presse est toujours l'Amie de la Mesure.

Il faudrait lire aussi le remarquable article que publia M. Gémier dans le journal *la Vérité* (1), expliquant le sens

(1) *A Propos d'Antoine et Cléopâtre* (par F. Gémier, directeur du théâtre Antoine).

« La Société Shakespeare donne aujourd'hui la répétition générale de son deuxième spectacle, *Antoine et Cléopâtre.*

« Cet ouvrage constitue le type de la pièce historique et c'est là une des raisons

politique et social d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, « le plus grand des Tragiques et des Comiques et le plus grand des Poètes », selon M. Balsan de la Rouvière... qui va donc encore plus loin que je n'eusse osé moi-même.

qui nous l'ont fait choisir : il y a là un modèle à offrir à nos auteurs dramatiques. Ici, le grand Will met l'Histoire au théâtre, non pas à la façon fantaisiste du père Dumas qui ne se souciait ni des caractères ni de l'exactitude des événements ; il n'apportait que le fait-divers, il le truquait souvent; il furetait dans les chroniques ; ce charmant esprit faisait une besogne de chiffonnier, de faux antiquaire; il trompait le public et se trompait lui même en ne nous offrant que du sous-produit d'histoire.

« Shakespeare, lui, ne choisit que le sublime et le jette palpitant sur la scène, sans le retoucher, dans toute sa vérité, sa beauté. Il est le seul dramaturge qui ait chanté d'une façon suivie l'épopée de son pays : Henri VIII, le roi Jean, Richard III, etc.

« Quel écrivain français a songé à faire vivre sur nos théâtres et de cette façon les pages glorieuses, passionnantes de notre peuple et de nos héros ?

« Shakespeare a lu Plutarque et de la vie inimitable que menèrent la reine d'Egypte et son amant, il a fait une œuvre admirable et fidele, et il a poussé le scrupule jusqu'à reproduire ceux de leurs mots que cite l'historien.

« Antoine et Cléopâtre a été écrit en 1623.

« C'est la pièce la plus « actuelle ». On y voit des soldats et des femmes, des batailles et de l'amour. On y voit les maîtres du monde : César, Antoine, Pompée et Lépide, complètement ivres, proférant des sottises, chantant, hurlant, dansant et titubant. On y voit le futur Auguste faire emprisonner Lépide, son collègue au gouvernement. On assiste à la lutte entre Antoine et Octave César qui, voulant chacun régner seul sur Rome et ses conquêtes, se querellent, se réconcilient, se battant sans se soucier des milliers d'hommes qu'ils font tuer.

« On y voit des généraux se jalouser, se débiner, se jouer des tours au détriment de l'intérêt national, déblatérer contre leur généralissime, puis, dès que celui-ci est vaincu, ils passent du côté du vainqueur. On y voit des personnages politiques flatter les hommes au pouvoir et les abandonner dès qu'ils sont tombés et cela malgré les bienfaits, les honneurs dont ils ont été rassasiés par les gouvernants déchus. On y voit une reine aimer et mentir comme une courtisane, blaguer et sauter à la corde comme une midinette ; faire torturer ceux des siens qui se permettent de trouver séduisante sa rivale en amour ; elle trahit son armée, abandonne son peuple aux mains de l'ennemi afin de se sauver elle-même. Puis elle se tue pour échapper au vainqueur Octave César, qui dédaigne l'offre de ses charmes.

« Le héros masculin, Marc-Antoine, est le type du soldat conquérant, brave, séduisant, jouisseur, franc, léger, sans aucun sens moral, brutal et bon. Il fait merveille l'épée à la main ; c'est un sabre qui ne voit pas plus loin que le bout de sa lame. Il est éloquent, cultivé. Sa parole élégante et cordiale entraîne peuples et soldats. Il est impulsif et arrête sans réfléchir des décisions dont il change facilement. Aujourd'hui, selon l'erreur accoutumée, on le prendrait pour un chef. Ce n'est qu'un soudard. Ce n'est pas un stratège. Il fut un grand général sous la direction de Jules César. C'est à la mort de ce dernier qu'Antoine passa au premier plan. Il n'y brilla pas. Il était né pour le second rang. Antoine livré à lui-même péchait par la méthode.

« M. Anatole France raconte ceci : « Un soir que nous lisions ensemble dans Plutarque le récit pittoresque de la guerre des Parthes, un officier d'artillerie du plus grand savoir, le capitaine Morin, commentant le texte ancien, nous montra sans peine les fautes d'Antoine, le décousu du plan et l'incroyable légèreté d'un chef qui, ayant fait la guerre avec César, se laisse surprendre par l'ennemi. » Comme quoi il faut attendre que les guerres soient terminées pour connaître les généraux et juger de leurs notes.

« On arrive à se demander si Napoléon lui-même était un généreux militaire, lui qui, comme Guillaume II, n'avait à combattre que des coalitions, c'est-à-dire des adversaires qui ne parviennent pas à s'entendre, des alliés pour qui l'unité de front et l'unité de ressources restent des problèmes insolubles.

« Shakespeare montre encore bien d'autres choses au cours des vingt-cinq ta-

M. Gémier a, sans doute, le sens de sa mission auguste ; et c'est pourquoi l'on peut, quand on est avec lui de cœur, lui parler avec franchise. Il fera mieux, beaucoup mieux, quand il se sentira plus libre vis-à-vis de la France par lui conquise, et il aura la force d'abolir enfin toutes conventions naturalistes et académiques !

Or, je crois participer aux angoisses de ce grand comédien-directeur, qui sans cesse balança entre *l'avant-garde*, vers quoi son cœur incline, et le goût du public d'une « *générale A* », — qui est comme un bulletin de vote pour le député.

A la *générale B*, la mienne, grâce à 20 francs — la délicieuse Mlle Mistinguett et la grande dame qu'est Mlle Louise Balthy, les deux femmes les plus « parisiennes » et les mieux habillées, je dirais Paris lui-même, étaient, l'une au balcon, l'autre dans l'avant-scène présidentielle, comme l'étalon du goût, s'il en est un, et je crois qu'il y en a un. J'exprimai à un jeune ami qui pense comme moi le désir qu'une Mistinguett jouât du Shakespeare, ce dont furieux se montra l'un de mes voisins (celui qui défiait la Comédie-Française de suivre les traces de M. Gémier) ; ce monsieur laissa choir, à fracas, sa canne sur le plancher, quand je dis encore que nos seuls acteurs « *parfaits* » étaient ceux qui jouent des pièces où leurs propres sentiments et leur langue se trouvent être ceux du personnage qu'ils figurent ; car je citais l'exemple de *Kiki*, comédie de M. André Picard, à laquelle j'avais éprouvé un plaisir complet d'harmonie. M. Signoret, Mlle Spinelly, et vos camarades, quels artistes vous êtes, dans *Kiki* ! Comme l'auteur vous connaît, et votre âme ! Vous jouez au naturel.

Quant à Shakespeare, les données sont autres... disons, au moins, plus complexes. Si nos contemporains mâles ont, depuis quatre ans, une occasion sur centaines de mille d'être un Marc-Antoine, il est beaucoup d'autres figures de Shakespeare qui ne sont pas « dans le genre de beauté » de nos concitoyens ; mais d'autre part, si naturels, si humains, qu'il apparaîtrait que pour peu qu'un comédien ne voulût pas crâner, — et surtout dans une version française où le précieux de la langue

bleaux de la traduction de M. Lucien Népoty, mais où l'Homère théâtral de l'épopée actuelle, le Shakespeare d'un pays comme le nôtre qui a vécu tant d'Iliades magnifiques, quelquefois tragiques, souvent heureuses, toujours réconfortantes ?

F. GÉMIER. »

shakespearienne devient un quelconque verbe, il serait aisé pour cet interprète d'être tolérable, au moins, et discret.

D'être discret, de s'effacer n'est-ce ce que nous demandons à l'interprète de Shakespeare, s'il n'est pas Irving, Mounet, Sarah, Mistinguett ou M. Gémier? Or, Gémier est Gémier : aussi ne voyons nous que Gémier sous le casque de Marc-Antoine, en toge, ou encore en robe de chambre emperlée, sur la couche où son « Egypte » empile des coussins (dont un certain, vert, très coquin) d' « A Shéhérazade » (sic), concurrence, série B, de Babani, au coin de la rue Roy et du Bd. Haussmann.

On conçoit les déchirements de M. Gémier, quand il accepte, par bonne camaraderie, des costumes de Romains semblables à ceux que les potaches de Sainte-Barbe portaient dans les tragédies de Corneille. Combien M. Gémier doit-il souffrir que sa splendide compagne, Mme Mégard-Gémier, s'affuble d'étoffes de chez le Tunisien des arcades Rivoli, ou d'un peignoir d'argent pour Reine de jeu de cartes ? Et ces chichis-chiffons démodés, vieux-jeu et audacieux à rebours, dont la couleur donnerait la migraine à une négresse ! Quand s'adressera-t-il, bravement, à Picasso, pour l'harmonie des tons? ou, si la série A regimbe, à M. René Piot, qui est presque académique comme M. Rabaud, et pourtant « indépendant » ?

Il faut avoir le courage de n'être pas dans le « half and half », comme dirait Shakespeare, si le « Vieux Will » fréquentait les bars de Montmartre. Ayant le courage civique d'écrire dans *La Vérité*, Firmin Gémier aura les audaces esthétiques.

§

En somme, et nonobstant ces « rectrictions », — nous les acceptons par ces temps difficiles, — l'*Antoine et Cléopâtre* de M. Gémier, en tant que spectacle de gala pour les riches, cette « réalisation » est une victoire ; elle doit ravir d'aise ceux qui n'ont pas vu les modèles du genre en d'autres contrées, car pour ceux-ci, elle doit être stupéfiante d'originalité et de saveur. M. Gémier communique à tout et à tous de la vie : première qualité d'une œuvre d'art. La mise en scène est variée, ingénieuse, vivante (oui, « vivant » revient toujours sous ma plume — et quel compliment !)

Mme Mégard, excellente, eut des minutes bien particulièrement heureuses : telle sa scène avec le messager d'Antoine; et son

dialogue avec le Romain trahi, qui l'accable de ses reproches d'amoureux et de héros déshonoré; Mégard est si bien dans la tradition des reines-Sarah, qu'un père pourra mener son fils de quinze ans chez M. Gémier et dire : « Tiens, mon fils l'illustre Mme Sarah Bernhardt pour laquelle je voulus me suicider, à ton âge, regarde, écoute : c'était ça, en un peu plus mince ou plus gros, selon l'époque! Telles sont les reines! Peut-être Cléopâtre devrait avoir la peau brunie par le soleil d'Egypte, mais Mme Sarah Bernhardt créa la tradition des Princesses parisiennes blanches et roses. Elle nous faisait ces gentilles agaceries, de chatte, et frémir notre chair! Sarah avait cette séduction plastique, presque cette beauté, cet organe voluptueux, cette élocution rapide; mais je ne l'ai jamais vue danser à la corde. Oh! la jolie trouvaille, cette corde! Sarah était comme la sœur aînée de Mégard. »

— Et le gosse répondra : « C'que c'est épatant, les reines! »

§

« Je me suis tant attardé dans ce monde, que j'y ai perdu mon chemin », gémit Marc-Antoine après sa défaite navale. Ce Maître du monde n'était guère plus vieux que tant de critiques non mobilisables ou démobilisés, qui applaudirent aux « générales » *A* et *B*. M. Gémier leur fait retrouver leur chemin et, en tout cas, ces messieurs pourront dire aussi comme Marc-Antoine : « Laissez-moi seul, je ne vous commande plus, je n'en ai plus le droit! » — car, à l'inverse d'Antoine, il n'y a pas lieu qu'ils ajoutent comme cette victime de l'Amour : « Vois, comme je regarde ce vaincu : mon honneur! »

En effet, il n'est heureusement pas question de cet honneur-là, en matière d'art. L'esthétique de M. Gémier est l'actuelle esthétique européenne; elle sera suivie de beaucoup d'autres et elle supplante beaucoup d'esthétiques et qui furent aussi légitimes. Il n'est, en art, de vérité que temporaire, mais la Beauté est éternelle et multiforme.

Toutefois, M. Gémier, en retour de l'hommage que nous vous apportons, concédez-nous que votre tableau de l'Orgie, pendant lequel un père fit sortir son fils de la salle, devant moi, est à l'antipode de l'esthétique shakespearienne; ce réalisme appartient au théâtre moderne des cuvettes où l'on se lave avec du vrai savon, des vraies cheminées en marbre et des vraies cerises qui s'écrasent en tombant sur « le plateau ».

L'Orgie chez Cléopâtre, si les costumes et les couleurs étaient moins veules, plus stridentes et plus harmonieuses, moins Rochegrosse, enfin si un coloriste comme Matisse l'avait conçu, ce tableau vivant serait admirable; et il l'est en bien des parties, surtout vers la fin, avec son effet macabre et lubrique de frénésie voluptueuse soudain assoupie. Votre danseuse indienne est un miracle de beauté, ses gestes sont d'un rythme merveilleux, mais cette nudité fera perdre aux spectateurs sensuels la mémoire qu'ils devraient conserver d'une des plus étonnantes tragédies de Shakespeare. *Antoine et Cléopâtre* sera la pièce où il y avait une orgie et de belles cuisses nues qui gigotaient sous l'étreinte de rudes boxeurs. A la « générale » *B*, c'était étonnant d'audace; le lendemain, ce fut plus anodin.

A la scène III de l'acte IV, les gardes de nuit écoutent, du dehors, surpris d'entendre, à la veille de la bataille, le son des hautbois dans le palais :

2e SOLDAT. — Ecoute !

1er SOLDAT. — De la musique dans l'air.

3e SOLDAT. — Sous la terre !

4e SOLDAT. — Bon signe, n'est-ce pas ?

3e SOLDAT. — Non !

1er SOLDAT. — Paix, je vous dis ! Qu'est-ce que ça signifierait d'autre ?

2e SOLDAT. — C'est que le dieu Hercule, qu'adora Antoine, Hercule l'abandonne à cette heure.

1er SOLDAT. — Marchons ! Allons voir si les autres gardes entendent aussi ce que nous entendons.

(Ils vont vers un autre poste.)

2e SOLDAT. — Eh ! bien, garçons ?

SOLDATS CAUSANT ENSEMBLE. — Quoi, maintenant ? Quoi, quoi ? Vous entendez... cela ?...

1er SOLDAT. — Oui, n'est-ce pas étrange ?

3e SOLDAT. — Entendez-vous, garçons, entendez-vous ?

1er SOLDAT. — Suivons le bruit jusqu'au bout de notre ronde, voyons un peu comment ça se terminera...

PLUSIEURS SOLDATS ENTRE EUX. — C'est étrange !...

(Exeunt.)

Dans Plutarque, c'est une sorte de vision prophétique, un cortège de Bacchus et de Sylvains, semi-réel, une apparition de rêve comme l'a rappelé, je crois, M. Henry Bidou.

Cette petite scène des gardes eût été moins dispendieuse que le bastringue du harem, et c'eût été plus réaliste, plus expressif même de l'angoisse des hommes, à la veille de la bataille qui allait infliger au monde l'Empire romain...

Il est vrai qu'aujourd'hui dans Paris... et les circonstances sont les mêmes...

Songez, M. Gémier, au sens que vous eussiez donné à ce simple dialogue, vous qui soignez avec amour la symbolique beuverie des maîtres de la Terre, en la gabare de Pompée! Les grands chefs militaires en ribotte, couronnés de roses : avez-vous fignolé cette pathétique caricature! Et comme vous l'avez trouvé, l'heureux détail « réaliste » shakespearien : le vestiaire des conquérants, les casques, les armures portées au bout des lances par d'innocents poilus, serviteurs ivres de ces illustres « culottes de peau »!

J.-E. BLANCHE.

LE

FRANÇAIS DE LA TRANCHÉE

ÉTUDE GRAMMATICALE

(*Suite* [1])

—

LA SYNECDOQUE

Un Homme barbu s'appelle un *piège*; j'interprète que sa barbe, qui sert à le reconnaître, (le tout nommé par la partie), est un *piège « à poux »*, *piège* tout court par ellipse du mot déterminant. — Un Fusil est un *nougat*; j'interprète que c'est un *« bâton de » nougat*, *nougat* tout court par ellipse du mot déterminé.— Ellipse du déterminant et ellipse du déterminé, l'une et l'autre coquetterie ont en grammaire le commun nom de synecdoque. Voici d'autres exemples de la première, puis de la seconde.

Avoir les foies, Avoir peur, est usuel surtout chez les faubouriens. Sous-entendez *avoir les foies « blancs »* c.-à-d. exsangues (2).

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 475. — La partie de cette étude parue au dernier numéro a valu à l'auteur quelques communications. Il ne saurait mieux remercier qu'en sollicitant. Pour envoyer à ses correspondants l'expression de sa gratitude, il les prie d'indiquer leur adresse; la sienne est Avenue de Santander (Maison Bureau), Saint-Nazaire, Loire-Inferieure.

Errata : p. 426, l. 30, lire : *briquet.*) » *Je regrette* ; — p. 437, l. 4, lire : *issus.*

(2) *Avoir les foies blancs* se lit, par exemple, dans CASANOVA, *Nénesse*, pp. 10 et 123. — Le faubourg parle aussi, au même sens, de *foies tricolores,* qui se lit *ib.*, p. 246 M. Dauzat explique *ne pas avoir les foies* comme une ellipse de *ne pas avoir les foies tricolores*, parce que, dit-il « le couard, au lieu de brandir son drapeau, le cache dans son foie », *Merc. de Fr.* 16-4-17, p. 661 ; voilà une image on ne peut plus trouble. *Tricolore* a été suggéré par le fait que le visage d'un homme qui a peur devient *bleu, vert, jaune, blanc, de-toutes-les-couleurs.* Outre que *foie* est l'equivalent de *cœur*, *blanc* joint à foie est synonyme d'exsangue et de froid. Le contraire d'*avoir les foies blancs* c'est avoir *les foies chauds*, CASAN., *Nénesse*, pp. 192 et 244.

Cran, Disposition à agir avec énergie : *avoir du cran, il a autant de cran que toi, il n'a pas le même cran que moi.* La construction « partitive » du substantif a probablement été précédée par une autre, où le *cran* est, ou n'est pas, sans dosage : *être à cran*, Etre en dispositions énergiques : des soldats un peu plus « à cran » que les autres, *Journal* 6-11-16, p. 1, c. 5 (3). Reste à déceler l'image que comporte ce mot ; c'est ce que nous permettent les deux données suivantes : 1, *avoir de la détente*, « Avoir de l'énergie », MERLIN, *Langue verte du troupier* ; 2, « « Ouvrons l'œil, que je m'dis, et les deux oreilles », et je me couche en chien de fusil, l'attention au cran d'arrêt ; », LORRAIN, *Mais. Phil.*, p. 26. Faut-il aiguiller notre imagination vers les couteaux qu'un cran d'arrêt met en bonne position d'attaque? Il semble meilleur de prendre en considération *détente* comme un syssémantique. Il s'agirait dans MERLIN de la détente du fusil, et comme la détente agit sur le chien du fusil, *détente* aurait lui-même pour syssémantique *chien*. Série en ordre chronologique : *avoir du chien* (vers 1860), *avoir de la détente* (vers 1880), *avoir du cran* (vers 1900). — Il y a mieux encore. Le chien du fusil Lebel a deux crans, le *cran du départ*, le *cran de l'abattu*. Or, si dans les locutions citées plus haut il s'agit métaphoriquement du *cran « du départ »*, du cran d'activité, il y en a d'autres où il s'agit du *cran « de l'abattu »*, du cran d'inaction : Je suis « flambé, à cran ! », « Mon niaire est à cran... Je pose ma chique », « je suis à cran, le pif sur le pavé », je suis « à cran, cette fois, et déjeté comme un refroidi », CASAN., *Nénesse*, pp. 52, 123, 152, 159. Bref, le chien du fusil fournit deux métaphores divergentes, sur lesquelles se greffent, par l'ellipse de déterminants contradictoires, deux synecdoques d'aspects pareils mais de sens opposés.

Le mot à sous-entendre est souvent loin d'être certain : *ramener*, Se plaindre, usuel aux Parisiens ; je sous-entends *ramener « des glaires »* ; (*glaviotter* signifie Parler ; *avoir de sales renvois*, Etre fécond en boniments aigres).

Le déterminé sous-entendu est aisé à rétablir dans *deux-coups*, Pantalon de fantassin, qui s'enfile en deux mouvements

(3) Le sens exact est parfois Colère, Rage : « Qu'est-ce que j'ai piqué comme cran ! », CASAN., *Nénesse*, p. 259, « j'étais à cran », *ib.*, p. 206.

rapides, par opposition à la culotte spéciale des zouaves. Le terme conviendrait aussi au pantalon civil. Il date au moins de 1897 et semble particulièrement usité par les zouaves.

Les plus simples ellipses de déterminé sont celles où un adjectif assume, seul, le sens du groupe qu'il formait avec un substantif : *dure*, Viande, 231e inf., M. Barbusse ; — *graisseux*, Cuisinier, même source, même autorité ; — le *traînard*, le Vaguemestre, Secteur postal 66, *B. des Arm.* 11-10-16, p. 13 ; — *bafouille*, Lettre, forme simplifiée de quelque adjectif, (non recueilli) **bafouillarde* (sur le modèle de *babillarde*). La *dure*, c'est toute viande, même tendre ; le *graisseux* tout cuistot, même exemplaire de propreté ; le *traînard*, tout vaguemestre, même expéditif ; le poilu est grognard. Et la *bafouille*, toute lettre, même experte ; le poilu est ironiste.

Gros noirs, Gros obus noirs, (dégageant une fumée noire) (4) ; — *gros rouge*, Gros vin rouge, extrait du *Crapouillot*, dans *le Front* 16-3-17, p. 4. Ces ellipses n'ont pas nécessité un gros effort sémantique. Mais, une remarque, ce n'est pas sur le même plan et d'un seul coup que les deux adjectifs déterminent le substantif *obus* ou *vin* que la construction ordinaire du français loge, quand on l'exprime, entre eux deux. Il est certain en effet que *du rouge*, (du Vin rouge), a précédé *du gros rouge*, (le troupier dit couramment *du gros* pour du Gros tabac, mais jamais on ne dit *du gros* au sens de Gros vin), et que *des gros* (de Gros obus) a précédé *des gros noirs* ; en d'autres termes, dans *du gros rouge*, *rouge* déjà substantif porte à lui seul toute la synecdoque, dans *des gros noirs* toute la synecdoque est dans le substantif *gros*.

Du *fuchsia*, du Vin, *Feu*, p. 58 ; le soldat, aimant à ronchonner, discerne volontiers teinte de fuchsine dans son vin ; par une sorte de dérivation que j'appellerais dérivation par l'objet interne, il déduit ensuite *fuchsia* qui est dans *fuchsine*. Mais, dites-vous, c'est un calembour. Oui. Non. Quand deux radicaux se ressemblent, les confondre n'est un calembour que si l'on sait qu'ils sont d'origine différente ; mais celui qui, ne le sachant pas, les unifie, commet plutôt une « étymologie populaire ».

(4) On a fait remarquer à M. Dauzat que le mot pourrait être une traduction de l'argot militaire anglais *big black*, *B. des Arm.* 27-6-17. J'en doute fort ; j'ai entendu *gros noir* dès la fin de 1914 au 81e territ., antérieurement à toute influence possible des artilleurs britanniques.

LA MÉTONYMIE

On réunit depuis les Grecs sous le nom de métonymie divers sématismes consistant à nommer l'objet concret par sa matière, ou par sa forme, la partie par le tout, le genre par l'espèce, l'essentiel par l'accidentel, la chose par le signe,... exemples :

L'objet par sa forme : *gros-cul*, Bidon militaire de 2 litres (par comparaison avec celui d'1 litre), 81e territ., 1916 ; ce terme est loin d'être habituel, mais il a l'intérêt de nous rappeler *gros-cul*, Tabac de troupe ; je suppose que dans ce dernier emploi le mot a d'abord désigné, non le Tabac, mais le Paquet de tabac ; ce paquet, plus gros en effet que les paquets civils, et le bidon de 2 litres, double de l'ancien modèle, auront rappelé aux soldats campagnards les *culasses* de farine à large base.

L'objet par sa matière : *du fer*, des Obus, artilleurs, octobre 1914 ; — *de la ferraille*, même sens ; — *zinc*, Avion, et Dirigeable : « un zinc dans le coton » ; — *zinc*, Obus, un sergent du 8e Génie ; « ça zinguait », Il pleuvait des obus, le même sergent, juillet 1917 ; *zinc* pour *fer*, par l'esprit de dépréciation déjà signalé.

La partie par le tout : *panard*, Pied (d'homme), HENRIOT, *la Baïonnette* 26-8-15, p. 126 ; du provençal *panard*, Boiteux ; dans une caserne de Bourges en 1910-1912 un seul soldat, de Béziers, appelait les pieds des *panards* ; le terme a conquis du terrain. On a d'abord appelé *panard* le cheval dont les pieds sont tournés en dehors, ou en dedans ; puis le pied de ce cheval, voilà la métonymie ; puis le pied tout court, par tournure d'esprit péjorative ; tout ceci d'après DAUZAT, *B. des Arm.* 27-6-17.

Le tout par la partie : *tarare*, Automobile, ALEXANDRE, *Le jeu de l'auto*, dans *le Front* 16-10-16 ; la partie visée est l'entonnoir à essence.

L'essentiel par l'accidentel : *les Marie-Louise*, conscrits de 1814, convoqués sous le seing de Marie-Louise, régente ; « Depuis lors on s'est servi de ce terme de Marie-Louise pour désigner les tout jeunes conscrits », *B. des Arm.* 20-9-16, p. 13, et même nos « bleuets » de la la classe 15.

L'homme par son occupation fréquente, son dada, ou ce qui

revient au même, son mot habituel, son tic verbal : *caporal-patates*, *caporal-saindoux*, Caporal d'ordinaire, parce qu'il s'occupe et des patates et du saindoux ; d'où par synecdoque *Patate*, sobriquet de mon caporal d'ordinaire, 81e territ., 1915 (5) ; — je pense que *sidi* (Monsieur) s'emploie au sens Soldat noir, (« manger le couscous avec les « sidis » », LA FOUCHARDIÈRE, *Bicard*, II, 16), bien moins parce que ce sont des messieurs de respect, à qui l'on dit *sidi*, que parce que ce sont des individus de soumission, qui emploient souvent le mot *sidi* (6).

Le genre par l'espèce : *aramon*, Vin ; généralisation d'un nom de cru du Languedoc ; — *pinard*, Vin ; suffixation populaire de *pineau*, Vin de pineau, qui était courant dès longtemps en Bourgogne, Champagne, Lorraine ; — *crinchon*, Eau : « baptiser le pinard avec du crinchon », mot créé au 81e territ., 10e compie., déc. 1915 ; le Crinchon est un ruisseau qui coule de Bailleulval à Arras et qui arrosait le secteur où demeura longuement le régiment ; — *effleurer la marguerite*, Se poser délicatement sur le sol, en parlant d'un avion ; la marguerite est une espèce du genre accident de terrain ; syssémantiques : la *rose* et l'*herbe* ; — d'où, en parlant d'une arrivée d'obus : « *Doucement sur l'herbe* ou *dans les roses* », mot de poilus sous un bombardement, *Cri de Paris*, vers juillet 1916.

L'effet par la cause efficiente, l'objet par son inventeur : *Charles Humbert*, Obus français de 280, *Voc. du poilu* ; c.-à-d. multiplié sur les conseils de M. Ch. Humbert ; — *bleu-Joffre*, Bleu-horizon adopté pour l'uniforme, Joffre étant général-en-chef ; — *godasse*, Soulier ; usuel chez des étudiants à Paris dès 1906 (7) ; c'est tout simplement *godillot*, du nom du fournisseur *Godillot*, coupé et suffixé argotiquement, (et non pas, comme le croit M. Sainéan, une altération de *godet* et un synonyme de *flacon*, Soulier).

L'effet par la cause finale, l'homme par sa raison d'être : *boule*, Soldat qui s'est engagé pour avoir chaque jour son pain, sa *boule* « *de son* » ; — (*1500*, même sens, 65e inf., Nantes, 1898, parce qu'on l'accusait de s'être vendu pour 1500

(5) Cf. *riz-pain-sel*, Soldat de l'administration employé aux subsistances.
(6) Cf. *les goddams*, les Anglais.
(7) M. Dauzat aussi note en 1916 qu'il connaît ce mot depuis au moins dix ans.

francs;) — de là *biscuit*, Soldat rengagé, c.-à-d. boule recuite, boule puissance 2 : « Qu'est-ce que c'est, ce capitaine? — C'est un biscuit. — Ho, alors ! », Toul, 1916.

La cause par l'effet : *moral*, Vin : « J'aimerais mieux qu'la Tour Eiffel soit en mille morceaux plutôt que perd' mon bidon, le pinard c'est l'moral, et quand l'moral est fracturé, rien n'va pus ! », un soldat, nov. 1916 ; le mot avait filtré jusque dans l'armée d'Orient dès juillet 1916, *Phare de la Loire* 9-8-16, p. 2.

L'objet par son signe : on désigne les canons par leur calibre : des *420*, un peu de *75*, en sous-entendant, par deux synecdoques, et le mot *canon* et la sorte d'unité (d'habitude le millimètre) qui mesure le calibre ; sur cette habitude s'est greffée plus récemment celle de couper les nombres de plus d'un chiffre en deux nombres, pour accélérer l'énoncé ; exemple : « des deux 44 », des 244, *Feu*, XVII ; et comme, au lieu de *au soixante-cinquième* (*régiment*), on disait *au soixante-cinq*, on dit maintenant *au six-cinq* ; de même *le 7-9* (8). — Ici se placent les raccourcissements obtenus par l'énoncé des lettres initiales ou des autres abréviations usuelles : inutile d'insister sur cette habitude qui entre de plus en plus dans le langage contemporain ; signalons seulement qu'elle provoque des calembours. Le réserviste de l'armée territoriale devient le *rat* à cause des initiales R. A. T., 81e territ., févr. 1917, qui se sont d'abord prononcées *èr-a-té*. Le bataillon devient le *bâton* à cause de l'abréviation *bat*$_{on}$ dont se servent les fourriers et les peintres sur voitures. Des énigmes aussi : « A notre batterie nous appelons notre sympathique vaguemestre l'*Erème*, de R. M., abréviation de Ravitaillement Moral. Vous devinez aisément pourquoi. », *B. des Arm.* 30-8-16, p. 13. Enigme et calembour, c'est langage pour club, c'est argot.

LES SYNONYMES. — LE REMPLACEMENT SYNONYMIQUE

Nous avons approché de l'argot par degrés. Les tropes jusqu'ici passés en revue, ce sont jeux tout ce qu'il y a de

(8) Je crois qu'on ne nomme ainsi qu'au-dessus de 40, parce qu'au-dessous, l'énonciation *trente-neuf*, *vingt-huit*, *dix-sept*, ne comporte pas plus de syllabes que * *trois-neuf*, * *deux-huit*, * *un sept*. En outre, au 81e territ. je n'ai jamais entendu dire le * *huit-un*, ni parler nulle part du * *neuf-quatre*, du * *six-zéro*. Bref, au-dessous de 100, la série à énoncé simplifié est 41-49, 51-59, 61-69, 71-79. Au-dessus, j'entends : *le seize quatre, le seize cinq*.

classique, admis de longue date aux académies. Mais nous avons senti une intelligibilité de moins en moins immédiate en descendant de la métaphore aux autres procédés sémantiques, à l'extension de sens, plus libre et moins rationnelle, à la synecdoque et à la métonymie, où la pure logique se déclare encore moins comptable de l'équation du mot avec le sens. Et nous arrivons à un langage de plus en plus ésotérique par les procédés qui se fondent sur la substitution des synonymes, — algèbre sémantique dont les principes demandent un exposé au moins succinct.

Si d'un objet à un autre l'esprit découvre une analogie, — plus ou moins essentielle —, ou souligne une similitude — plus ou moins suggestive —, c'est métaphore, métaphore vraie, et on peut en dire autant de tous les tropes, synecdoque vraie, etc., quand le sujet pensant vise droit l'objet à signifier et s'oublie soi-même, quand il y a sincérité. — Mais le temps fatigue une métaphore, des circonstances sociales la déprécient. Quelqu'un veut la restaurer par une expression neuve. Il le veut en pleine conscience; alors se présente une alternative.

Ou bien c'est en toute loyauté psychologique qu'il relie au mot défraîchi son mot nouveau : il conçoit un « remplaçant synonymique ». Le remplacement synonymique est encore une application du sujet à l'objet, mais avec souvenir d'un élément subjectif, le mot vieilli. Le syssématisme est conçu et accepté comme si l'esprit, pour déterminer la propriété du remplaçant commençait par mesurer sa distance normale à la ligne déjà tracée autrefois du nom aujourd'hui vieilli à l'objet permanent de la pensée; cela peut se dessiner géométriquement.

Ou bien le beau parleur en démangeaison de modernité ne peut rattacher le terme nouveau au terme ancien que par un raccrochage verbal; c'est ce que j'appelle avec Schwob et Guieysse la « dérivation synonymique ». La suggestion de l'ancien par le nouveau ne se fonde plus en cette affaire sur l'objet même de la pensée, mais sur le dictionnaire, (et vaille que vaille le dictionnaire). L'observance accordée à la lettre par préférence sur l'esprit offrira tantôt une erreur de nomenclature, tantôt une méprise semi-consciente, dans les cas extrêmes un calembour. Tant mieux si l'erreur, tant mieux si la méprise et le calembour obtiennent chez l'auditeur une valeur de surprise. La dérivation synonymique est consciente

et voulue et le sujet se préfère à l'objet; il préfère le langage à la vérité, le théâtre à la vie. Aussi cette dérivation, supposant un verbe riche et l'amour du verbe, est-elle surtout un usage du parler des villes. Elle joue, non sans perversité, un jeu risqué. Le parallélisme des syssémantiques qu'elle produit est un trompe-l'œil : si vous croyez avoir affaire à deux tropes analogues, sans vous référer à un certain mot du lexique, vous serez dupe; il faut connaître ce mot; prolongez les deux pseudo-parallèles et vous leur trouverez une origine à la fois ambiguë et commune, une sorte de centre, concret, où est juxtaposé à l'émotion un mot.

Cette classification, cette brève théorie, voudrait être illustrée par des exemples nombreux et expliquée en connexion avec la conscience linguistique telle qu'elle est chez le peuple. Il faut ici se borner à quelques échantillons de remplaçants et de dérivés synonymiques pris dans le lexique des troupiers.

On disait *avoir* quelqu'un, l'Attraper par ruse, le Vaincre de vive force : « On les aura », Nous les battrons, 81e territ., 1915 (9). Ce verbe était en remplacement synonymique avec plusieurs autres expressions : *il est à moi*; *tu t'es fait prendre*; *tenir quelqu'un*; *le chercher*, Chercher à le prendre en faute : « A l'annonce d'une punition a répondu : Je m'en fous de vos deux jours ; il y a longtemps que vous me cherchez, mais vous ne pourrez pas arriver à vos fins. », motif de punition porté par un caporal, 1er baton. inf. légère d'Afrique, 18-10-1900; *acheter quelqu'un*, le Dompter, s'en Moquer. Sur *avoir* s'est glissé récemment le remplaçant *posséder* : « Il a des tas de trucs pour vous posséder », 46e art., 1916; « Hier soir, A. et E. ont possédé M. »,... l'ont vaincu dans l'argumentation, 81e territ., mai 1916; les chefs « nous possèdent et nous eut', on est qu' des matricules! », *Gaspard*, p. 51 ; « L' gouvernement, il m' possède; mais faut qu'il m' nourrisse », *ib.*, p. 270 ; à propos d'un embusqué : « On avait essayé de tous les moyens pour le posséder, mais c'était pas vrai, il avait glissé des pinces de tous les capitaines, de tous les colonels, de tous les majors », *Feu*, VIII; « Si la « Tank »

(9) « Nous avons « eu » l'Allemand Ullmann. Nous « aurons » cet arrêt monstrueux [de M. le juge Godefroy]. », L. DAUDET, *Act. fr.* 30 4-16. Déjà Jeanne d'Arc disait : « Chevauchons hardiment les Anglais, fussent-ils pendus aux nues, nous les aurons et m'a dit mon conseil qu'ils seront tous nôtres. »

venait à tomber dans quelque fosse à éléphant, les Allemands ne la posséderaient pas pour cela. La magicienne prendrait des ailes; elle se volatiliserait dans l'air. », H. LE ROUX, *Matin* 23-9-16.

Le verbe *lancer* sert à deux idées. Dans une première acception il parle de Jeter, à quelqu'un, un objet pour qu'il soit reçu. Nous le voyons remplacer par *servir*, *passer*, *balancer*, *laisser tomber*, qui deviennent ainsi des termes de balistique : « servir des gnons à sa môme »; au cours d'une préparation d'artillerie le poilu crie : « Qu'est-ce qu'on leur passe ! »; « la barbaque qu'on nous a balancée hier »; « J' vas lui balancer un perco de ma façon »; « On a balancé des grenades »; « Mince d'arrosage ! Qu'est-ce qu'y nous ont laissé tomber ! », A. A., *Contes vérid.*, p. 242. Cette synonymie procède, c'est évident, du geste par lequel un ouvrier pour *envoyer* à un camarade un outil ou des matériaux les passe en les balançant ou les laissant tomber.

Ici, un emploi tout spécial des verbes qui expriment l'idée de Donner avec brutalité. *Je me fous de ça* signifie Je m'en moque; *foutre* est un équivalent de Donner; *coller* aussi : « coller à quelqu'un son outil », « lui coller un gnon »; et encore *flanquer* : « lui flanquer une gifle ». Par suite *coller* et *flanquer* se construiront comme *foutre* au même sens de Se moquer : « je m'en colle », Peu m'importe, usuel au lycée de Brest, 1890; « que tu te flanques des sigues, c'est ton affaire. Faut croire que t'en a plein les fouilles », LORRAIN, *Mais. Phil.*, p. 237; et, plus moderne, *balancer* : « je m'en balance », Je m'en moque, usuel surtout chez les Parisiens, 81e territ., août 1914.

Seconde acception, *lancer* parle de Rejeter, un peu n'importe où, un objet dont on se veut débarrasser, geste de dédain ou de colère, et moyen de soulagement; il se remplace ici encore par *balancer* et par *laisser tomber*, *laisser glisser*, *déposer* : « balancer son personnel », le Congédier; « balancer sa gnôle » est le fait d'un déséquilibré; « des vieux pisse-froid comm' ça, j' 'é laiss' tomber »; laisser tomber quelqu'un, c'est le rejeter, le livrer à son triste sort animal, à son poids brut individuel, le désocialiser; « Si le poilu sait qu'il aura à employer contre les Boches le procédé de combat qu'on lui montre à l'arrière, il aura à cœur, — l'amour-propre s'en

mêlant,— de le bien connaître. Mais s'il doit, champion de sa spécialité à l'arrière, se mettre à l'école d'une autre à l'avant, il haussera les épaules et laissera tout « glisser »... », A. L., *Journal* 3-9-17; « L'on ne plaque plus un raseur, on le « dépose » », *Echo des Marmites*, dans *Ann. pol. et litt.* 5-11-16, p. 485.

Les noms des fruits qui peuvent réjouir un jardin peuvent à peu près tous servir à nommer la Tête humaine; (le chou aussi bien que la poire sera un fruit en cette occurrence); pour le rouge que donnent au visage et la santé et la pudeur et l'ivrognerie la Tête était depuis longtemps ou la *pomme* ou la *cerise* ou la *tomate*; désormais on la nommera aussi la *fraise* : « touché en fraise », Blessé à la tête; prendre « l'obus en fraise », expression à la mode, *Le Ver-Luisant*, dans *le Front*, 16-2-17; on dit aussi « en poire », 231e inf., M. Barbusse.

On disait à Paris, dès 1910 au bas mot, *se taper la cloche*, Manger, Manger à suffisance; je recueille plus récemment le remplacement de cloche par son synonyme *hotte*, « m' taper la hotte », *Feu*, III; en outre, les ruches d'abeilles sont faites, à Lyon notamment, de hottes de pailles, d'où *se taper la ruche*, même sens, à Lyon, 1913.

Usuels aussi *se taper la gueule*, *se taper le chou*, *se taper la cerise*, ex., *Gaspard*, p. 57, ou tout simplement *s'taper quèque chose*, ex., BENJAMIN, *Journal* 23-2-16; — si je m'avise que *taper* a le synonyme *cogner*, je pourrai dire aussi *se cogner la tête*, ex., *Feu*, XII. Dans toute cette série on a affaire à ce sématisme que le geste de porter l'aliment à la bouche ressemble à celui de se porter une taloche au museau (10); c'est du moins l'image que connaît un auteur fort montmartrois : « Car, au nombre de ses péchés mignons, Plumage avait celui de collectionner les « pompons » et d'entretenir les cuites. Chaque jour il se perfectionnait dans ce sport du gosier et des taloches sous le nez », LANDRE, *Echalote* (1908), III.

Depuis longtemps la Tête est un *caisson* : « se faire sauter le caisson » ; le nord-ouest de la France, Haute-Bretagne et Basse-Normandie ont un mot *cabernot*, Petit cabinet, Soupente, Armoire rencoignée, synonyme suffisant de *caisson* ; d'où *caberlot*, Tête, à Paris, déc. 1916, et au 231e inf., M. Barbusse.

(10) Et *taper* n'est pas là un synonyme de *retaper*, Refaire, Restaurer.

L'Estomac aussi, avec le Ventre et la Poitrine, est un *coffre* : « avoir le coffre solide » ; de là *caisse*, Ventre : « ça n' tient pas au bide. Tu crois qu' t'es rempli, mais au fond d' ta caisse, t'es vide. », *Feu*, I ; *armoire*, Poitrine : « on monte l'escalier en douce, en r'tenant son vent dans l'armoire », *Feu*, III ; — il est naturel de préciser l'image d'armoire par une image alimentaire, qui donne *buffet* et *garde-manger* : « quatre balles dans le garde-manger », D'ESPARBÈS, *Journal* 10-11-16 ; « Je m' fous d'êt' blessé pourvu qu' ce n' soye ni au buffet ni à la casserole »,... ni à la poitrine ni à la tête, un soldat, févr. 1916. — Et en prenant *estomac* comme synonyme de Cœur, Courage : « en avoir dans le buffet », avoir *de l'estomac*, du Cœur au ventre (11).

L'Essence de pétrole pour moteur d'avion se nomme du *coco*, MUSIDORA, *Fantasio* 1-8-16 ; pourquoi *coco*? par synecdoque de *jus de coco* et parce que l'Essence était appelée *jus* ou *sauce* : « Mets de la sauce, monte », *B. des Arm.* 29-3-16, p. 8 ; pourquoi *sauce*? parce que l'Essence est une sorte d'Huile ; *mettre de l'huile* dans une machine, c'est aux yeux du conducteur y mettre de l'Energie ; d'où *en mettre*, Travailler énergiquement, qui a pour syssémantique *y aller avec jus*. — Autre synonyme d'huile, de pétrole, *oriflamme*, nom d'une marque de pétrole : « I' t' faudrait un' 'tit' 'oiture pour porter tout ça. — Oui, mais qui c' qui la traînerait? — Toi! en guise de moteur à crottin. — Et qui c' qui m' mettra d' l'oriflamme dans les mollets? », un cuistot, 81e territ., 1917 (12).

La 10e escouade de la 10e compagnie du 81e territ. appelle le Vin, quand il est d'une espèce qui saoule rapidement, du *rapide*. De rapidité à électricité la synonymie est prochaine ; aussi le Vin qui saoule est encore nommé l'*électrique*, SAIN., *Arg. tr.* Il n'est pas indispensable de supposer que l'esprit a passé de *rapide* à *électrique* par l'intermédiaire de l'idée de *train* (*rapide* et *électrique*) ; toutefois je note que le Vin qui saoule est nommé aussi le *brutal*, et que j'ai entendu en 1910 nommer un Train express un *brutal* ; ce dernier adjectif aurait été lui-même un équivalent de Rapide et Direct.

Nous l'avons vu, le *ramdam* est une fête arabe ; en consé-

(11) D'ailleurs *buffet*, Poitrine, était usuel avant 1914, en style de boxe.

(12) Autre syssémantique : « plus de bibine dans les jointures », CASAN., *Nénesse*, p. 120 ; on sait que la *bibine* est une boisson hygiénique populaire comme le *coco*.

quence j'entends *fête arabe*, Noce à tout casser, oct. 1916 (13). — Une noce ne va pas sans musique, l'Algérie sans la nouba, cette musique des tirailleurs algériens qui a enchanté nos boulevards vers 1895 ; en conséquence *faire la nouba*, Festoyer, Parisiens, 81e territ., 1914.

Vous disiez : être dans *la purée, la mélasse, la panade*; continuant à traduire l'idée de Gêne et de Complexité par des images de cuisine, vous direz : être dans *le pastis* ; c'est un mot de langue d'oc; sens 1er Pâté, Bouillie, sens 2e Barbouillage, Confusion, Tripotage, MISTRAL, *Trésor*; le pastis, c'est « par extension... tout ce qu'on veut. Ce sont les vivres de l'ordinaire ou de la musette, ce qui s'accumule et ne se dénombre pas. Le *pastis* aussi c'est la boue, c'est la nuit, c'est l'attaque, c'est l'invisible, c'est l'inconnu. Aller au *pastis*, c'est aller où ça chauffe », CHAPELLE, *Journal* 10-8-16; « Chers copains)...(Vous vous êtes sortis d'un joli pastis Paul et toi car nous allons travailler sur la route de T a l'endroit même ou il y a « Attention aux fils » Paul cet ou sait », lettre d'un soldat (de Pézenas), 112e inf., 10-10-16.

Vous parliez de *faire entrer*, d'*entrer, quelque chose dans la tête*; de là *boulonner* : « C'est une idée qu'il faut se boulonner dans la tête », FOREST, *Matin* 3-8-17 ; — et aussi *visser* : « tu n'pouvais pas ouvrir ton bec sans nous visser un ours à propos d')... (», *Feu*, VII; (un *ours*, un Discours.)

Vous connaissiez *se mettre la ceinture*, Etre privé de nourriture : « se mettre la ceinture de pinard » ; ou de quoi que ce soit ; — plus moderne, si vous dites *se mettre la corde* : « tu peux t' mettre la corde pour la retrouver », à propos d'une vis dans de la paille, *Feu*, IX; « la corde ! », Je n'en ai pas eu, ou Tu n'en auras pas, toute la conjugaison ; — ou *se mettre la tringle* ; — ou *la bride*, 81e territ., juillet 1916 ; — ou encore *zéro la barre* : « que l'on me donne du monde et je fais travailler au cas contraire zéro la barre », lettre d'un second-maître mécanicien, 7-9-16 ; un maître d'équipage, févr. 1918.

Nous cherchions en vain entre poussecailloux durant le mois de septembre 14 le pourquoi du nom de *grosse marmite*, par la suite *marmite*, donné aux Obus de gros calibre (14). L'i-

(13) Je reconnais pourtant qu'*arabe* sert parfois d'équivalent à Intense ou Etrange : « un bourrage-de-crâne arabe », « un motif [de punition] arabe ».

(14) Les uns pensaient à la noire fumée « bouillonnante » de l'éclatement ; les autres à la matière du culot, au fer ils étaient à peu près sur la piste ; d'autres à

mage en cause est celle d'un Récipient plein d'ingrédients très divers; la marmite des ménages est un pot qu'emplissent des composants multiples, la marmite d'artillerie un culot chargé des débris métalliques les plus variés. A mon impression que c'est là une image parlante se joint celle d'un poète suffisamment populaire : « Qu'est-ce qu'une Marmite ?)...(C'est un hideux bolide inventé par l'Enfer || Qui contient des pruneaux confits chez Krupp-le-Boche, || Des petits pains K. K... en cuivre ou bien en fer)... (C'est le jouet teuton, la surprise fragile || Qui vous apporte de tout : du plomb, du zinc, des clous, », A. SORIAC, Poilu au 277e rég. d'inf., sonnet sur carte-postale, en vente en juillet 1916. En outre ce sématisme de *marmite* serait exprimé encore plus exactement par le dérivé *marmitée* et ce mot est attesté : « *Marmitée*, Eclats d'obus », *Dict. milit. et de l'argot poilu*. Enfin et surtout, *marmite* a des synonymes, *œuf de Pâques* et *boîte de singe*, qui confirment que l'idée du Contenu composite de l'obus intéresse le soldat et qui sont des syssémantiques de *marmite* interprété comme je le propose : *boîte de singe* se trouve dans GALOPIN, *Poilus de la 9e*, pp. 4 et 17, au sens d'Obus de 77 (15); *œuf de Pâques* dans ce texte : « Et ça crapouillotait, fallait voir ! Les « œufs de Pâques »)...(radinaient sur nous, en vitesse », J. DES VIGNES ROUGES, *Journal* 1-6-16 ; l'œuf de Pâques est bien un récipient chargé de surprises, comme l'obus. — M. P. Mille a noté que « *marmite* date des exploits anarchistes », *Fantasio* 1-5-15, c'est-à-dire que ce fut en 1892-1895, pour désigner la Bombe, la bombe d'attentat, un synonyme soulignant la cuisine chimique et hétéroclite de l'engin. — Il y a mieux encore; dès

la forme en « bassine » du trou creusé en terre par l'obus ; — cette dernière image n'était que pour l'étymologie, et c'est un contresens notoire d'écrire : « la noyade [attend les poilus] dans les trous d'obus quand ces derniers sont devenus des « marmites » remplies d'eau boueuse », VÉLAIN, professeur à la Sorbonne, article rédigé d'après les notes de Léon Moret du 91e d'inf., *B. des Arm.* 17-1-17.

(15) M. Sainéan croit que ce nom de *boîte de singe* est une allusion à la « forme » de l'obus. S'il avait vu un obus et du singe en boîte, il aurait l'intuition que, par sa figure, l'obus tend vers le cigare, ou, quand il a encore toute sa tête, vers le litre de vin, goulot compris ; et la boîte de singe, vers le camembert. — Il est insignifiant de signaler qu'on trouve en 1758 « des bombes appelées *en marmites*, parce qu'elles en ont la figure, et des bombes oblongues que quelques-uns appellent *à melons* », (LA CHESNAYE DES BOIS, *Dict. militaire*, I, p. 236.) Ce texte exhumé par M. Sainéan a incité M. Dauzat à supposer que le mot *marmite* aurait été conservé par « la tradition des écoles d'artillerie et de Polytechnique » ; on sait au contraire que ce mot est populaire, et que loin d'être technique il a quelque chose de méprisant qui en fait réserver l'emploi, je crois, pour les obus boches. — S'il m'arrive de critiquer quelques explications de détail de M. Dauzat, c'est à regret, ses vues générales sur la matière argotique conspirent avec les miennes.

1871 *marmite* était préfiguré dans son syssémantique *chaudron* : « Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu')...(; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance; », A. DAUDET, *Les francs-tireurs*, (*Ecrit pendant le siège de Paris*), à la suite de *Robert Helmont*, (éd. Flammarion, in-8°, p. 46, c. 2).

Il faut entendre en un sens large la synonymie dont je viens de traiter. Un antonyme est une sorte de synonyme. Au restaurant il n'est pas indifférent de commander des pommes de terre et de voir venir des choux; mais en un certain sens c'est tout légumes, et il y a une servitude mutuelle qui fait passer des choux aux pommes de terre; la synonymie qui sert de ressort aux substitutions est en réalité une mitoyenneté. *Etre dans les choux*, Perdre (de beaucoup) la course, était usuel sur le turf; plus récent semble *être dans les pommes*, « Etre fichu, malade, blessé », *Voc. du poilu* ; entendez : *dans les pommes de terre*, ainsi que je l'entends dire à un aviateur à propos d'une chute d'avion. — Le sucre, le sel, le poivre, ne répondent pas au même désir du palais; mais ce sont des succédanés au sens de Blessure atteignant la viande humaine : *se faire sucrer*, Etre blessé, est l'expression à la mode, *le Ver-Luisant*, dans *le Front* 16-2-17, et remplace *se faire saler* et *se faire poivrer*. — Dans une liste de mots groupés d'après le sens, vous trouverez voisins *bidon* et *gamelle* ; aussi le même auteur qui fait parler ses héros de *s'attacher la gamelle*, S'enfuir, BRUANT, *Captive*, I, XII, les fait parler de *s'attacher le bidon*, *ibidem*.

LA DÉRIVATION SYNONYMIQUE

Les différentes locutions qui jouent entre elles au remplacement synonymique s'éclairent l'une l'autre et se renforcent aux yeux du sémanticien ; chacune, tendant à la même image que ses aînées et ses cadettes, se trouve expliquée à suffisance une fois que cette image a été démêlée, avec surabondance quand la liste de ses synonymes fait toucher du doigt au psychologue un sématisme tenace dans l'imagination nationale. — Il n'en est plus de même avec la dérivation synonymique;

il est vain de concevoir sous le mot qu'on cherche à expliquer un sématisme, soit extraordinaire, soit usuel, tant qu'on n'aura pas trouvé le mot, l'unique et indispensable mot, sur lequel la dérivation s'est éclusée. Cette explicativité d'un mot (et non d'une idée), je l'ai montrée ci-dessus à propos de *cran* qui ne s'explique pas sans *chien*.

Un Obus est une *valise*, CHAPELLE, *Journal* 10-8-16, — un *colis-postal*, MAC ORLAN, *Journal* 31-12-16, parce qu'il est *envoyé* comme est *envoyé* un colis-postal, *balancé* ou *laissé glisser* comme est *balancée* ou *glissée* une valise par des employés de gare.

Le Vin est du *réglisse*, du *cassis*, du *cirage*; ce sont toutes denrées noires, et susceptibles de *noircir* la tête, c'est-à-dire d'Enivrer. Cela est logique. Je veux dire lexicologique. Car *cirage* signifie Reluisance autant que Noirceur, et nous ne pouvons passer d'Ivresse à Cirage que par le mot *noir* pris successivement en deux sens différents.

L'ivresse obscurcit le cerveau : un sergent après boire n'arrivait pas à déchiffrer un ordre crasseux; « on ne savait pas si le chiffon était trop noir pour les yeux du sergent ou le sous-officier trop noir pour lire son paplard », 81e territ., 1916. Or les Nègres sont noirs. Or les Nègres s'appellent des *chocolats*. Donc *chocolat*, Ivre, Parisiens, 81e territ., 1916.

Le *nègre*, c'est aussi, pour des raisons historiques, Celui qui travaille sans en recueillir un fruit légitime : « A huit ans chez un biffin || On est nègre », BRUANT, *A Saint-Ouen*, On est apprenti chiffonnier avec mince part aux bénéfices. De là *être chocolat*, être Dupe, Parisiens, 1914 (16).

Etre bossu, être Dupe, Mal partagé : « Il en prend à son aise, là-bas, et nous, ici, nous sommes bossus », 81e territ., 1915. Souvenons-nous qu'un Bossu est *un bombé*, et que *se bomber de portion*, c'est en être Frustré.

Fusil signifie Courage : « il en a, du fusil ! ». Songez à vingt métaphores, ce sera en vain. Mais rappelez-vous que *fusil* signifie Estomac (« Colle-toi ça dans le fusil »), et *estomac* Audace (« Avoir de l'estomac »).

Vous n'expliquerez *pomper*, Faire avancer en grade : « Je l'ai vu arriver simple infirmier, et puis on l'a pompé aide-major, mais i' m'impose pas », 81e territ., 1916, — que si vous

(16) « *On est chocolat*, on est éreinté », Soldats genevois, *Schw. Sold.*, p. 73.

pensez à *piston* de pompe et à *pistonner*, Pousser. Notez que l'image d'un piston, qui fait avancer devant lui, est tout autre que celle d'une pompe, qui épuise, aspire et déverse.

Remettre ça, Engager une contre-offensive; chez le bistro *remettre ça*, c'est, après avoir été l'invité, dire au garçon : « Remettez ça » et payer à son tour, de façon que le payant ne soit pas toujours le même, c'est, rendant la politesse, offrir *une tournée*; or, Rosser quelqu'un se dit lui fiche *une tournée* (le faire Valser), et par calembour *lui payer une tournée;* d'où *remettre ça* avec les Boches (17).

Quel bombardement intense!, *Qu'est-ce qu'on déguste!*, MAC ORLAN, *Journal* 8-2-16 ; des consommateurs dans un café se demandent « Qu'est-ce qu'on prend ? » et *prendre* signifie Boire; des soldats sous les obus se disent « Qu'est-ce qu'on prend! » et *prendre* signifie Recevoir; violenter ces deux verbes *prendre* et donner au second un synonyme qui ne convenait qu'au premier, c'est une dérivation synonymique.

Balancer, nous l'avons vu, signifie Jeter; or *jeter*, et, comme on dit, *foutre*, s'emploient aussi au sens de Faire à la perfection : « c'est un rien, mais c'est jeté », « y a pas à chiner, c'est foutu »; (« *en foutre un coup* », Travailler et « *en jeter un coup* », *Feu*, IX, sont équivalents) ; par suite, *balancer* s'emploie au même sens : « des petites femmes bien balancées », Bien faites ; « Voilà qui est balancé, c'est foutu », dit un fourrier admirant un état nominatif calligraphié, 81e territ., août 1916; et de même *ballotter* : « T'es bien ballotté; qu'est-ce t'attends pour aller faire risette aux Boches? », *Gaspard*, p. 183, Pourquoi es-tu à l'arrière? tu es bien bâti.

Se faire paumer, c'est Se faire prendre; soit confusion, soit calembour exprès, la *paume* qui est là-dedans est tenue pour une pomme, c'est-à-dire une espèce de poire (antonyme, sorte de synonyme); de là *poirer*, Faire prisonnier, très employé en 1914-1916 au 231e inf., M. Barbusse.

Des soldats, du secteur postal 14, ont nommé le Vaguemes-

(17) La définition « Recommencer à se battre » donnée par M. Sainéan, *Arg. tr.*, ne convient qu'à propos de deux combattants, dont aucun n'a été battu, et qui font une reprise après une trève-Dieu ou un empêchement majeur. C'est une toute autre idée. Seul un vaincu peut désirer *remettre ça ;* on ne saurait dire par exemple des Allemands, victorieux en 1871, qu'ils ont *remis ça* en 1914. Dans son explication de *remettre ça :* « Littéralement prendre [non : payer] une nouvelle tournée (chez le marchand de vin) » M. Sainéan a failli toucher juste, et aurait touché, s'il avait vu le calembour des deux sens de *tournée*.

tre le *train blindé*. Etymologie? Suivant le témoin qui a transmis ce fait, c'est « pour la rapidité avec laquelle il apporte les lettres et se débine de même », *B. des Arm.* 30-8-16, p. 13 (18); l'explication de *train blindé* est autre part; elle est dans le mot *wagon*, nom du Vaguemestre dans le secteur 146, *B. des Arm.*, 26-7-16, p. 12; de *wagon à train* (*blindé* par « suffixation » libre), synonymie; et pourquoi *wagon*? *Vag-on* parce que *vag-mestre*, dérivation par changement de « suffixe ».

La mitrailleuse est un *moulin à rata*; et puis elle est une « turlutine », *Baionnette*, 26-8-15. Pourquoi? parce que la *turlutine* a été la « Nourriture du soldat en campagne », DELESALLE, *Dict. argot*, et une sorte de panade pour les marins, DE LA LANDELLE, *Quarts de nuit*, p. 147; on passe de *rata* à *turlutine* par synonymie, et *moulin*, on le laisse tomber par synecdoque; *rata*, d'ailleurs, n'était là que par un calembour signalé ci-dessus.

Perco, Renseignement quelconque; c'est l'apocope de *percolateur*. Mais ni M. Sainéan, ni des soldats mêmes (*Arg. tr.*, pp. 51, 155) ne voient le fond du mot, en l'expliquant comme un synonyme de Cuisine, officine des nouvellistes du front. Il est exact que les hommes en première ligne boivent avidement le *rapport des cuisiniers* (et même le *rapport des chiottes*); mais pour expliquer le mot *perco*, il n'y a rien à faire tant qu'on n'a pas pensé au mot *tuyau*. Quelles que soient les réalités et idées complexes qui se peuvent grouper autour de la réalité et de la définition du percolateur à café, un *perco* est un *tuyau*, rien de plus (19).

Souvent ce qui rend impossible la détermination du sématisme d'un mot, c'est qu'elle est possible par deux côtés, par deux syssémantiques en égale convenance avec ce mot, mais opposés entre eux; le mot semble alors se trouver au point de convergence de deux séries. Exemple : *ça gazouille*, Ça

(18) Interprétation louche, car la rapidité du vaguemestre à repartir n'intéresse guère le poilu, déjà occupé à sa babillarde, et quant à l'arrivée, on lui reproche communément d'être lente. (Cf. ci-dessus, *traînard*.)

(19) Aussi, y a-t-il une vague similitude entre un *perco* et une phrase *alambiquée*? Aucune. Non pas à cause de ces différences concrètes, qu'un percolateur militaire n'est pas un appareil de précision et qu'une *phrase alambiquée* est presque l'antonyme d'un *perco à la graisse d'oie*; mais à cause que l'*alambic* des précieux c'est une image nette, une métaphore vraie, et qu'il n'y a aucune image réalisable sous *perco*.

va bon train, Le bombardement est intense; il est possible de le tirer de *ça gaze*, même sens, déjà étudié; mais on dit aussi, et plus anciennement, d'un moteur et d'une machine quelconque qu'ils *ronflent*; de *ça ronfle*, Ça va bon train, se tire aisément *ça murmure*, même sens, qui se dit à propos d'une canonnade intense, d'où peut aussi se tirer *ça gazouille*. En pareil cas il est commode d'admettre que deux séries sémantiques rendues à leur point de jonction ont conflué et coopèrent au succès du mot; mais cela ne supprime pas le problème historique de découvrir par une information plus ample laquelle des deux séries possibles a été, réellement et par priorité, efficiente.

LA SUFFIXATION

Toute suffixation est une allusion et sert à envoyer le mot se ranger dans un groupe ayant déjà le même suffixe. Il y a des suffixes fort logiques : *-ée*, par exemple, range raisonnablement *marmitée* dans le groupe *assiettée*, *bolée*, etc. D'autres, plus populaires, sont plus libres : *-asse*, par exemple, qui, par rime et pour le plaisir de l'oreille, groupe *corvasse*, Corvée, avec *godasse; -ji*, qui groupe *plumji*, Plumard, *fromji*, Fromage, *trimji*, Trimard. C'est tout ce que je dirai ici du très riche chapitre des suffixes populaires, au sens propre du terme.

J'ai signalé la suffixation plaisante de *wagon* tiré de *vaguemestre*. Ajoutons-y *caoutchouc*, Café, *Feu*, XII, librement tiré de *caoudji*, Café; — du *barbouillé*, du Fil de fer barbelé, usuel au 81e territ., nov. 1916.

La suffixation calembourique s'apparente à la « queue romantique » (type: Je te crois de bois), où le produit s'écrit en plusieurs mots. La distinction d'un mot ou de plusieurs a peu d'intérêt, la cloison du radical et du suffixe n'existe pas pour l'imagination, et le jeu est en bonne raison le même, ajouter à quelque chose de logique quelque chose de loufoque (20). Exemple poilu : « j'arroserais bien mon secteur », Je boirais bien un coup, ARNAC, *Fantasio* 1-4 17, p.515, c. 1.

Je nommerais « queue anecdotique » le procédé, très argot,

(20) Je veux dire que dans l'imagination populaire elle est à l'ordinaire subconsciente, et que, lorsqu'un jugement l'établit, il n'y a pas un légitimisme et un double respect qui puisse la mettre toujours là où M. Meillet l'aurait indiquée.

qui ajoute à un mot fort clair de soi-même un complément inutile et parfois insensé. C'est ce procédé, qui par grâce d'extravagance, a fait le succès de *T'occupe pas du chapeau de la gamine, pousse la voiture!*, sept. 1914; *laisse flotter les rubans!*, sept. 1916, qui semble tiré du précédent; *laisse mariner l'hareng saur!*, sept. 1916, synonyme du vieux *laisse pisser le mérinos!* Ces formules qui ont mine de sortir du café-concert ou de survivre à quelque circonstance anecdotique irréparablement oubliée, ces locutions où *T'occupe pas*, où *Laisse*, sans complément, suffiraient, et seuls ont du sens, sont l'inverse de la synecdoque, puisqu'elles ajoutent un déterminant quoique inutile, au lieu de le retrancher quoique nécessaire.

L'IRONIE

La simulation de folie, ressort sémantique de ces calembredaines, nous amène à l'un des caractères généraux de tout langage populaire argotique, l'ironie (21). Est εἴρων l'homme qui, sachant une chose, professe ne la point savoir, Socrate ironisait, et par une modestie calculée, enseignait ce qu'il prétendait ne pas connaître. L'ironie sémantique consiste à dire moins pour faire entendre davantage et s'appelle « litote », à dire par à peu près pour faire entendre exactement et s'appelle « périphrase », à dire de biais pour faire entendre droit et s'appelle « allusion ».

Voici des litotes. L'Obus s'appelle *betterave*; *navet*; c'est par métaphore, mais c'est aussi par une litote qui consiste à ramasser l'image, vaille que pourra, dans le miséreux horizon des terres de feu; — il s'appelle aussi *sac à terre*, J. DES VIGNES ROUGES, *Journal* 1-6-16; — c'est-à-dire que le poilu fait semblant de faire flèche de toute racine, projectile de tout accessoire de tranchée; c'est le Roland de Hugo : « Et n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres. »

Il fait semblant de ne reconnaître dans ses armes que ses jouets d'enfance; le Fusil est une *pétoire*, 81e territ., nom de la Canonnière de sureau à Nantes; un *lance-pierres*, *Feu*, VI,

(21) L'ironie, abondante dans le langage des soldats, contribue à lui valoir à juste titre le nom d'argot. Mais il ne faut pas saupoudrer son nom sur n'importe quels produits de la sémantique comme le fait M. Sainéan dans des ouvrages hâtifs.

nom de la Fronde des gavroches; — les Bombes d'obusier de tranchée, des *fléchettes*, APOLLINAIRE, *Merc. de Fr.* 16-2-16, nom des Petits rouleaux de papier pliés en V que s'envoient les écoliers; — l'Obus de 120, un *pétard.*

Il fait semblant de déprécier ses armes modernes en articles de bric-à-brac : Fusil, *arbalète*, 81e territ., 1916; *seringue*, ancienne métaphore pour désigner les vieux fusils au canon très long, DAUZAT, *B. des Arm.* 27-6-17.

Feignant de ne pas bien connaître le café et l'eau-de-vie, je les nomme d'après d'humbles liquides économiques et trompe-le-goût : le Café? du *tamar*, *Echo des Marmites* dans *le Front* 25-10-16; le tamar indien est un laxatif vanté à la 4e page des quotidiens; le Rhum? du *tripoli*; — l'Essence à moteur est traitée de *coco* et de *sauce*. Bref le banlieusard suit le précepte donné par Verlaine au poète : que ton choix entre les mots « n'aille point sans quelque méprise »; le paysan y est moins enclin. Cependant il pratique d'assez bon cœur la confusion dans la nomenclature animale; s'il ne nomme son cheval *vache* et *chameau* qu'au vocatif et par injure, il en parle volontiers, si l'espèce est fluette, sous les noms de *bique* et de *chèvre*, et le mot de *bourrin*, qui à Angoulême, Nantes, Tours, Angers, désigne l'Ane, a passé dans les casernes depuis au moins 1900 pour désigner le Mulet, puis le Cheval; *caporal-bourrin*, Caporal muletier, 81e territ., 1914.

Le pessimisme n'est pas à vrai dire un procédé sémantique, mais la vision laide est un tour d'œil tout à fait populaire, surtout dans les grandes villes, et on aura remarqué que les litotes ci-dessus offraient toutes une péjoration de la chose par un nom qui la rabaisse. Cependant quand la chose à nommer est fâcheuse à exprimer toute crue, la litote populaire peut l'édulcorer. Voler se dira *réquisitionner*, c.-à-d. Prendre sans payer (22); et Fuir *se replier*, en parlant de n'importe quoi, d'un animal, d'un civil.

Les périphrases sont plus souvent optimistes que les litotes. La *fièvre de Bercy* excuse l'Ivresse; — la *corvée de cirage* sert de laissez-passer à la Saoulographie de toute une équipe; — le Vaguemestre se fait *marchand de baisers*, *messager*

(22) Euphémisme usuel aussi en Allemagne, d'après le *Vorwaerts*. (Cf. *B. des Arm.* 16-18 mars 1916, p. 3).

d'amour, *B. des Arm.* 26-7-16, 30-8-16; — comme c'est la mode sur les menus d'embellir les mets, le soldat s'offre, dans de la *porcelaine étamée*, ou Fer-blanc, — *potage chinois*, Riz à l'eau, — *barbaque à la grimace*, Singe, et *primeurs d'Italie*, Macaroni, *le Front* 25-10-16; — le *parc-aux-os* voile à demi le cimetière; je n'ose pas en dire autant d'*avoir un petit jardin sur le nombril*, Etre dans la tombe, 81e territ., 1916.

Et la satire reprend avec *bifteck de bicyclette*, Viande (à consistance de pneu), intensifié par *rognure de taxi* et *autobus*, même sens; — le soldat avoue les méfaits de l'alcool par ses noms de *casse-pattes* et de *pousse-au-crime*; — *becqueter des clarinettes* et *bouffer des briques*, deux menus d'inanition; on se met la clarinette au bec mais on aura beau la sucer; quant aux briques, rien ne prouve qu'il s'agisse des *briques* à bâtir, le mot a beaucoup d'autres emplois patois, synonymes de Miettes.

Si à ces exemples de péjoration sémantique on ajoute ceux qui avaient déjà été rencontrés précédemment, et vingt autres, *cage à poules*, Avion des types Farman, Voisin et G-4, sans fuselage; *cercueil volant*, Avion monoplan Morane-Saulnier; *étui à puces*, Pantalon, etc., on sentira l'importance qu'a dans l'âme populaire la passion du mépris et l'idée que rien ne va comme il faut. Mais tenons-nous en à la valeur sémantique des images, tant tristes que gaies, et généralisons la vue qui s'en déduit sur l'argot.

ARGOT ET ALLUSION

Argot c'est expression oblique; argot c'est allusion.

Il y a de l'allusion dans la métaphore; il y en a dans la métonymie; il y en a dans l'extension de sens; il y en a dans les jeux de synonymes. — Si le Caporal s'appelle un *clebs*, 81e territ., 1914, c'est par allusion à son nom plus usuel de *cabo* qui le met en équation avec *cabot* = *clebs* = Chien. — Si le Cheval s'appelle un *tréteau*, c'est par allusion aux tréteaux qui sont des *chevalets*. — Si un Moteur à explosion s'appelle un *bourrin*, un second-maître mécanicien dans un Centre de Ballons Captifs, janv. 1918, c'est par allusion aux *bourrins* ou Chevaux de l'armée de terre, le cheval étant un moteur à crottin et le moteur à explosion s'évaluant en chevaux-vapeur. — Si *fusiller une bagnole* se dit pour Briser une voiture, la

Bousiller, c'est que *bousiller* se dit pour Tuer un homme et le Fusiller. Je suppose que le sématisme ne coûtera pas plus cher au retour qu'à l'aller.

La synecdoque est éminemment une allusion; elle coupe une locution complète, audacieusement, sans s'occuper si l'imagination à qui elle fournit un membre saura se faire aider par la mémoire à retrouver l'autre membre. En ce sens, à un point de vue psychologique, la coupure brutale d'un mot par l' « apocope » qui n'en garde que la tête ou la queue, est une sorte d'allusion par synecdoque. *Minen* fait allusion à *minenwerfer*; *boche* à *alboche*.

C'est par allusion encore qu'on emploie de simples et brefs pronoms pour remplacer des noms : ne pas s'*en* faire, pour ne pas se faire de Bile ; *en* écraser, pour écraser de la Paille, Dormir.

Si le caporal-fourrier s'appelle un *tambour,* c'est par allusion à ses deux *baguettes* dorées qui du biceps lui convergent vers le nombril, en posture de taper sur une peau d'âne.

Si des poilus intitulent leur journal la *Vie poilusienne*, c'est pour que le suffixe évoque la *Vie Parisienne.*

L'argot est donc une perpétuelle allusion. Et tout langage national, dans la mesure où il comporte des associations d'idées pas entièrement rationnelles, des clins d'œil qui ne sont intelligibles qu'à des copains, est argotique, et sera le désespoir des étrangers.

GASTON ESNAULT.

ROSE

—

DÉDICACE

Cœur de toi, qui me lis, cœur inconnu, cœur près de moi, ne crois pas, dans mon livre, apprendre quelque chose, car je ne sais presque rien.

Mais les mousses du bois sont fraîches, les chèvrefeuilles du talus sont odorants, et les fraises du jardin sont douces...

Par la grâce de Dieu
et dans leur ignorance.

Et, peut-être, je te serai fraîche, odorante et douce.

ÉVEIL

C'était un matin pareil aux autres, pourtant il me semble que c'est ce matin-là que j'ai ouvert les yeux, pour la première fois..., je m'éveillais, après un sommeil plein d'images..., mes rideaux étaient fleuris. Il faisait joli. Il faisait soleil et doux, des cloches sonnaient dans le lointain et dans l'aérien... notre maison était dans un jardin...

LA BELLE TOILETTE

Une autre fois, c'était un jour de fête, un jour de Pâques, fleuri, carillonnant et doré, ô cloches de mon enfance et clocher de mon pays ! Je descendais l'escalier de la maison avec des précautions, Nette m'avait habillée pour la messe, Nette, ma bonne.

Je me sentais propre et jolie, par la blancheur fraîche de mes pantalons brodés, par mes courtes jupes empesées, par

ma belle robe serrée d'un gros nœud, lequel battait sur mon petit derrière, à chaque marche que je descendais.

Je sais que j'avais ma chaîne et mes médailles en petites lunes d'or, et mon bracelet, au fermoir en forme de fleur. « Elle est belle ma fille », disait maman qui m'attendait au bas des marches. Je la trouvais bien belle aussi !.. Et que j'étais fière d'elle et qu'elle était fière de moi !

LA PLAGE ET LE SOLEIL

En été... c'était la mer... Après un voyage tout noir, une arrivée soleil et bleu, les vagues, les tentes, les pieds nus brunissant dans le sable, les cailloux salés et mouillés et brillants comme des bijoux.

Nous construisions des châteaux, et la marée montante, implacable et douce, les détruisait toujours, toujours...

Dans notre chambre, à l'hôtel, quand je m'éveillais, les reflets de la mer se trémoussaient au plafond.

LE PETIT BÉBÉ

Un grand événement fut le baptême d'un petit bébé, René, par le faste du beau dîner de fête ; il y avait des fleurs, des pièces montées qui faisaient de la magnificence... Et que j'ai eu mal au cœur ! mon Dieu ! ce jour-là.

J'étais avec Denise et Sylvie, les sœurs grandes de René.

Ce petit René fut notre grand joujou, nous le portions quelquefois, nous le regardions téter et dormir, nous lui riions pour qu'il rie, nous lui faisions les marionnettes avec nos petites pattes tout écarquillées.

> ... ainsi font, font, font,
> Les petites marionnettes...

Le petit René mourut et, dans la grande pièce où avait eu lieu son dîner de baptême, il y eut un grand nombre de personnes noires, assises en rond, et qui ne disaient rien...

Pauvre tout petit René...

> Ainsi font, font, font.
> Trois petits tours et puis... s'en vont,

NETTE ET LES JARDINS DE L'EAU

Tous les jours beaux, Nette m'amenait aux jardins de l'Eau ; elle s'asseyait avec les autres bonnes, je jouais avec les autres enfants.

Nous faisions des jardins par terre, avec les fleurs tombées ; nous avions peur du garde, nous courions dans les allées et dans le labyrinthe de la terrasse.

Quelquefois, l'un de nous tombait, se faisait une bosse, criait ; les bonnes en émoi mettaient un sou sur la bosse et serraient avec un mouchoir, ce qui faisait encore plus mal que la bosse. Nette mettait un peu de salive. « Pommade de mon cœur », elle disait.

Une fois, je jouais avec une grosse fille qui s'appelait Marguerite Delbos ; je la haïssais parce qu'elle avait les joues molles ; je la giflai, elle resta consternée, et je me suis mise à pleurer ; sa bonne arriva au bruit et l'appela vilaine, et Nette, pour me consoler, m'acheta une pipe en sucre.

MAMAN

Maman, vous aviez une longue robe à traîne comme une reine.

... Assise au piano, vous me jouiiez des airs en chantant des chansons :

> De grand ma — tin
> J'ai ren — contré le train
> De trois grands rois qui allaient en voya — a — ge...

Et les rois passaient avec leur couronne d'or.

Ou :

> Quand j'étais petite fille,
> Les moutons j'allais garder.

Et la petite bergère s'en venait avec ses moutons.

Maman, je sortais avec vous...

Oh ! je vous ai presque toute oubliée... La cendre de tant d'heures mortes est retombée sur vous, ma maman !...

NOIR

Et puis, c'est un espace morne où j'entre... quand ? et d'où je sors, tristement, avec une robe trop longue et donnant la

main à grand-père et grand'mère, aussi noirs, aussi tristes que moi.

Pauvre tout petit René...

Je sais, maintenant, que dans ce temps sombre maman est morte, et j'ai pitié du petit enfant malheureux que j'ai été, alors, sans rien y comprendre.

La vie fut toute changée ; je quittai Nette, la maison, Lente, j'allai à Rosières, et j'avais des bas de laine qui me mangeaient les jambes.

EN LIBERTÉ

Et je vécus alors, libre et sauvage, lâchée dans le grand jardin comme un petit renard.

De ces temps-là, je me souviens d'un cerisier tout brillant de cerises, d'un pêcher écrasé de pêches rousses, de pruniers qui s'éboulaient de leurs prunes bleues, tout autour d'eux, des cheveux de fée qui poussaient sur la tête des maïs mûrs.

Je me souviens des fleurs que je ramassais pour les bouquets et les tisanes, d'un petit panier rond, des peupliers qui chantaient dans le vent, des tulipes jaunes, toutes droites entre l'herbe et le ciel bleu.

Des hivers, des étés...

Et je montais aux murs et grimpais dans les arbres et savais me laisser tomber par terre, sans me faire mal, toute molle comme une chouette.

GRAND'MÈRE

Grand'Mère m'apprenait « ce qu'une femme doit savoir ».

Le tricot où les points tombent, où les aiguilles glissent, où on s'ensorcelle dans les fils de laine ; la couture où on se pique les doigts, l'art des reprises perdues... « Si tu crois être sur la terre pour t'amuser ? » Oui, donc ! que je le croyais.

Les soirs d'été, elle m'amenait, nous nous asseyions sur le banc, près de la fontaine, dans le bois ; les enfants du village, au clair de la lune, jouaient dans le pré. Elle récitait le chapelet et moi je répondais.

GRAND-PÈRE

Grand-Père me donnait la main et m'amenait à la campagne. Il me disait que la haie fleurie était belle.

Qu'il ne fallait pas piquer le papillon sur mon chapeau.

Qu'il fallait être « généreuse ».

Il m'apprenait le nom des plantes des champs, le jour, et celui des constellations, la nuit; tout ce qu'il me disait m'entrait dans le cœur.

Je l'aimais.

JULIE ET THOURON

Julie était la bonne et son mari Thouron était le jardinier.

De lui, on disait qu'il levait le coude, qu'il cherchait le travail avec un fusil, qu'il avait les côtes en long. Je le trouvais grandiose quand, se campant sur sa jambe gauche, il repliait sa jambe droite, et allumait les allumettes sur l'étoffe tendue de son pantalon.

Julie! m'a-t-elle assez gardée, portée et consolée! O patiente! ô sainte! ô bonne femme! ô dévouement personnifié!

Elle me mettait son foulard au cou, quand il faisait froid, dans les champs, son jupon de dessous, sur les épaules, quand il pleuvait, sa cravate de tête, en culotte, quand il m'était arrivé un accident. Elle disait aux jours d difficultés : « On est toujours entouré de montagnes. »

J'apprenais avec elle les lunes et leur vertu.

Elle me racontait l'histoire de la bête Farousse.

Elle me récitait une belle cantilène pieuse que personne autre ne savait :

Le feu d'enfer s'approcha,
Jésus-Christ leva le bras,
Avec sa belle croix d'argent,
Le feu d'enfer s'éteignant.
Voit venir sa Sainte Mère :
Mienne Mère, écoutez-moi.
— J'écoute, mon fils Jésus.
— J'ai de méchantes nouvelles à vous conter.
Il y a de tout monde, par le monde,
Des petits, même des grands
Qui renient mes plaies et mon sang.
— Pardonnez-leur, mon fils Jésus, mon enfant !
— Taisez-vous, la Mère mienne ;
Je châtierai les méchants,
Je dégrènerai leurs vignes,
Je défleurirai leurs champs,
Je tarirai leurs fontaines qui coulent tout l'an
Et j'enlèverai les mères à tous les petits enfants.

— Non, mon fils Jésus !
Tant que moi serai devant
Laisserez grainer la vigne,
Laisserez fleurir les champs,
Laisserez courir les fontaines qui courent tout l'an
Et laisserez les mères aux pauvres petits enfants.
— Je vous salue, Marie, ma Mère.
La volonté vôtre sera la volonté mienne.
— Je vous salue, mon fils, Jésus, Dieu !
Mon enfant, tout bon, tout bel, tout précieux.

AURÉLIE

La fille de Julie, Aurélie, était épaisse et courte avec une grosse figure, comme un coussin, où les yeux s'enfonçaient comme des capitons. J'enviais sa façon de jouer aux osselets.

Quelquefois nous allions à la ferme de Puech-Bel; les deux garçons du métayer jouaient avec nous; quand nous jouions à lancer des pierres, nous ne les lancions jamais aussi loin qu'eux; c'est que les hommes font ce geste depuis le fond des âges, et qu'il est dans leur race.

Aurélie allait souvent dans le grenier à foin avec l'aîné des garçons, et nous défendait de l'y suivre et nous défendait aussi de le dire; je faisais des bouquets avec le plus petit garçon ou nous faisions des barrages dans le ruisseau.

Une fois, Aurélie voulait une robe neuve, pour les fêtes; oui, oui, disait sa mère, une robe « vert espère », bordée de « languiements »...

Quand je vis que la robe n'était pas verte, et pas bordée, je fus étonnée, mais je pensai qu'on avait changé d'idée.

LES PROCESSIONS DE MAI

Oh ! Je me souviens des processions de Mai...

C'était si célestement joli, ces gens de tous les villages, allant en double file vers l'église miraculeuse, avec la croix et la bannière, l'une d'argent et l'autre d'or.

Tous les gens, bellement vêtus, et chantant, le long des routes, le long des haies, le long des sainfoins et du jeune blé, montant et descendant les collines, dans la campagne, dans le printemps clair.

Les processions passaient de très bonne heure, je dormais, quelquefois les chants m'éveillaient :

« Nous voulons Dieu », ou : « Je suis chrétien », je courais à la fenêtre, tout embrouillée de sommeil.

Le soir, les processions repassaient ; je les attendais avec tous les gens des environs; on se baissait pour les voir venir de plus loin, sur la côte, sous les arbres.

Celle de Salles était la plus belle, et on y portait le reliquaire de sainte Colombe, avec, parmi des fleurs, son buste doré et son joli visage peint; celle de Creyssels était la plus longue, et le curé et ses paroissiens étaient renommés pour leurs belles voix ; à celle de Mérindol, il y avait de grosses chanteuses qui chantaient pointu. Et quel scandale, à la procession de Candillac, le jour où le petit clerc qui portait la croix la posa contre un arbre, té, pour courir après « un luserp », autrement dit, un lézard vert, qu'il avait vu luire dans le fossé.

LES LESSIVES

Les jours de lessive étaient des jours pleins d'importance.

Des femmes parleuses allaient et venaient de bas en haut de la maison ; l'odeur du lessif bouillant se répandait partout.

Puis les femmes, au bord de la rivière, agenouillées dans des corbeilles de paille, savonnaient, tapaient, rinçaient et parlaient.

On tendait des cordes entre les peupliers, on étendait le linge dans le soleil et dans le vent, les femmes et ma grand-mère s'extasiaient sur sa « candeur » sans pareille.

Les gens qui passaient disaient avec une grande politesse pleine d'admiration : « Quélle lessive ! et qu'en auriez-vous fait ! notre Seigneur, s'il avait plu !... » ou « Sécarés, vité, am'aquél soulei anén, aves dedjà lous linsols secs. »

Il faisait, ces jours-là, un jour particulier, pavoisé de blancheur, plein de gaîté, dans les feuilles remuées, le bruit des battoirs claquants, au bord de la rivière claire, où le ciel dansait dans l'eau.

LES CHEMINS

La route qui passait devant notre maison s'enfonçait, d'un côté, sous les arbres, de l'autre, montait vers le ciel et s'arrêtait là.

Moi, je pensais que le haut de cette côte marquait la fin de la terre et le commencement du ciel.

Un jour, je la suivis jusqu'au bout.je vis qu'elle continuait, dans un pays nouveau... Je ne trouvai pas le ciel, mais je découvris le monde et son infini, par les rivières, les rails brillants, les routes sous le ciel et les collines après les collines.

Il y avait un autre chemin, entre deux haies, particulièrement farouche et noir, quand il faisait nuit, mais il devenait accessible et familier entre tous quand il faisait jour, qu'on pouvait éviter ses ornières et cueillir ses fleurs et ses mûres.

L'EAU ET LE PAIN

C'était une affaire d'aller chercher l'eau et le pain. Il fallait à Julie deux seaux et un cerceau pour porter l'eau, il lui fallait une barre en bois pour marquer les pains, avec des tailles et une serviette pour l'envelopper.

L'eau de la fontaine coulait d'une tête de dragon, en cuivre, forte en hiver, faible en été, trouble après l'orage. On posait le seau, il se remplissait tout seul, en chantant ; les femmes causaient avec Julie, toutes les choses du village se « disaient » là. Cette fontaine avait l'importance des fontaines bibliques et des assemblées publiques.

L'eau inemployée s'en allait, à travers le village, rejoindre la rivière avec tranquillité ; les oies et les petits enfants y barbotaient dedans et j'avais quelquefois la joie d'y mettre subrepticement mes souliers.

A la boulangerie, on voyait s'ouvrir, dans le fond, la bouche flamboyante du four, on voyait le boulanger mesurer la pâte dans les corbeilles, ou mettre les pains blanchâtres au four avec une pelle à très long manche, et les en sortir couleur de doré.

DANS LE VILLAGE

Il y avait au village des êtres et des choses pleins d'intérêt...

Lalie de Capétioul, qui, dans son jardin, me pêchait des têtards, me donnait des fleurs de bouquet-fait, des cœurs-de-marie, et chez qui je mangeais des raves crues, de l'oseille, des framboises, du cassis.

L'épicière, qui avait des balles à quartiers, des gâteaux vernis ou ornés d'une fraise en sucre rose, des bonbons de

toutes les couleurs ; elle me disait : « Hé, dans votre jardin il faudrait un arbre qu'il mette des pralines... »

La tata Nina, qui avait des lapins, des cochons d'inde et un perroquet vert comme un pied de nouvelle oseille.

Mlle Mimi du café, qui brodait devant sa porte, avec élégance, servait les hommes au café, et avait des prétendants ; Julie se moquait d'elle ; elle dit un jour : « Heureux celui qui la prendra ! plus heureux encore celui qui la manquera ! »

Et Fortuné le forgeron ! ce dieu, ce Vulcain ! qui vivait dans l'ombre, dans les coups de marteau retentissants et dans les étincelles, qui portait un tablier de cuir ! Je tirais la chaîne de son grand soufflet de forge, je le suviais, je le contemplais quand il ferrait les chevaux, les formidables bœufs suspendus, pleine de crainte respectueuse dans un olympe qui sentait la corne brûlée.

LES MYSTÈRES RAVAGÉS

Il y avait un beau jardin près du nôtre ; on l'appelait l'enclos.

Je dis : « il y avait, on l'appelait ». Il y est encore, et on lui donne toujours ce même nom, et pourtant il faut parler de lui comme s'il était mort.

Il était grand, enfermé dans de hauts murs, un peu ruinés, et pendant longtemps je n'ai connu de lui que la cime de ses arbres qui passait au-dessus des murs... Il était fermé à tous et abandonné depuis longtemps, et quelles plantes mystérieuses y poussaient ? et qui saura jamais quels esprits l'habitaient ?

Une femme vint un jour, maigre et décidée, pointue du nez et de la voix ; elle voulut ouvrir la porte qui ne voulait pas et grinçait, et craquait, et résistait de ses ferrures, de ses gonds, de ses rouilles anciennes. Il fallut le forgeron Fortuné, et il eut raison d'elle, par malice et par brutalité, avec de fausses clefs et de grands coups de genoux.

Quand la porte fut vaincue, ouverte, et profané le jardin, j'osai, à pas de chat, le cœur en battant de cloche, m'approcher, regarder... je vis un merveilleux fouillis... de fleurs, de feuilles, de lierre en cascades... de troncs droits, de tiges pliantes en arceau ; je vis des herbes grandes comme des

arbustes, des arbustes grands comme des arbres, et des arbres immenses de forêt enchantée.

« Il faut, décrétait la dame propriétaire, il faut nettoyer tout cela... » Elle suscita le jardinier Pipette... Il vint avec un arsenal d'armes, arrachantes, fauchantes, coupantes et sarclantes. Il porta la dévastation dans tous les coins et ravagea tous les mystères.

Qu'il fut propre, ce jardin !... Il eut des allées rectilignes, des arbres émondés, des rosiers greffés. Il eut des murs neufs et plus bas, surmontés d'une grille en fer peint, au travers de laquelle tout le monde pouvait voir.

LA MALADIE

J'eus la fièvre typhoïde et faillis mourir; j'étouffais dans mon lit, mes lèvres brûlaient, j'avais mal à la tête et mes pieds s'envolaient et flottaient en l'air horriblement; puis, je guéris.

Grand'Mère se lamenta longtemps sur l'ennui, le souci, la fatigue et le dérangement que ma maladie lui avait causés; elle voulu se faire une perruque avec mes cheveux qu'on avait coupés.

Grand-Père resta longtemps pâle de son grand effroi; il me regarda longtemps avec des larmes aux yeux, comme un trésor perdu, comme un trésor trouvé.

LA FÊTE

Pour la fête de Grand'Mère une fois, je fis un bouquet de roses tout rond, tout rouge et pointu comme un cœur, et une tarte ronde, plate et dorée comme une pleine lune.

Je vins offrant mes fleurs : « Oh ! me dit Grand'Mère, tu n'auras pas abîmé les rosiers, au moins, pour couper tes roses ?

Au dessert, j'allai chercher ma tarte.

« En voilà des surprises ! » dit Grand'Mère ! Elle commença à faire des parts avec le grand couteau d'argent des cérémonies que j'avais cherché pour la circonstance, et elle me dit : « Ta tarte est manquée. »

NOËL

Julie qui préparait le réveillon me disait : « Tu verras, à la messe de minuit, il y aura le petit Jésus, qu'il a des cheveux

en bourre folâtine, la Sainte Vierge, qu'elle a un manteau bleu, Saint Joseph, qu'il a un manteau burel, les pâstres, avec beaucoup de moutons, des anges, une vraie étoile en chandelle, des roses en chiffons, comme à Notre-Dame de Lourdes... »

Et moi, je pensais : « On chantera des cantiques, il y aura beaucoup de lumières, ce sera comme le ciel...En rentrant, on fera le réveillon... » Et j'allai voir par la fenêtre qu'il faisait beau,qu'il faisait noir, tout bleu, avec des troupeaux d'étoiles, avec une petite lune bergère toute pointue... Et je criai de joie ! et je sautai de joie ! et je renversai, dans un grand bruit de catastrophe, un grand plat plein d'œufs battus... La porte s'ouvrit, Grand'Mère, courte, large, terrible, parut sur le seuil... Le désastre parut avec elle... et elle me dit d'aller me coucher.

Je savais qu'il n'y avait rien à faire contre ses décrets. J'allai me coucher, un tel désespoir dans le cœur que j'en ai mal encore, quinze ans plus tard !...

Grand'Mère ! combien de joie vous m'avez assassinées !

LES CUIVRES

Deux fois par an, on faisait les cuivres. Bonheur ! Par un matin de soleil, on les installait dehors. Ils étaient ternis à cause des mouches, et parce que c'est le sort des cuivres de ternir. On installait aussi la bouteille du vitriol (ne t'approche pas du vitriol, Rose !) le vinaigre, le sel, le sable fin et les herbes en tampon. Julie, accroupie, frottait, frottait, les chaudrons luisaient, éclataient et resplendissaient.

« Quelle misère, disait-elle, té, les voilà qu'ils se nuancent ; il te faut me faire pipi dans la terrine, ça les demeure clairs. »

Ainsi, je contribuais, selon les rites de Rosières, à la splendeur des chaudrons ; ainsi on les rentrait embellis chacun d'un soleil rose et mouvant.

LES AILES COUPÉES

Nous avions de grandes poules et un grand coq plein d'arrogance, qui s'envolaient toujours par-dessus leur grillage.

Une fois entre les autres, on les prit, je m'en souviens... on les mit prisonniers, même le coq, lui, le roi ; avec de grands

ciseaux féroces, Julie leur coupa une aile en disant : « Ça vous apprendra à vous envoler ! » Et je ne savais pas pourquoi ça me faisait pleurer d'horreur.

DÉCEPTION

On m'avait dit une fois qu'on me prendrait au mas dé Lèn pour chercher du « romarin ». Cela se fit attendre...

Nous y allâmes enfin. Il faisait très chaud ; nous marchâmes longtemps, nous arrivâmes au mas dé Lèn qui était un pauvre tas de pauvres masures perdues ; près d'un mur en ruines, nous nous arrêtâmes et nous cueillîmes des branches d'un triste arbuste poussiéreux, et comme je réclamais le romarin, Grand-Père me dit : « Mais, c'est cela... »

C'était ce petit arbre malheureux, ô déception !

Qu'avais-je espéré de maritime et de lointain? Quel mirage avait fait lever en moi ce nom inconnu que je trouvais si beau?...

LE SORT

Une vieille fée, dans un chemin creux, me dit une chose qui me fit peur pour toute ma vie. Je passais en riant, en chantant, en faisant danser mes cheveux... Je portais des bruyères roses et une salade au bout d'une ficelle.

« Va ! va ! » me dit-elle hargneuse et maudissante, « tout ce qui te poursuit ne t'a pas encore attrapée »...

Je compris, trop bien, que toutes les souffrances et la mort m'attendaient, je vis comme d'affreuses grouillantes bêtes à ma poursuite, et que je ne pourrais jamais, jamais, courir assez vite pour me sauver d'elles.

LE PENSIONNAT

Et il fut question de pensionnat, un jour... Grand-Père, par un doux soir, me mena à Lente chez les dames Cibiel.

J'allai dans une cour, avec d'autres petites filles que je ne connaissais pas. Je me sentis toute seule, et une immense détresse de petit chien perdu s'empara de moi... Je pleurais.

Une grande élève me prit sur ses genoux et me berça et m'embrassa, et je me consolai contre son cœur ; c'était Nelly.

NELLY

Nelly était grande, elle était belle, elle était riche, elle était noble, elle avait des cheveux roux, en or, qui frisaient, des yeux verts qui luisaient, elle était si blanche qu'on l'aurait crue éclairée par dedans, comme la veilleuse de porcelaine qui avait veillé douce, sur moi, quand j'étais malade...

Elle me disait : « Je vous aime comme une poupée, comme un bonbon, comme une pomme, comme une fleur. »

Une fois, je lui dis, après avoir bien cherché ce que j'aimais le plus : « Je vous aime comme un cadeau » ; mais, le plus souvent, je me butais contre elle, et je ne disais rien.

SCIENCE

Et tout ce que j'apprenais à la pension !

Dans l'histoire de France, les rois fainéants (j'avais honte pour eux), les rois chevelus, Vercingétorix qui fut, hélas ! captif. Attila plein de méchanceté (heureusement qu'il était mort).

Dans l'histoire sainte, l'arche de Noé, Jonas et la baleine, Josué arrêtant le soleil, la femme de Loth changée en statue de sel (toutes choses vraies, vraiment arrivées). Dans la mythologie, Jupiter, Vénus, Diane, Mercure, Junon, et leurs aventures (fausses, fausses ! des légendes, des contes auxquels le monde, pitoyablement crédule, croyait quand il était petit...)

Dans la grammaire, il y avait la règle des mots en ou ; ces mots sont drôles : caillou, chou, genou, hibou, joujou et pou. En les récitant, il me semblait que je les posais tout alignés sur mon bureau et je riais de les voir. Il y avait le verbe aimer, le premier qu'on apprend, le verbe avoir et le verbe être, qui sont les verbes sources...

L'arithmétique, précise et diabolique, m'était un grand tourment.

Sur ma géographie, l'eau était bleue, les pays étaient roses, jaunes, mauves ou verts, semés de villes rondes. Que le monde était tendre sur ma géographie ! J'étais fière de voir que ma France, sur la carte, allait « devant » et fendait la mer comme une proue.

RÉCRÉATIONS

Pendant les récréations, il était de « mode » de se mettre par bandes et de se promener en se donnant la main. Je disais aux autres : « Oh ! laissez-moi, vous m'empêchez d'être en liberté. » Mais, quand Nelly venait, je lui donnais la main, je me serrais contre elle tant que je pouvais, et quand elle me tenait par le cou, quand j'étais tout entravée par sa robe, j'étais contente.

LES ANGES

Une fois, je sortis de la pension, après dîner, pour aller chez un très vieux grand-oncle de maman, qui était malade.

Une toute petite bonne bossue, campagnarde et simple, m'accompagnait ; nous nous perdîmes, nous trouvâmes une rue inconnue, étroite, sombre et triste, qui avait un air insolite; les maisons avaient des fenêtres barrées, les portes étaient ouvertes, des femmes étranges étaient sur le seuil; elles portaient des robes flottantes de toutes les claires couleurs, leurs cheveux étaient défaits sur leurs épaules, elles nous regardaient passer, silencieuses, d'un air étonné...

« Jésus! disait la bonne, ces jolies dames-là, on dirait des anges ».

LA PRISON

Dans nos promenades, nous voyions la prison, toute noire et massive; elle était enclavée dans la ville, entre une avenue ensoleillée et les jardins de l'Eau.

On passait à son ombre, sans y penser, à cause de l'habitude; mais, quand on y pensait, on voyait dans le noir, avec un frisson, des malfaiteurs très malheureux, parmi des rats et de la paille; la porte, les deux noires fenêtres enfoncées, lui faisaient une face terrible, avec une bouche dévorante et deux mauvais yeux.

Je vis, un jour, la porte ouverte, et m'avançai, pour voir: l'antre bâillait de toutes ses portes, et donnait sur un jardin fleuri, tout rose de roses, tout bleu de lointain.

LE COMPLIMENT

Toute la pension, je me souviens, fut en effervescence un jour, parce que Monseigneur devait venir; on nous habilla

belles, Nelly m'arrangea les cheveux, et on me fit apprendre un compliment que je récitai en étranglant de timidité.

Monseigneur me fit sur la tête des signes bizarres qui me donnaient envie de rire et il me dit : « Je te bénis, petite, car tu as des yeux... des yeux pour la perdition de ton âme... »

LA PREMIÈRE DÉCEPTION

Ma première Communion fut une chose importante, évidemment, tant préparée, avec tant de sagesse et de conviction, mon Dieu ! Mais, je m'attendais à de telles ivresses divines, et j'ai été tellement déçue ! et tellement malheureuse que, pauvre petite innocente, je me croyais damnée, et ce jour m'est resté dans le cœur, comme un remords, comme un regret, comme une détresse toute blanche.

LA MAISON RETROUVÉE

Quand les vacances venaient, j'allais à Rosières dans une ivresse qui me faisait tout oublier. Grand-Père m'attendait. Je retrouvais dans la maisons l'odeur des fruits... En août, Julie faisait sécher des figues en chapelet, à toutes les fenêtres du midi ; les banastous de prunes couvraient les allées ; sous les guêpes jaunes, qui tournaient en rond, en septembre, on mettait des raisins sur des cordes ; en hiver, on mettait des pommes dans la paille, et des poires dures, les vertes longues, sur les planches, devenaient peu à peu jaunes, fondantes, suçantes.

JOLIE ?

Un grand souci latent était en moi, qui devint un jour brusquement aigu. Etais-je jolie? Grand'Mère disait toujours que non, Julie disait toujours que oui ; les yeux de Grand-Père disaient : Je t'aime, petite je t'aime comme te voilà, je n'ai jamais rien vu que j'aime autant que toi... Ce n'était pas une réponse.

Un jour de décision, je pris une chaise et grimpai dessus pour me voir dans la glace du salon.

J'ai de jolis yeux, je le sais, depuis que Monseigneur l'a dit, et aussi par les réflexions des gens. « Jésus ! quels yeux cette petite ! » ou : « Allons, elle n'est pas manquée par là... » Sur mes joues, ça à l'air doux, ça a l'air bon à manger... C'est

joli, quand j'ouvre un peu la bouche, qn'on voit luire mes dents neuves, qui ont l'air en amandes pelées.

J'ai le cou un peu noir, peut-être il est un peu sale.. ? Et comme je suis mince ! même trop et tout aplatie... Je mets mon mouchoir sous mon tablier, pour me faire de la poitrine ; ce n'est pas bien joli ! Il faudrait deux mouchoirs, alors je mets un tampon de papier d'un côté... ce serait mieux, je vais toujours laisser le mouchoir et le papier... Je voudrais me voir de profil entre deux glaces ; après bien des essais, je me découvre sous cet aspect nouveau... Comme j'ai un petit nez ! il avance bien moins que tous les autres nez que j'ai vus ; il est un peu aplati, un peu courbé et je regarde avec étonnement cette petite fille que je ne connais pas, qui est moi, et qui me plaît.

LE LOUP

Vers les derniers jours de certaines vacances, j'allai avec Julie porter une clef à réparer chez Fortuné le forgeron ; selon mon habitude ancienne, je tirai la chaîne de son grand soufflet de forge, et je fis pousser un petit feu, ardent, sifflant et vorace ; Fortuné me regardait, le front bas, une masse de fer au bout de sa main énorme et poilue. « Eh... vous allez sur vos douze ans ? » me dit-il.

Le lendemain, il rapporta la clef chez nous. « Je vais à la vigne, dit-il à Grand'Mère ; si vous voulez, je prendrai la petite. » Fortuné avait la grande confiance de ma Grand'Mère. « C'est cela, dit-elle, amenez-la ». Et je le suivis, contente, en faisant glisser sous mon menton l'élastique de mon chapeau marin.

A la vigne, Fortuné travaillait ; je tournais autour de lui, en cherchant des petites coquilles vides d'escargot.

Vers le soir, nous partîmes ; il portait sa bêche et son sarclet sur son épaule ; en traversant le bois, il s'assit d'un air accablé sur le revers du talus, le long du chemin ; je m'assis près de lui ; il jeta ses outils, écouta un instant... Il faisait sombre et nous étions tout seuls. Alors, il me renversa et mit sa main sur ma bouche. Je crus d'abord que c'était pour jouer ; mais, je vis sa figure, au-dessus de moi, devenue comme une figure de fou. Je l'entendis haleter des mots incompréhensibles. Je me tordis, je le mordis, je me défendis d'instinct,

et sans rien comprendre. Il essayait de défaire mes genoux que je serrais, et il brutalisait mes jupes.

Soudain, il s'arrêta, écouta, se leva d'un bond. J'entendis qu'un pas s'approchait, et je reconnus la tata Nina, qui rentrait avec son chargement d'herbe pour les lapins.

« Eh ! que faites-vous là ? » me dit-elle surprise.

« Elle est avec moi », répondit Fortuné d'une voix calme.

« A la bonne heure ! » fit la tata Nina ; je me pensais aussi, c'est bien imprudent de laisser les enfants seuls, à cette heure, par les bois. »

LE LOUP DANS LA MAISON

Quelques jours après ce jour-là, j'étais seule dans la maison.

Je vis Fortuné tourner dans le jardin, regarder autour de lui comme un loup. J'étais derrière les rideaux, les portes étaient ouvertes et une épouvante toute froide me prit.

Je me glissai dans le corridor, grimpai sans bruit au premier étage, puis au grenier, et me cachai derrière des malles. J'écoutai, j'entendis, à travers les battements de mon cœur, Fortuné m'appeler sourdement, d'une voix qui avait honte... Puis il quitta ses sabots, et se mit à chercher dans la maison ; j'entendis encore les parquets, les marches de l'escalier, crier sous ses pieds nus ; il ouvrit les portes des chambres, il ouvrit même la porte du grenier, la referma sans m'avoir vue, me crut sortie et s'en alla.

RENTRÉES

Les rentrées des vacances étaient heureuses et tourmentées. Je laissais mes habitudes de campagne et mes bonheurs de liberté...

Touron attelait le cheval à la calèche vénérable et déclinquée. Après trois heures de voyage, tout en montée, nous arrivions sur les hauteurs qui dominent Lente. Lente apparaissait sans transition, tout étalée, avec ses monuments, ses maisons, ses jardins, ses ponts et sa rivière.

Je n'allais pas délivrer le tombeau du Christ, ni découvrir l'Amérique ; je n'étais qu'une petite fille qui retournait en pension ; pourtant, je disais : « Lente ! Lente !... Lente !... » avec un

peu du cœur de Pierre l'Ermite ou de Christophe Colomb. Tant, après le vide des champs, c'est étonnant et c'est émotionnant, une ville !...

Une fois, nous dûmes nous arrêter à cause d'un orage ; nous n'arrivâmes qu'à la nuit ; le ciel était éteint par les nuages, mais la ville brillait de centaines de petites lumières, et on aurait dit que les étoiles étaient tombées par terre.

... Quand on arrivait, la cour de la pension était pleine des effeuillages roux du marronnier, des effeuillages jaunes, des platanes. Il y avait des « nouvelles élèves » qui étaient une curiosité ; nous étions contentes de nous retrouver entre anciennes.

Et Nelly venait... un jour... enfin ! après les autres... toujours très élégante et toujours en retard, et cherchant, avant tout être et toute chose, moi, qui l'attendais de tout mon cœur.

LA MAISON DE NELLY

Pendant sa dernière année de pension, à Noël, Nelly m'invita chez elle, à Paris, et on me permit d'y aller. J'avais treize ans, je crois ; elle en avait dix-huit.

Son père me paraissait immense, considérable et luisant d'être bien habillé ; il me parlait comme à une dame, me baisait la main en s'inclinant beaucoup, je ne voyais pas qu'il eût envie de rire, j'étais impressionnée et mes ongles me donnaient du souci.

Sa mère était toujours enfermée, le matin, dans son cabinet de toilette, toujours sortie l'après-midi, blonde, élégante et belle et fardée jusqu'à l'âme.

Un jour, il y eut un thé, chez elle, et j'y vins avec Nelly ; j'avais la robe noire de la pension, des souliers de cuir solide, des chaussettes et, dans mes cheveux, Nelly avait mis un ruban rose, immense, écarquillé en quatre palettes de moulin à vent.

Les dames étaient grandes, grosses, parfumées, encombrantes. Nelly était déjà belle dame, elle aussi, et moi, j'étais une petite fille, j'étais insolite et toute noire les dames riaient en me regardant, les messieurs riaient aussi, me posaient des questions saugrenues ; l'un d'eux qui était vieux me demanda si je le voudrais pour mari quand je serais grande

Ils me comparaient tous à toutes sortes de peintures et de sculptures, et moi, je comprenais qu'ils me trouvaient mignonne, et je faisais des manières.

Le soir de ce jour-là, comme je me couchais, Nelly vint dans ma chambre ; elle me mit au lit et y vint avec moi ; elle me prit dans ses bras et m'embrassa si fort, elle, mon amie douce !... que ma bouche saigna, déchirée sur mes dents.

Je me mis à pleurer ; elle me lâcha brusquement et je pensai qu'elle était fâchée ; mais, elle me dit seulement : « Pardonnez-moi, Rose, petite, je vous aime trop... Mais, c'est fini. Je ne vous ferai jamais plus ni mal, ni peur. »

Elle se leva, et après avoir tourné mes cheveux sur ses doigts, elle s'en alla.

LES AUTRES

Quand Nelly eut quitté la pension, je vis les autres. Lucie était toute rose et toute fraîche avec des yeux bleus, si pareils à des fleurs, que j'aurais voulu lui peindre des tiges sur les joues, avec des petites feuilles pointues.

Andrée était noiraude, avec un petit nez tortillé ; on voyait toujours ses dents devant et elle avait l'air « rongeur ».

Elle ne pensait qu'aux garçons, changeait d'amoureux comme tournait la lune, car ses amoureux la trouvaient laide ; mais, cela était sans portée, elle se dépêchait de mettre un nouveau rêve en cage, dès que l'ancien rêve s'était envolé...

Sylvie et Denise avaient des figures châtaines, parfaitement pareilles et moyennes, des cheveux en frange sur leur petit front, des figures ou rien n'étonnait... Elles n'avaient rien à dire et ne disaient rien, jamais ; elles étaient pâles... mornes, des larves.

Marie-Louise était élégante et mince avec des yeux souverains et un cœur tendre ; elle était musicienne comme sainte Cécile. On disait qu'elle n'était pas riche, qu'il faudrait plus tard qu'elle donne des leçons pour vivre... je trouvais cela offensant, il me semblait qu'elle était comme une princesse vouée à de nobles loisirs enchantés de musique.

ANTINOUS

A la pension, j'avais dans mon bureau une photographie de l'Antinoüs de marbre, qui est au musée du Louvre ; il avait,

sur ses traits parfaits et robustes, un sourire boudeur, et, sous son front têtu et bas, de beaux yeux de femme qui regardaient ailleurs.

Il était la beauté, la jeunesse, la force et l'amour, presque toute la divinité de la vie...

Je l'embrassais sur la bouche, et je croyais que cela me troublait.

L'AMOUREUX

Un lundi, Andrée me remit une lettre qu'un jeune homme lui avait donnée pour moi. Quelle grande affaire ! c'était, sur un papier mauve et parfumé, une déclaration d'amour en quatre pages.

Je ne connaissais pas mon amoureux. Il fut convenu que je le verrais le jeudi, à la promenade, et je lui prêtai, dans les deux jours qui m'en séparaient, le visage d'Antinoüs, la noblesse d'un prince du sang et un costume des plus distingués...

Au premier tournant de rue, Andrée me le montra... C'était un petit jeune homme étriqué, vêtu de clair et de mesquin ; il avait un visage candide orné de poil folâtre, un menton fuyant troué d'une fossette de nourrisson... Je supposai qu'il devait porter des gilets brodés, avec des muguets des bois, comme j'en avais vu un au Lieutenant Duzan... des chaussettes, tricotées par sa mère en point de fantaisie...

Il me suivit combien de jeudis, m'écrivit combien de lettres ! Nous nous moquions, il s'obstina longtemps, puis il perdit courage et finit par se retirer dans la soupente de son indignité.

LE PASSAGE DE NELLY : MARQUISE

Pendant la classe, un jour, il y eut une belle auto devant la pension ; il en descendit un grand chauffeur poilu comme un anthropopithèque ; il en descendit Nelly mariée depuis quelques mois et son mari... Ils faisaient un voyage à travers la France et, passant près de Lente, venaient nous voir ; un peu peut-être, aussi, Nelly voulait-elle se montrer dans sa splendeur de Marquise descendant d'un carrosse au bras d'un prince charmant ?

Un grand arroi ; on la fit entrer dans le parloir, sombre où elle faisait clair, et, elle, et son mari, causèrent avec les demoiselles Cibiel, avec nous toutes, les grandes, assises en rond...

Qu'elle était blonde et parfumée, qu'elle avait une voix d'or ! une manière jolie d'accentuer ses phrases... Qu'elle faisait des gestes élégants... et quelles étincelles roses étaient sur ses ongles !

Je me sentais humiliée de mon tablier noir, de mes mains tachées d'encre, de ma façon lente et lentaise de chanter sur les mots ; mais, elle me prit près d'elle et me garda serrée ; elle dit à son mari : « Jacques, c'est Rose ; n'est-ce pas que ce nom lui va bien, ce joli nom, ce nom de fleur et qui sent bon ? Et voilà ses yeux, ses cheveux et son joli petit collier d'or... »

Je sentis sa tendresse chaude et fidèle... Et elle repartit dans sa belle voiture fermée, luisante et rapide, elle partit comme dans les contes de fée.

LA MORT

Je touchais à la fin de mes études, quand, un matin, Mlle Cibiel m'annonça que mon Grand-Père était malade, très malade et une heure après qu'il était mort.

J'arrivai à Rosières ; c'était noir, terrible et triste ; Grand' Mère était assise d'un air sombre ; elle me dit en pleurant : « Ah ! pauvre petite ! que moi je suis malade ! »

Grand-Père reposait entre des fleurs et des lumières ; il y avait de l'eau bénite avec un rameau trempé, un crucifix... J'avais une affreuse pitié de lui, un déchirement, de songer à toutes les fois où je l'avais peiné... peut-être... et j'avais peur aussi, parce que je voyais la mort pour la première fois.

Je pensais que jamais les choses ne redeviendraient comme elles avaient été, que jamais plus il ne ferait joie et clarté, que tout était tombé dans le deuil définitif.

Puis, nous accompagnâmes Grand-Père dans le petit cimetière éloigné du village, où les morts reposent dans le grand silence calme de la campagne.

Les heures, les jours passèrent, apaisants sur mon chagrin ; la vie reprit, Grand-Père fut moins présent en moi et autour de moi... Les morts s'en vont...

Ceux qui meurent vieux nous quittent plus tôt... ils ont depuis longtemps commencé à s'en aller.

LE MONDE

Alors, je commençai à Rosières ma vie de jeune fille.

En prévision des hivers de mon grand âge futur, je me tricotai mollement un fameux jupon de dessous en laine.

Je brodai des draps, des nappes, « du solide ».

J'appris la tenue d'une maison, je fis ma chambre et balayai ; cela m'humiliait, m'ennuyait, et je tenais le balai comme la palme du martyre.

Je sortais dans les champs, les prés, les bois, seule ; je me parais de fleurs et m'asseyais par terre, ou, sur le banc, dans le bois... Je pensais : « Je suis la forêt et la prairie, sainte Germaine, sainte Rose de Lima, une fée, une princesse belle. Je voudrais qu'un prince passe, et qu'il s'arrête, mais, je suis toute seule et je m'ennuie. »

Le dimanche, nous allions à la messe et à vêpres ; le carême passa, avec sa figure de morue ; le cas fut encore cité, pour mon édification, de cette grand'tante qui avait tant jeûné qu'elle en était morte ; je pensais : « C'est bien fait. »

Pendant la Semaine Sainte, il y eut le Stabat, et des chemins de croix, une couronne impériale, digne de son nom magnifique, fleurit au jardin.

En Mai, nous suivîmes le mois de Marie, récitâmes combien de chapelets ! allâmes à la procession... Il y eut Noël, sa messe de minuit où j'allai sans joie.

J'avais faim et soif de choses inconnues ; des désirs imprécis me gonflaient le cœur ; une ardeur de vivre, une force sauvage et tendre étaient en moi. La vie coulait toute fade.

LES ÉVÉNEMENTS

Les événements étaient « les jours de foire »... Tout un peuple à Rosières, de bêtes différentes, à forte odeur de suin, de laine et d'écurie.

« Une auto de passage » qui s'arrêtait... pour quelques réparations.

« L'arrivée de la voiture de quincaillerie » brillante d'ustensiles, empanachée de plumeaux et balais, pavoisée de descentes de lit et de tissu éponge.

La voiture de quincaillerie, l'auto, les bêtes de foire s'en allaient, menant leur bruit, et laissant du silence...

LINOU

Il était arrivé un petit malheur à Aurélie : elle avait eu un petit garçon, naturel comme les fruits de l'arbre ou les enfants de la chatte.

« Qu'est-ce que vous voulez? » disait Julie, bien vexée, mais brave pour défendre sa fille, « c'est comme ça... Pour un ivrogne qu'elle aurait pris, Aurélie... ni plus ni moins, c'est assez de son père dans la maison, et le petit, eh! ça ne l'empêche pas de se « faire », le pauvre! »

On l'avait baptisé Marc-Aurèle, quoiqu'il n'ait rien fait pour ça, mais, on l'appelait Linou... Il me dégoûtait un peu et je l'aimais beaucoup.

Il commençait à rire, à parler, à marcher, il commençait enfin...

Il était tranquille et doux et habillé de beaucoup de petits jupons, de fichus laineux, d'un manteau velouté que je lui avais donné ; il avait l'air d'un petit lapin.

LE DÉSERT

Nelly m'invita en Sologne dans son château; j'en fus heureuse d'espoir, inexprimablement, huit jours durant.

Quand son invitation parvint à Grand'Mère, Grand'Mère répondit par un refus sec et catégorique.

.... « Ce ne sont pas des relations pour toi. Qu'est-ce que c'est que ces dames? Des écervelées, pas plus. Tu resteras à la maison; ce n'est pas la place d'une jeune fille, comme il faut, de courir le monde... » Je restai à la maison...

Et seule et seule! Et le vieux jardinier Pipette était plus heureux que moi, lui, qui, assis à côté de sa femme, disait d'un air content: « Hé!.. nous vieillissons tous les deux ensemble. »

Je pleurai en ces temps toute la réserve, tout le trésor de mes larmes, je pleurai à me fondre, sans raison, je pleurai dans le désert comme y prêchait saint Jean.

O passé! garde bien les années de ma jeunesse belle! que je ne les revive pas, comme je les ai vécues, au fond de cette campagne vide, où je désirais tout, où je n'espérais rien.

LA DEMANDE EN MARIAGE

Un notaire de Lente vint chez nous pour « affaires » et revint; il était petit, avec une barbe en bois noir; il avait un lorgnon et une brillante calvitie.

Comme je le raccompagnais jusqu'à la grille du jardin, par ce triste soir d'automne où le vent poussait les feuilles... il me dit qu'il serait heureux de m'épouser, qu'il avait parlé à ma grand'mère... qu'elle me dirait... Il s'en alla, et je restai là, les bras tombants, le cou étiré et les yeux ronds, le regardant partir au travers de la grille, qui, refermée, nous séparait.

OUI

Grand'Mère me dit qu'Il était très riche et sérieux, plus âgé que moi, beaucoup, ce qui était une « garantie », que ce mariage lui plaisait et qu'elle s'en « irait tranquillisée ».

Moi, je trouvai tout de suite admirable de me marier si jeune, encore plus jeune que Nelly dont le mariage nous avait toutes estomirées, et Grand'Mère dit oui!

Quelquefois, j'avais du regret, mais, je pensais : c'est trop tard maintenant et ici, d'ailleurs, je m'ennuie.

FIANÇAILLES

Nous devions nous marier dans deux mois; mon fiancé me faisait envoyer des fleurs, des fleurs chères et inconnues, plus belles que nature, qui ne ressemblaient pas à celles que j'aimais, qui poussaient chez moi et n'étaient pas à vendre... Il me donna des bijoux anciens, des dentelles de famille, une bague resplendissante; il venait toutes les semaines et Grand'Mère était là. Je recevais des cadeaux de tous côtés comme les divinités sauvages de Bahira.

Grand'Mère acheta des quantités de toile forte, pur fil et de belle qualité. Aurélie, qui était lingère, avec deux ouvrières en fit mon trousseau; elles y mirent des points, des plis et des festons; c'était indestructible et raide et je pouvais grandir et je pouvais grossir.

« Tu auras du linge honnête, comme j'en ai eu, moi, tu m'entends? et je ne m'en suis pas plus mal portée. »

Comme mon fiancé avait à Lente une belle maison, toute montée (une belle maison ancienne, et même historique, avec

des gargouilles et un corridor sonore), comme ma grand'mère craignait le dérangement, il fut décidé que notre mariage n'aurait pas lieu à Rosières, mais à Lente.

Il y eut de grands préparatifs, des couturières vinrent qui me firent toutes les robes que je voulus, et des modistes avec des chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs... fleuris comme des bouquets, emplumagés comme des poules « mahonnes ».

MARIAGE

Les soixante jours des deux mois passèrent, par bonds rapides, comme passent, le long des trains, les arbres de la voie ou les poteaux fleuris de muguets de porcelaine; je vis arriver mon mariage comme je voyais, quand j'étais petite, arriver le tunnel à la courbe de Connac... Et, le jour même de mes dix-sept ans, je me mariai dans de l'orgue et de la solennité, toute rengorgée, devant une grande assistance, couverte de dentelles comme une reine, et traînant ma traîne sur les tapis rouges, avec un orgueil de paon blanc.

JANE CALS.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Marius-Ary Leblond : *Le Miracle de la race*, Fasquelle, 3.50. — Lucie Delarue-Mardrus : *Deux amants*, Fasquelle, 3.50. — Jacques Chenevière : *L'Ile déserte*, Société littéraire de France, 3.50. — Antoine Rodier : *Le mariage de Lison*, Payot, 3.50. — Jean des Vignes-Rouges : *André Rieu*, Flammarion, 7.50. — Georges de Linière : *L'Illusion*, Crès, 3.50. — Jean d'Exil : *Les voluptés mortelles*, Maison française, 3.50. — Miguel Zamacoïs : *L'Avant-scène D*, Flammarion, 3.50. — Camille Mayran : *Gotton Connixloo*, Plon, 3.50. — Valery Larbaud : *Enfantines*, Nouvelle Revue française, 3.50. — *Leurs meilleures histoires* (Auteurs gais), Flammarion, 3.50.

Le Miracle de la race, par Marius-Ary Leblond. C'est l'histoire d'un enfant studieux, d'un orphelin qui n'a pour se soutenir, dans une vie où il demeure sans appui moral, que la certitude de venir de haut, *de la mère patrie*, de ne pas représenter rien que le descendant, mais celui qui remonte vers une belle source pour y puiser l'énergie de se faire tout seul. Une exception, certainement, dans le troupeau des enfants sages, même dans ceux qu'on peut appeler : prodiges. Le miracle tient-il uniquement à la race dont il sort ou au caractère qu'il possède ? Je crois que le milieu, l'atmosphère, le climat du pays qu'il habite ne sont pas étrangers à la formation de son cerveau et, pour créer une belle race, il a fallu d'abord un beau jardin vivifié par un beau soleil. En France, nous avons eu un climat tempéré, jadis... et c'est peut-être à lui que l'on doit, que l'on a dû, l'esprit sain dans un corps sain de nos grandes races. Cette raison claire, cette imagination très ardente, mais toujours contenue par une logique, un amour né du bon sens, cette vivacité de sentiments que le goût du droit limite à la noble élégance du geste, tout cela venait moins des lois sociales que des lois de la nature. Si on cherchait bien d'où peuvent provenir les décadences, les dissonances et les déchéances humaines, on s'apercevrait qu'elles découlent souvent de l'interversion de l'ordre des saisons. Les hommes du Nord sont froids et entêtés, les hommes du Midi demeurent exubérents, faciles à endoctriner. En partant de ces vérités fort admises, on pourrait induire que du bouleversement de certaines conditions climatériques il peut survenir des modifications profondes dans les caractères humains. Or, pendant près de vingt ans les enfants de France ont été les fils de la pluie. Et la période mentale de ces vingt dernières années correspond à... mon Dieu, oui, à la *moisissure*.

Une moisissure générale dans les arts comme dans l'effort de nos industries.

Voici donc un enfant, un orphelin qui s'élève au milieu d'un Eden, Saint-Pierre, en l'Ile de la Réunion. Français de vieille souche, ce rejeton des premiers colonisateurs baigne ses racines dans un terrain merveilleux et parfume son esprit des plus rares parfums de la terre que chauffe le feu central et l'astre qui brunit le café ou la vanille. Petit garçon des climats tempérés de l'ancienne France, il est transplanté, par atavisme, dans le plus généreux des humus, et, sauvageon qui aurait péri sous les glaciales averses de nos contrées, trop boueuses depuis quelques lustres, il retrouve, retrempe toutes ses primitives qualités, les renforce d'une joie animale de vivre parmi les fleurs tropicales et les fruits aux pulpes colorées par une sorte d'exaltation, une ivresse très normale de leur propre splendeur. Qu'importe la loyale sévérité de Mme Cébert, la femme pion, que peut lui faire la tristesse de son séjour chez deux vieilles vierges avares, de celles qui économisent l'huile pour les lampes, que peuvent contre son imagination les folies ou les vices des noirs, les crimes des hindous et les manies dégradantes de ses domestiques, puisque la nature est là, chantant par ses oiseaux, peignant ou sculptant par ses arbres et ses roches volcaniques, dansant par le flot bleu en une multitudes d'algues ondulant sous les écharpes d'écume?... Il voit et il respire. Il est dans la corbeille, le berceau du magicien où l'on a mis pour lui les flacons mystérieux et le trésor qui ne s'épuisent jamais. Il sent qu'il ne peut faire alliance avec ceux qui sont plus proches que lui de cette nature parce qu'ils en sont restés les... occupants inférieurs. Et tout en aimant les noirs, il sait se garer de leurs promiscuités. Il ne cherche plus qu'à les élever, comme lui-même ne cherche plus qu'à entendre la voix de la race qui lui enjoint de parvenir au sommet des difficultés naturelles ou des épreuves sentimentales. La sélection est une loi terrible, mais elle ne peut guère s'oublier chez les êtres vraiment forts.

Le style savoureux de l'œuvre des frères Leblond est un des grands attraits de ce roman, qui est aussi de l'histoire. Rien de plus prenant que la très étrange câlinerie de ce verbe qui semble tomber, d'abondance, d'une cascade toute irisée d'arc-en-ciel et de pierreries fluides. C'est une écriture-fée qui donne à manger et à boire au cerveau. Point de viandes creuses ou faisandées. Vous puisez à pleines mains sur cette table offrant le véritable banquet de la vie rurale : « Voici des fruits, des fleurs... », et puis voici leurs deux cœurs qui ne battent que pour vous, ô France! Ils sont venus au monde des lettres pour cela. C'est la vie qu'ils désirent propager plus riche et plus pure. C'est toute leur vie, en leurs livres, comme en leur revue, leur « Vie ».

Deux amants, par Lucie Delarue-Mardrus. Deux êtres faits pour s'aimer, se comprendre, sont pris au piège du devoir inutile, de la candeur criminelle d'une vieille fille qui empêche les âmes de danser en rond autour du beau foyer de leur amour. Le petit peintre est la victime de sa réserve trop scrupuleuse et de son honnêteté un peu protestante. La pauvre jeune fille, qui se sent hantée par le coup de folie d'une mère jadis indésirable parce que trop désirable, n'ose rien sans consulter la néfaste tante Caroline et, un jour, trompés tous les deux par ce vigilant gardien qui se garde peut-être une illusion amoureuse à lui-même, ils se séparent désespérés pour se retrouver quinze ans après, le cœur moins neuf et quelques traits tirés par la vie sans pitié. Tout recommence, mais il leur faut tuer encore un idéal, assassiner dans sa tombe la fidèle Caroline, morte de l'horreur, même de son propre crime. Ce qui donne un tour particulier aux fantaisies de cette histoire, c'est la technicité artistique mêlée à une aventure simplement amoureuse et dont la philosophie ressort bien mieux parmi les études musicales et picturales dont nous parle l'auteur, musicienne, poète, peintre aussi à ses moments perdus. Je pensais, en lisant le roman élégant et plus sérieux qu'il ne consent à le paraître, de Mme Lucie Delarue-Mardrus que ces moments perdus de l'auteur suffiraient amplement à remplir l'existence de plusieurs femmes de lettres, en outre!

L'Ile déserte, par Jacques Chenevière. Très amusant et très instructif, ce conte... à la Jean-Jacques Rousseau. Deux mondains, un monsieur simple, mais civilisé, et une dame, *snob* jusqu'au bout des ongles, tombent dans une île déserte du haut de leur aéroplane et les voilà, ne s'aimant guère, obligés de vivre en commun, de faire la cuisine, de vider les oiseaux qu'ils tuent et de se faire un bon visage placide, alors qu'ils sont mentalement à cent lieues l'un de l'autre. Il arrive un petit incident, très prévu, mais qui ne change en rien leur manière de voir, sans doute parce que l'amour est le besoin du *choix* chez les gens du monde. Plus tard, revenus à la vie normale, sinon anormale, il finiront par oublier, car on ne s'aime pas pour *si peu*. Et chacun tire de son côté après avoir satisfait aux obligations de la vie tout court et de la vie des cités. Très moral, ce roman doit être médité par les *femmes perruches* qui ont le malheur de se façonner une mentalité d'après... celles des livres.

Le mariage de Lison, par Antoine Rodier. « Jamais les Français, qui passent pour bavards, n'auront débité autant de phrases que dans cette guerre. » Je me permets de croire que c'est pour en ajouter quelques-unes que l'auteur écrit son livre? Enfin, il a de bonnes résolutions : faire épouser les filles sans dot et tâcher de rappeler aux gens du commerce que la propreté, l'ordre sont des règlements bons à observer, même en temps de bouleversements

d'états sociaux. Ce qui est le plus littéraire, certainement, c'est la découverte du chant du rossignol par les Anglais, alors qu'en France tous les enfants des rues et des champs sont élevés à détruire les nids. Bon roman, et je m'étonne que la censure n'ait pas eu l'idée de couper un peu partout !

André Rieu, officier de France, par Jean des Vignes-Rouges. Tout jeune sous-lieutenant très soucieux de sa dignité de chef et qui mène au bon combat des soldats deux fois plus âgés que lui. Je me permettrai de reprocher à l'auteur son habitude de s'adresser au lecteur pour le faire juge des situations amenées par sa propre volonté ou les circonstances de la bataille. Cela entraîne un peu l'action et donne de l'importance au Monsieur qui lit, ce qui me semble inutile, puisque nous ne lisons que pour nous oublier.

L'Illusion, par Georges de Linière. Ce sont deux amants qui perdent leur amour par un excès de susceptibilité. Pourquoi une lettre qu'on ne lit pas tout haut peut-elle troubler à ce point un homme et une femme, s'ils ne sont pas déjà en désaccord latent ? L'illusion est sans doute pour eux de s'aimer et, plus tard, ils se retrouvent encore devant la vie amoureuse, devenus trop philosophes et trop timorés : M. de Régneville est un homme dont la délicatesse est maladive et il en meurt, du reste.

Voluptés mortelles, par Jean d'Exil. Deux amoureux qui se retrouvent sous un ciel incandescent et abusent de toutes les jouissances permises. Ce ne sont pas des coloniaux au vrai sens du mot, ce sont plus tôt des maniaques seulement dangereux pour eux-mêmes. Descriptions de mœurs et de paysages du Soudan beaucoup plus intéressantes que les amours un peu poussées de cet officier et de cette dame mal mariée par sa faute.

Histoire de Gotton Connixloo, par Camille Mayran. Une pauvre fille de Metzys, une flamande élevée tristement par un père taciturne, sonneur de cloche et très rigide au sujet des commandements de Dieu. La petite finit par mal tourner, elle se met en ménage avec un homme marié. Vient la guerre et, prise de remords, la réprouvée se sacrifie pour le village dans lequel on découvre le crime anonyme, l'Allemand tué par un qui n'a pas le courage de se dénoncer. Elle a rendu les enfants au père, son amant, et elle a donné son âme pour l'âme de la mère morte. La figure du sonneur de cloches est assez curieuse tout en demeurant très vivante.

L'avant-scène D., par Miguel Zamacoïs. Très ingénieux scénario et les réflexions malicieuses qui sont d'une lecture salutaire pour mondains désireux de faire pénitence.

Enfantines, par Valery Larbaud. Il n'y a rien de moins enfantin, bien entendu. Les récits sur la *grande époque* jugée par de jeunes cerveaux sont d'une acerbe critique et il n'y a rien à y

redire, car on sait bien que cet âge est sans pitié. *La figure* dans le marbre est d'une observation extrêmement juste. Il y en a aussi dans les rideaux et dans les papiers peints de pareillement inexorables.

Leurs meilleures histoires, par les Auteurs gais. Je n'en doute pas, mais ce qui me paraît très inquiétant, c'est qu'à part une ou deux exceptions, elles se ressemblent toutes. C'est parce qu'elles sont les meilleures, probablement.

RACHILDE.

HISTOIRE

La Maison de Clio. — Ramsay Muir : *Nationalisme et Internationalisme*. Traduit de l'anglais par Henry de Varigny, Payot et Cie, 4 fr.

La Maison de Clio. — Voici ce que je lis ce matin, dans un grand journal de la rue Drouot, à propos de la « Société des Nations ». Cela me paraît très sage.

Et Pierre Séveral me tendit la feuille :

Il nous semble vain, pour ne pas dire périlleux, de nous griser d'un rêve de société future dans laquelle nous ne vivrons peut-être jamais, quand la société dans laquelle nous sommes obligés de vivre est menacée de destruction. On répond que ce rêve exalte les âmes et décuple les forces. Non! Car l'observation nous démontre au contraire qu'il amollit les unes et dissémine les autres, puisqu'il a pour limite, comme disent les mathématiciens, la théorie mortelle d'une Allemagne prête à poursuivre cette chimère avec nous.

— Ce n'est pas à dire, reprit Séveral, que tout soit indifférent dans cette idée d'une « Société des Nations ». D'abord des rêves de bonheur accompagnent toujours les grandes calamités. Ensuite la préoccupation unitaire est un fait fort visible dans l'Histoire : elle date de la Paix Romaine, et après cela elle s'est affirmée sous Charlemagne, et depuis dans la grande Chrétienté médiévale, et plusieurs fois encore après. L'Europe ne sera pas en paix tant qu'elle n'aura, d'une façon ou d'une autre, pas atteint à l'unité. Le tout est de se tromper le moins possible sur l'efficacité des moyens pouvant la réaliser.

— Ne trouvez-vous pas que ceux des Démocraties occidentales se rapprochent de ceux du catholicisme médiéval?

— C'est-à-dire qu'ici comme là, il y a un substratum religieux. Il y avait la Foi; il y a le « Droit ». Malheureusement, le Droit ne vaut pas la Foi. Il est une religion laïque. Je n'ai pas confiance dans les religions laïques, — pur Rationalisme. Il n'y a jamais grande vie dans les Rationalismes.

— Pourtant, faute de mieux...

— Hé! oui. Je sais bien ce qu'on dit : Puisqu'il n'y a plus rien, puisque l'Europe est détruite, il faut bien mettre quelque chose : alors sur les ruines du Passé construisons un Internationalisme juridique.

— Que voyez-vous à objecter-là contre?

— Que c'est une *religion* qu'on se trouve vouloir et pouvoir fonder, et non point un positif édifice politique. Si cette religion, — je vous répète qu'au fond de l'idée du Droit, du Droit abstrait, il y a un sentiment religieux, — si cette religion avait, comme au Moyen-Age, a valeur pratique des religions révélées, ce serait très bien. Mais je ne puis y voir autre chose qu'une entité logique sans chaleur et sans vie, sans aucune substance populaire.

Peut-être ne faut-il pas être si exigeant, et, par exemple, un Tribunal, ou un Parlement international, où viendraient se nouer tous les liens contractuels des Nations, serait, comme on dit, un « organisme » suffisant.

— Malheureusement, il y a dans ce système une antinomie, — irréductible.

— Laquelle ?

— Mais celle-ci : les Nations, qui sont des Pouvoirs autonomes, délégueront les éléments d'un Pouvoir placé au-dessus du leur propre, qui, dès lors, perdra son autonomie. En d'autres termes, comment concevoir, à l'intérieur de chaque Nation, une souveraineté politique possible, alors qu'il y aura, dans le cas d'un Parlement, ou d'un Tribunal, international, une véritable translation de cette souveraineté politique au profit de ce Parlement, de ce Tribunal ?

— Mais c'est cependant ce qui a lieu couramment dans les pays à institutions représentatives. Le peuple délègue sa puissance à un corps élu, mais il n'en continue pas moins à être le peuple...

— Le « Peuple souverain », parbleu ! Anastase, le peuple, sinon qu'il paye l'impôt, est toujours une abstraction. Mais ne soulevons pas ce lièvre. Prenez garde seulement à ceci : la délégation du pouvoir, à l'intérieur et dans les limites d'une Nation à institutions représentatives, vaut pour cette Nation seule. Mais vous prétendez que *toutes* les Nations se résorbent dans un Pouvoir délégué à La Haye.

— Permettez...

— Comme Nations, elles agiront, au-dedans d'elles et entre elles, par leurs corps politiques et par leurs diplomaties, en tant que pouvoirs nationaux particuliers et indépendants ; mais en même temps, comme parties intégrantes d'un Internationalisme, ce particularisme et cette indépendance leur seront refusées.

— Et pourtant...

— Non, je ne vois pas le moyen de résoudre cette contradiction.

— Et pourtant, il y eut une Chrétienté. Or, la nature humaine est toujours identique à elle-même, c'est vous qui le dites souvent.

— A condition d'y rester, identique à elle-même, dans le domaine religieux, et de ne pas troquer la religion révélée contre la religion rationaliste. Car vraiment nous changeons d'*espèces*, ici, et la facult religieuse, invoquée par vous, perd dès lors son action, son air res-

pirable. Vous parlez de l'Internationalisme du Moyen-Age : mais le lieu mystique où il s'opérait était une Autorité surhumaine et supra-sensible, ayant à sa source la notion du Sacrifice, du Sang rédempteur — le Sang! — dans ce qu'il eut de plus réel et à la fois de plus divin. Le sang d'un juriste de La Haye : hélas! pensez seulement à cela comme contraste, et comme insuffisance! Différence d'espèces, vraiment ! Pour être pratique il faudrait à cette religion du Droit, du Droit international, il lui faudrait, — comme à l'Autre ! — un caractère divinement obligatoire et coercitif que je ne trouve pas en elle. O Anastase, j'appelle toute votre attention sur ceci : autre chose est un rationalisme fait de main d'homme, manufacturé délibérément sur commande, — *ready made!* Et autre chose est un Christianisme formé lentement, naturellement, à force de siècles, parmi les misères et les enrichissements à la fois de la vie, au plus profond de la substance des cœurs. Ce Christianisme, voyez-vous, on ne sait pas comment c'est fait, tandis que ce rationalisme, on le sait très bien. Pure construction logique, sans rien d'impondérable, sans rien d'infini, sans rien qui aille à notre âme, au cœur de notre cœur, pour y susciter la foi ! Les Nations, lui demander la sanction divine dont leur union, leur internationalisme a besoin pour être une chose non artificielle, mais vivante ? Allons donc ! Les hommes chercheront l'Autorité créatrice : en vain !

Séveral s'était fort excité. Cette chose de la Société des Nations semblait soudain avoir pour lui, — comme objet de ses réfutations, — une importance mortelle. Pauvre ami ! Sérieux et sensitif. Heureusement pour lui qu'il n'est point non plus dépourvu, par ailleurs, d'un certain tour d'esprit, ironiquement joyeux et libre. Il allait et venait dans son cabinet. C'est toujours ainsi quand il se trouve sous l'empire d'une obsession intellectuelle. Moi, je l'accompagne par la chambre. Parfois, je fonce sur lui, soit pour mieux entendre, soit pour faire quelque objection. Comme je suis court et gros et qu'il est long et sec, j'ai alors assez l'air d'une boule roulant vers sa quille.

Il y eut un silence. Séveral songeait. Enfin, au bout d'un moment :

— Eh! bien? fit-il.

— Eh! bien... Ah! j'y pense, avez-vous lu le livre que je vous ai passé l'autre jour, cet ouvrage d'un professeur d'histoire à l'université de Manchester, M. Ramsay Muir : **Nationalisme et internationalisme ?** N'est-ce pas? C'est intéressant comme exposé historique du Nationalisme et de l'Internationalisme considérés dans leur formation et dans le rapport de l'un à l'autre.

— Très intéressant. On pourrait m'instruire comme cela indéfiniment.

— Je vous avais particulièrement signalé le passage où cette relation du Nationalisme à l'Internationalisme est définie?

— Oui, voici : « L'internationalisme est nécessaire comme accomplissement du nationalisme. Tous deux sont aussi mutuellement dépendants que la Liberté et le Droit. » L'« Etat-Nation », comme dit votre M. Ramsay Muir, « l'Etat-Nation » a pour attributs la liberté et la justice (la justice particulièrement en ce qui concerne les frontières conçues comme la simple détermination d'un groupe national). Ces libertés et ces justices s'unissent, et de leur concert sort le Droit international. C'est fort beau. Mais...

— Mais... ?

— Certes, j'ai toujours été partisan d'un esprit européen corrigeant l'étroitesse inévitable du nationalisme. Je suis un fils d'Europe, et un citoyen du monde. Une grande et illustre civilisation comme la civilisation française ne saurait, sans déchoir, être exclusive. Qu'aux heures de péril, elle se recueille en elle-même et serre jalousement ses dieux contre son cœur, c'est trop naturel : mais la paix venue, de bons fils de France pourront être aussi de bons fils d'Europe. Cependant, tout ceci n'est pas aussi simple que semble le croire M. Ramsay Muir. De justes nationalismes coopérant en un juste internationalisme ? Oui, en théorie. Mais, en réalité, cela n'exclut pas la loi éternelle du plus et du moins en fait de pouvoir et de faiblesse, d'aptitude et d'inaptitude, de mérite et de démérite ; la nature, dans tous les sens du mot, n'est pas égale partout : il s'ensuit que la recherche d'une commune mesure de la Force risque d'être chimérique ; et je vois, dès lors, votre droit international bien compromis. Juste nationalisme ? Juste internationalisme ? N'oublions pas que Bismarck, à une certaine époque de sa carrière, a combattu les traités de 1815 au nom, précisément, de ce juste nationalisme ! N'oublions pas que l'impérialisme allemand est une suite de ce juste nationalisme ! Ainsi les prémisses peuvent aboutir à des conclusions tout à fait contradictoires.

— C'est-à-dire qu'il faudrait que les Nations eussent toutes les mêmes institutions politiques. Dans le cas de l'Allemagne, les abus du nationalisme sont moins imputables à ce nationalisme qu'aux prérogatives de la caste militaire.

— Vous croyez que la similitude des institutions politiques, partout, serait la condition suffisante ? Moi, j'en doute. Ayez partout des Démocraties exactement taillées sur le même patron représentatif : voilà qui ne supprimera nullement ni des inégalités de fait, ni des différences intimes allant autrement profond que les similitudes politiques. Une Allemagne démocratique sera toujours liée au fait de force ; une Russie démocratique, toujours au fait d'anarchie. On ne modifie pas le caractère des peuples à coups de constitutions.

— Mais l'Arbitrage international apprécierait les démérites et calculerait les redressements ?

— Des mots ! Votre Vatican laïque de La Haye n'aurait point

l'autorité nécessaire, — je ne dis pas seulement temporelle, mais encore et surtout *spirituelle*, — pour décider et *réaliser*, ex cathedrâ, œcuméniquement ! D'ailleurs, vouloir pour tous les peuples des institutions pareilles est une pure impossibilité. C'est là une idée américaine, c'est-à-dire une idée conçue dans un pays neuf, tout à fait vide d'expérimentations historiques, et qu'au point de vue politique l'on a donc pu organiser, de prime abord, *in abstracto*. Comparez seulement les deux cartes : voyez les territoires européens tout chantournés par l'effort des siècles ; et voyez là-bas ces régions partagées en quadrilatères géométriques une fois pour toutes. Non, l'Amérique n'est pas encore au point voulu pour avoir le sens des choses d'Europe, — et d'ailleurs envions-lui ce bonheur !

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCES MÉDICALES

A. Sartory : *Le traitement des plaies de guerre* (Berger-Levrault).— Pr Charles Richet : *Ce que toute femme doit savoir* (F. Alcan). — Rogues de Fursac : *Manuel de Psychiatrie*, 5e éd., 1917 (Alcan).— Dr Henri Labonne : *Le livre d'or des internes en pharmacie* (Ficker, 1917). *Cheval-Benoit* (Gaignault). — Dr Galtier-Boissière : *Larousse médical de guerre illustré* (librairie Larousse).

Le *Mercure de France* a déjà parlé plusieurs fois du **traitement des plaies de guerre.** Le livre de M. Sartory expose sobrement, en 104 pages, la question. Nous n'y reviendrons pas. Félicitons l'auteur de sa clarté. Il dégage, comme il convient, ce fait nouveau : qu'au chirurgien se sont intimement unis le bactériologiste, l'histologiste et le biologiste pour suivre pas à pas l'évolution de l'infection des blessures de guerre. Les grands centres chirurgicaux d'armée sont aujourd'hui remarquablement outillés. Le petit livre de M. Sartory est complet, malgré sa concision, et sera un excellent aide-mémoire pour tous les médecins militaires.

Le professeur Charles Richet a réuni en un volume les conférences faites à la Croix-Rouge sur **ce que toute femme doit savoir.** A toutes les infirmières qui s'empressent de toute part pour donner les soins aux blessés et aux soldats, il dispense ainsi les données élémentaires de physiologie médicale qui leur permettent de comprendre quelques-unes des grandes lois qui dirigent la thérapeutique moderne. Il ne s'agit pas pour elles de pratiquer l'art médical ou d'exercer la chirurgie, mais de se rendre compte des prescriptions ordonnées par le médecin et des opérations exécutées par le chirurgien. Le maître de la physiologie française, qui est aussi un de nos bons écrivains, a su donner à ces leçons un tour de main incomparable qui rend son livre réellement savoureux pour le médecin le plus érudit... et le plus difficile.

Paul Margueritte, dans son dernier roman, « Jouir », dit que le *Manuel de Psychiatrie* du Dr Rogues de Fursac est « un des bréviaires de cette science si complexe et si méconnue ». Le fait est que voilà cet ouvrage à sa cinquième édition, sans compter les nombreuses traductions. Nous ne détaillerons pas ici les changements dans l'exposé nosographique, qui distinguent cette édition des précédentes. Notons que, donnant une place convenable à l'aliénation mentale de guerre, M. Rogues de Fursac a consacré un chapitre considérable aux psychoses traumatiques et émotionnelles. Il élargit, aux dépens de la « commotion », le champ de « l'émotion » qui joue dans la lutte actuelle un rôle de tout premier ordre. Ce manuel, admiré des Anglais, chez qui il a déjà eu quatre éditions, sera lu des psychologues et de beaucoup d'écrivains. Ces derniers, en effet, sacrifient de plus en plus sur les autels de la médecine, et la science de l'esprit malade leur a rendu de tout temps les plus précieux services (Shakespeare, Molière, Ibsen, Balzac, Zola, etc... Dans *Némésis* ,Paul Bourget nous donne un personnage de femme construit d'après la psycho-analyse de Freud.

Le docteur Henry Labonne est un homme d'une inlassable et souriante activité, qui nous parle volontiers de ses prix, de ses accessits, a la bonté de recueillir pour la postérité les vers qu'il lut aux banquets amicaux, et nous permet d'admirer dans des photographies multipliées son excellente constitution. Son **Livre d'or des Internes en Pharmacie**, où il figure en bonne place, est bien édité, et plaira à tous nos pharmaciens. Nous y retrouvons des savants célèbres : Caventou, Bouchardat, Bourquelot, Moureu, Tanret, Yvon, le Dr Cabanès, explorateur du cabinet secret de l'Histoire, le Dr V. Galippe, pharmacien, dentiste des hôpitaux, membre de l'académie de Médecine, qui réhabilita Danval et vengea Moreau en montrant le peu de nocivité de l'acétate de cuivre, l'anatomiste Fort. Le livre d'or consacre la mémoire des deux pharmaciens René Blum et René Brouant qui moururent splendidement au champ d'honneur.

Quant à la monographie consacrée par Henry Labonne à **Chezal-Benoit, ses élèves, ses professeurs**, je la recommande à tous les anciens élèves de cette maison d'éducation placée dans une admirable abbaye berrichonne, et dont le grand homme paraît être Henry Labonne lui-même avec ses poèmes : *Heures d'oubli*, ses études sur l'Islande, ses romans, sa présidence de la société de géographie et son amitié avec un ancien élève de Chezal-Benoit qui entra... à la caisse des dépôts et consignations.

Le Larousse médical de guerre, œuvre du Dr Galtier-Boissière aidé des spécialistes les plus autorisés, fait honneur au

directeur scientifique et à la librairie Larousse. Un luxe de photographies, de graphiques, de schémas, une exposition agréable et savante caractérisent ce supplément de 336 pages du *Larousse médical.* Grâce à lui, tout médecin mobilisé peut parcourir les progrès réalisés ces trois dernières années dans les domaines de la médecine. Les questions réellement nouvelles sont traitées avec tout le développement désirable; ainsi la question des dysenteries amibiennes découvertes sur notre front; ainsi la vaccination contre la fièvre typhoïde et les paratyphoïdes; ainsi les améliorations apportées au pansement des plaies, aux greffes, aux appareils destinés à la correction des fractures et au soutien des membres blessés, à leur mobilisation, à leur massage précoce; ainsi les services rendus par la mécanothérapie, les bains de soleil, la radio et la radiumthérapie, la photo et la thermothérapie, la gymnastique élévatoire; ainsi, les dispositions prises pour éviter les cicatrices vicieuses.

Un essor considérable a été donné aux appareils de prothèse pour remédier aux mutilations des yeux, des mains et des pieds; les *accidentés* du travail, de la pratique civile, en profiteront. Il en est de même des méthodes de rééducation qui ont été imaginées pour les aveugles, les sourds, les amputés, méthodes qui permettent déjà aux héroïques mutilés de gagner un salaire rémunérateur. Le Larousse médical de guerre consacre à cette branche de l'assistance médicale de longues pages, reproduit tous les modèles d'appareils, explique toutes les méthodes. Les trois merveilleux chapitres sur la *rééducation auditive*, sur *la façon dont on doit agir avec les aveugles*, sur *l'aptitude physique des amputés aux divers métiers et professions*, devraient être lus par tous les médecins et tous les philanthropes.

Il est enfin, dans ce précieux livre, une étude médicale sur *l'aviation* que nous n'avons trouvée, nulle part, aussi claire et aussi complète. On sait que les risques courus par les aviateurs imposent une sélection sévère des futurs pilotes. Ils doivent donc subir, avant d'être acceptés, un examen très sérieux de leurs poumons, de leur cœur, de leur tension artérielle, de leur appareil visuel. — Pour apprécier la valeur de l'ébranlement que peuvent déterminer dans le système nerveux les émotions nombreuses et variées auxquelles sont soumis les aviateurs, MM. Camus et Nepper ont proposé à M. Marchoux, médecin-chef de la place de Paris, d'organiser un service d'étude des réactions nerveuses des candidats, sur le plan suivant :

1° Etudier les temps de réaction psychomotrice des candidats, se rendre compte en combien de temps des impressions visuelles, tactiles, auditives peuvent donner naissance à un mouvement d'adaptation, ou de défense.

2° Etudier l'influence des émotions sur le rythme cardiaque, le

rythme aspiratoire, sur les vaso-moteurs, sur le tremblement; inscrire l'*intensité* et la *durée* des réactions émotives.

L'étude se fait avec le chronomètre électrique de d'Arsonval pour la mesure des réactions émotionnelles, le pneumographe pour la respiration, le pléthysmographe de Comte et Hallion pour les vasomoteurs, l'appareil de Verdin pour le tremblement.

MM. Camus et Nepper inscrivent simultanément sur un cylindre enfumé le rythme cardiaque, le rythme respiratoire, les modifications vaso-motrices périphériques et le tremblement si minime qu'il soit, d'abord à l'état normal, le sujet étant au calme, puis brusquement, sans prévenir, en tirant un violent coup de pistolet (réaction auditive), en appliquant un linge trempé dans l'eau froide sur une partie découverte de la peau (réaction tactile), en faisant exploser du magnésium (réaction visuelle).

Tous les candidats donnent sur les tracés des réactions à ces divers excitants, mais l'intérêt réside précisément dans la mesure sur le graphique de l'*intensité* de ces réactions et aussi de la *durée* de l'ébranlement nerveux qu'elles déterminent. Il y a de grandes variations entre les candidats.

Nous avons mal traduit l'intérêt du « Larousse médical de guerre ». Grâces soient rendues au docteur Galtier-Boissière.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Gustave Rodrigues : *Le peuple de l'action, essai sur l'idéalisme américain* introduction de Mark Baldwin, A. Colin, 3 fr. 50. — Probus : *Construire*, Crès, 1 fr. — L. Jerrold : *La France hier et aujourd'hui*, préface de Maurice Barrès, Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

On ne parlera jamais assez de ce grand peuple des Etats-Unis que M. Gustave Rodrigues appelle avec raison **Le peuple de l'action** dans un *Essai sur l'idéalisme américain* qui continue brilllamment la série d'études psychologiques consacrée par nos écrivains depuis Tocqueville à notre grande Sœur d'outre-Atlantique. L'histoire ne fournit pas beaucoup d'exemples d'un peuple entrant d'un cœur aussi maguanime dans une guerre aussi atroce et pour des buts d'une hauteur et d'un désintéressement aussi splendides. Dire, comme font les Allemands, que les Américains ont saisi là un prétexte pour se donner la grande armée qu'ils n'avaient pas encore, et qu'ils méditent de conquérir avec elle les deux mondes, c'est rabaisser les Etats-Unis au niveau, au triste niveau des Allemagnes. La vérité, c'est que la République étoilée est descendue dans la sanglante arène pour faire son devoir, pour réaliser son idéal d'action, et que, suivant le noble mot du pré-

sident Wilson, elle a tenu à « donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née,ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir ». Ceci, en vérité, la rapproche de nous. La France a toujours été « le pays capable de faire la guerre pour une idée », suivant le mot du généreux Napoléon III partant pour délivrer l'Italie, capable plus précisément, ici c'est Michelet qui parle, de se battre « pour les causes désintéressés qui ne doivent profiter qu'au monde » ; et que les Allemands ricanent à ces idéologies, c'est certain, mais notre grandeur morale ne consiste-t-elle pas, justement, à faire ricaner les hommes de proie ? L'Amérique aura eu ici le mérite non pas de nous révéler ce qui fera notre éternel honneur puisque nous le savions, mais de nous réhabiliter à nos propres yeux, car nous en étions arrivés à douter de la liberté, de la démocratie, de l'idéalisme ; elle nous aura montré, par son exemple, la beauté supérieure du devoir, de la lutte contre toutes les tyrannies. Le cri de guerre d'Abraham Lincoln : *No more slaves States*, reste celui de son successeur actuel, l'Etat allemand étant un *slaves State* aussi odieux, si ce n'est plus, que le *Texas* ou l'*Alabama* des esclavagistes. Et c'est pour cela que la guerre présente est une guerre sainte, quoi qu'en disent certains pacifistes ; « la cause de la paix, a dit encore le président Wilson, n'est pas celle de la lâcheté. » De pareils mots honorent celui qui les prononce ainsi que ceux qui les acclament ; que de gens qui ne croyaient pas les chasseurs de dollars capables d'une telle et si différente chasse ! Comme le dit spirituellement M. Gustave Rodrigues : « Nous aurons découvert deux fois l'Amérique, matériellement avec Christophe Colomb ; moralement avec le président Wilson. »

§

On comprend qu'à cette révélation merveilleuse des Etats-Unis, et au spectacle de leur sagesse et de leur énergie, certains chez nous aient pensé à rapprocher notre république de la leur. Dans un bref mais substantiel volume intitulé **Construire**, Probus, méditant sur la réforme de nos institutions politiques, propose de les calquer sur le modèle américain, et la question, en effet, est assez importante pour être examinée. Il y a trois domaines au moins sur lesquels les deux républiques diffèrent, ceux de l'autonomie locale, du pouvoir judiciaire et du gouvernement présidentiel. Faut-il et peut-on supprimer ces différences ?

En ce qui concerne l'autonomie locale qui est la base même de la vie publique aux Etats-Unis, et dont Probus ne parle guère, je ne verrais pour ma part aucun danger à instituer des régions ou provinces aussi indépendantes du pouvoir central que les Etats américains le sont de l'Union, mais la plupart de nos compatriotes sont moins hardis ; l'idée d'avoir une ou plusieurs demi-douzaines de

Codes Civils et de Codes de Commerce leur semblerait, je crois, pure insanité ; nous avons la centralisation dans les moelles et nos régionalistes les plus fervents s'accommodent fort bien d'habiter Paris où la fondation d'un dîner de pays, *Le Gratin* ou *La Soupe aux choux*, suffit à leur zèle particulariste.

La réforme du pouvoir judiciaire trouve moins d'opposants ; beaucoup de Français admettraient volontiers le droit pour une Cour suprême de ne pas appliquer telle loi qui serait contraire à la constitution ; mais le malheur est que nous n'avons pas de constitution et qu'il faudrait commencer par en faire une, ce qui est un gros travail. Ceci surprend peut-être, mais est la vérité : nous n'avons pas de constitution, nous avons seulement des lois « portant organisation des pouvoirs publics » que l'on qualifie de lois constitutionnelles, mais nous n'avons rien de semblable aux constitutions des cinquante Etats de l'Union qui sont parfois de petits volumes (celle de Pensylvanie tient 36 pages) ni à la constitution fédérale. Nous sommes toujours, en dépit de la Révolution, dans cette situation fâcheuse qui faisait dire à Turgot dans un mémoire à Louis XVI : « Tout le mal de la France, Sire, vient de ce que le royaume n'a pas de constitution. » Il faudrait, au moins, donner le caractère constitutionnel au texte de la Déclaration des Droits de l'homme, et même en ce cas les 17 articles de cette déclaration ne vaudraient pas le cadre juridique des 36 pages de la Pensylvanie. Il faut encore noter ici que la plupart des Français se trompent quand ils croient que seule la Cour suprême aux Etats-Unis a le droit de surseoir à l'application d'une loi ; ce droit-là tout juge américain l'a ; le juge d'Etat apprécie la légalité de la loi par rapport à la constitution de l'Etat, et le juge fédéral apprécie celle de la loi fédérale par rapport à la constitution de l'Union ; or je ne sais trop si nos compatriotes iraient jusque-là ; ils se bornent en général à demander une Cour suprême analogue au Sénat conservateur du Second Empire qui opposerait un veto solennel à certaines lois, et qui pour ce motif ne se servirait vraisemblablement pas de ce pouvoir d'apparat, pas plus que ne s'en servait le Sénat impérial.

Reste enfin le gouvernement présidentiel auquel semblent surtout tenir les partisans du système américain ; ils voient les inconvénients de notre parlementarisme, intrigues, fraudes électorales, marchandages, crises ministérielles, scandales, et comparant la dignité, la stabilité et la gravité d'un pouvoir comme celui du président Wilson, ils se rallient au système américain d'un président élu par le peuple ou au moins par les 3000 conseillers généraux, choisissant ses ministres hors des Chambres et gouvernant avec eux sans se soucier des clabauderies des représentants. Et je ne dis pas que les inconvénients de notre gabegie parlementariste ne disparaîtraient pas;

mais je me demande s'ils ne seraient pas remplacés par d'autres ; nous voyons les vertus du régime américain parce que le président Wilson, qui est un grand honnête homme, a dirigé son pays dans les voies de la justice ; mais s'il avait eu la mentalité d'un Guillaume II, dans quelles voies l'eût-il dirigé ? Or l'hypothèse n'est pas absurde ; une autre grande république américaine était tout entière de cœur avec nous contre l'Allemagne, mais son président n'avait pas la conscience héroïque de Wilson ; cela a suffi pour que l'Argentine restât sous sa tente. Ceci donne à réfléchir; si un Wilson est un grand argument en faveur du système américain, un Irrigoyen est un non moins grand argument contre. Peut-être tous ces peuples tant de l'Amérique anglo-celte que de l'Amérique latine se rendront-ils compte, après la guerre, qu'ils ont intérêt à rendre leurs présidents moins indépendants qu'aujourd'hui de l'opinion publique; mais je m'empresse de dire qu'on peut y arriver sans tomber dans l'excès de notre parlementarisme. Sur ce domaine peut-être suffirait-il de quelques améliorations de détail à nos institutions pour leur donner tous les avantages du système américain sans ses inconvénients.

§

D'ailleurs, et mieux qu'en s'empruntant des fragments d'institutions, les peuples se rapprocheraient en se comprenant et en s'aimant. Ici le beau livre sur nous de M. L. Jerrold, **La France hier et aujourd'hui**, fait pendant à celui de M. Gustave Rodrigues sur les Etats-Unis M. Jerrold, directeur parisien du *Daily telegraph*, nous connaît depuis longtemps et il a déjà été parlé ici (déc. 1905, p. 629) de ses jugements sur nous. On retrouvera dans son livre son ancienne sympathie, mais augmentée de l'admiration et de l'estime que nous vaut dans le monde entier notre belle attitude ; rien de plus intéressant que les ouvrages de ce genre écrits par des étrangers sur nous-mêmes, ceux par exemple de Bodley, de Barett-Wendell, de Morton Fullerton, de Philippe Gibbs, et maintenant celui de M. Jerrold. Il ne m'est malheureusement pas possible de reprendre toutes les appréciations de cet observateur, je me contente d'une de ses notes sur notre amour de la femme qui est presque toujours si mal compris à l'étranger, surtout dans les pays anglo-saxons enclins au puritanisme : « Le Français, dit M. Jerrold, qui pense à la femme jusqu'à l'obsession a autant, peut-être plus qu'un autre, le respect de la femme... Il n'y a pas de noceur qui ait plus de délicatesse que le Français. » Ce n'est qu'un détail et qu'on estimera peut-être secondaire ; peut-être aussi a-t-il sa valeur profonde.

A l'intention plus particulière des lecteurs du *Mercure*, je note le dernier chapitre du livre, *les Jeunes*, qui esquisse une histoire psychologique de nos jeunesses successives. L'auteur a pu en voir trois,

la plus ancienne, dont les représentants sont aujourd'hui quinquagénaires, qui se claquemura dans la tour d'ivoire symboliste, une autre qui par réaction s'éprit de la vie sous toutes ses formes, et la plus récente qui, à la veille de la guerre, se manifestait « étonnamment froide et sage » et voulait « arriver » en politique comme en finances. Cette division tripartite peut être adoptée. Je suis, d'ailleurs, mal placé, appartenant à la plus ancienne, pour bien apprécier les deux autres, mais en ce qui concerne la génération symboliste-anarchiste qui est la mienne, qui est la nôtre, puisque le *Mercure* aussi est de la classe 1889, le jugement de M. Jerrold semble très juste. « C'était au fond, dit-il, une génération amère. On comprend maintenant pourquoi. Eux-mêmes ne s'en sont pas rendu compte. Ils ne savaient pas, les hommes qui étaient des enfants en 1870, que ce qui avait empoisonné leur âme, c'était la défaite... » La vue est exacte. Nous tous qui sommes nés entre 1855 et 1865 et qui avions de 5 à 15 ans en 1870, nous avons subi la marque au fer rouge du désastre ; c'est elle qui explique nos forfanteries de décadence et de fin de siècle, notre dégoût de la politique, notre négation de la gloire chauvine et les insolences, au fond pleines de larmes, des Remy de Gourmont et des Jules Renard ; nous souffrions de cette blessure secrète jouant l'ironie, singeant l'indifférence, au fond ne vivant que du désir silencieux de revoir la France restaurée, purifiée et vengée. Et Remy de Gourmont a pu mourir sûr que ce désir serait exaucé, et nous autres nous verrons l'accomplissement du destin réparateur. Et ce sera la réconciliation de notre jeunesse d'Art pour l'Art avec la jeunesse de la Vie et la jeunesse du Succès.

Memento. — René Worms : *Philosophie des sciences sociales I, Objet des sciences sociales*, Giard et Brière, 4 fr. M. Worms, secrétaire général de l'Institut international de sociologie, a eu raison de donner une nouvelle édition de son grand ouvrage ; le premier volume étudie la nature de la société et du lien social, la classification des faits sociaux et les relations des sciences sociales particulières avec la sociologie générale ; c'est dire l'intérêt de cette œuvre vraiment magistrale. — Gabriel Carrière : *La représentation des intérêts et l'importance des éléments professionnels dans l'évolution et le gouvernement des peuples*, Alcan, 6 fr. La gravité du titre dit le sérieux de cette « synthèse professionnelle », comme s'exprime justement le sous-titre. L'auteur étudie non seulement le passé et le présent (et ses pages sur les « Comités d'action économique » créés pendant la guerre sont à lire notamment), mais aussi il prépare l'avenir et montre comment une synthèse harmonieuse de la cité future résoudra le problème de la représentation professionnelle ; il se prononce en faveur d'assemblées régionales professionnelles (proposition de loi Jean Hennessy) et aurait pu aller jusqu'à une telle assemblée nationale, pourvu que simplement consultative. — Marcel Bloch : *Les Aveugles en France*, Rousseau, 6 fr. Encore une thèse de doctorat en droit, non moins sérieuse et

plus émouvante : le chapitre sur la psychologie des aveugles dépasse le « juridisme » pur. Les aveugles de la guerre sont, hélas, si nombreux que chacun lira avec intérêt ce que l'auteur dit de l'assistance aux aveugles et des moyens offerts à ces glorieux infirmes d'accroître leur petit bien être, la pension de l'Etat étant forcément d'un taux à peine suffisant.—H.L.Motti et E. A. Fourmond : *La Défense des intérêts*, Soc. d'études, 12 impasse Ronsin, 1 fr. De très judicieuses idées sur l'utilisation intensive de toutes les forces productives par la coordination de toutes les énergies. De ces auteurs j'ai déjà signalé ici le volume : *Un autre esprit*, et le journal hebdomadaire, *Vouloir*. — Henri Colas: *La Famille*, Bloud,1 fr. Livre de propagande écrit au point de vue religieux. — Dr Elosu : *Le Poison maudit*, Bureaux de « Ce qu'il faut dire » 0.20. Point de vue tout autre, mais dans la croisade contre l'alcool toutes les bonnes volontés doivent s'unir. — Arnold Mascarel : *Les familles terriennes et l'impôt progressif sur les successions*, Soc. d'économie sociale, 54 rue de Seine, 1 fr. 50. [L'auteur est un partisan ardent de la liberté testamentaire, qu'on peut ne pas admettre aussi absolue, mais ce qu'il dit sur la lourdeur de l'impôt frappant les familles nombreuses de cultivateurs ne peut qu'être approuvé. — *Le commerce franco-américain*, « Rapport de la commission industrielle américaine en France à l'association des manufacturiers américains pour l'exportation (septembre-octobre 1916) », Berger-Levrault, 3 fr. 50. Un livre que tous les producteurs français devraient lire et méditer : le rapport est très élogieux pour eux d'ailleurs : « La France, possède les meilleurs exemples de construction et de direction d'usines. » — *Lettre d'un vieil Américain à un Français*, trad. Duplan, préface Lysis, Payot, 3 fr. 50. Même note favorable. Le vieil Américain insiste sur le parti que nous pourrions tirer de nos ressources matérielles et spirituelles, et sur l'importance du progrès économique, « sans lequel il n'y a ni bien-être, ni liberté, ni sécurité pour un peuple dans l'état du monde actuel. » Tout ceci est à approuver sans réserves.— Joseph Reinach : *Mes comptes rendus,discours,propositions et rapports*, tomes I, II et III, Alcan, 3 fr. 50 chaque volume. La carrière parlementaire de M. Joseph Reinach a été très remplie et même louablement remplie, mais si chaque député publiait, comme lui, tous ses « labeurs », il faudrait agrandir la Bibliothèque nationale ! Au surplus, comme les discours, même politiques, sont illisibles, l'auteur eût été mieux inspiré en écrivant un simple petit volume, mais substantiel, où se fût trouvé le principal de ses 1300 ou 1400 redoutables pages.— Louis Marchand : *Les Idées de Berryer*, Nouvelle librairie nationale, 6 fr. C'est précisément ce qu'a fait cet auteur pour le grand orateur royaliste dont les discours refroidis sont tout aussi illisibles que ceux de ses confrères, mais dont la figure mérite de rester. Son ennemi Timon l'exécute en quelques lignes qu'il voudrait méchantes : « Homme du monde, homme de dissipation et de plaisir, et d'un caractère enjoué, M. Berryer n'est pas naturellement laborieux... » Mais vraiment ce croquis ne le rend pas antipathique ! Robespierre avait juste les qualités contraires à ces défauts, mais mille fois plutôt les défauts du grand Berryer ! —Alexandre Zévaès et Jacques Prolo : *Une campagne politique. Le parti républicain socialiste 1910-1917*, Comité de propagande, 17 Boul. du Temple, 1 fr. Ce parti, fondé en 1910 par une trentaine de députés, dont MM. Viviani, Millerand, Painlevé, etc., voulut se distinguer

nettement du parti socialiste unifié; en effet, d'ailleurs, quand on a l'âme un peu haute et un peu libre, peut-on figurer dans un parti de discipline aussi servile? Mais le parti républicain-socialiste lui-même ne tarda pas à se scinder et tout un groupe d'arrivistes dont il est inutile de dire les noms rivalisa de naïveté imprudente avec les pires antipatriotes. M. Zévaès, qui prit l'attitude contraire et qui y perdit son siège aux élections de 1914, est dur pour ses anciens amis et sa dureté n'est que justice. Certains socialistes, unifiés ou non, ont été et sont encore bien blâmables.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le Congrès colonial de Lyon (mars 1918). — Un congrès colonial s'est tenu à Lyon les 14, 15 et 16 mars derniers et a coïncidé avec la clôture de la Foire annuelle. Les principales questions à l'ordre du jour étaient celles des Transports maritimes entre la métropole et les colonies, des transports terrestres, des débouchés et marchés à créer en France pour les produits coloniaux.

M. Maurice Long, député, ancien ministre du ravitaillement, présidait le Congrès colonial. Il l'a fait avec une remarquable maîtrise, une connaissance parfaite des questions traitées. De son discours d'ouverture, beaucoup de choses sont à retenir, car il constitue une des mises au point les plus nettes et *les plus actuelles* qui aient été essayées en ces derniers temps en matière coloniale. Après avoir constaté qu'en temps de guerre après un long séjour à Paris, dans la fièvre des préoccupations politiques, il était bon de gagner l'intérieur du Pays, d'y constater l'activité qui y règne sans arrêt et transforme la France entière en *une véritable ruche* œuvrant en vue de la délivrance attendue et de la victoire nécessaire, M. Maurice Long proclama que cette activité devrait ne rien perdre de son rayonnement après la cessation des hostilités, surtout au point de vue colonial.

Il fut un temps, dit-il ensuite, où il n'était pas un Français qui ne frémît à l'idée, à la seule pensée que nos colonies pourraient faire concurrence à la métropole, la « concurrence », spectre sans cesse agité par nos industriels et qui masquait trop souvent le manque d'initiative. C'est en vain que des économistes avertis affirmaient que, loin de pressurer hâtivement une colonie comme on presse une orange, sauf à la rejeter après en avoir exprimé le suc, il fallait d'abord gouverner le pays pour lui-même et attendre patiemment les produits qui naîtront spontanément d'échanges libres avec un groupe producteur devenu prospère. En vain, invoquait-on la bienfaisante loi des débouchés. La *concurrence* restait l'ennemie, et l'idée qu'elle pût nous venir de nos propres colonies, de pays dont nous étions les maîtres incontestés, semblait particulièrement insupportable.

Cette conception trouva son expression, survivance attardée de l'ancien pacte colonial, dans la loi du 11 janvier 1892, qui n'établit entre la mère-patrie et ses établissements d'outre-mer qu'une liberté *toute relative* des échanges.

A propos de l'Indochine, un rapport de la Chambre de commerce de Lyon de 1897 énonçait :

« Que les colonies ne sont pas faites seulement pour l'industrie métropolitaine, mais aussi pour les colons et que ceux-ci ont le droit de vivre dans les meilleures conditions réalisables... » et encore que le tarif général protecteur gêne souvent le commerce sans aucun profit pour notre industrie... et qu'il est à souhaiter que la protection actuellement accordée aux produits coloniaux français soit ramenée à un taux moins élevé, tout en laissant quelque marge à notre industrie, et que les produits qui ne font aucune concurrence à l'industrie française ne soient frappés que d'un faible droit plus en rapport avec les intérêts commerciaux ».

Pour ne prendre qu'un exemple significatif celui du coton cambodgien, si on se reporte à l'atlas statistique de l'Indo-Chine établi par M. Brenier (qui était en 1897 secrétaire général de la Mission lyonnaise) on constate que *c'est le Japon qui achète tout le coton cambodgien*, alors que la France a acheté en moyenne chaque année 33.000 tonnes de *coton indien*.

Or, on se souvient que les planteurs anglais du Lancashire déclaraient en 1911, à une réunion de la « British Cotton Growing Association » qu'ils étaient acheteurs de 500.000 balles du coton du Cambodge tel que commençait à le fournir le sud de l'Inde.

Des exemples identiques pourraient être fournis pour les soies du Tonkin, les cuirs et peaux de Madagascar, ces derniers qui, avant la guerre, allaient se vendre à Hambourg, tandis que les caoutchoucs de l'Ouest-africain français se cotaient et se vendaient à Anvers et à Liverpool et les bois de notre Congo à Hambourg.

Il convient de mettre un terme à de semblables pratiques qui ont pour résultat de faire perdre à la métropole le bénéfice de la production de ses colonies.

La guerre nous a fait nous rendre un compte exact du rôle énorme que pouvaient jouer nos possessions d'outremer dans l'approvisionnement de la mère-patrie en denrées de consommation et en matières premières de toute espèce.

La guerre, en effet, nous a montré combien il est dangereux pour une nation d'importer de l'étranger, — pour son alimentation et pour les besoins de ses usines, — 6 milliards et demi de matières premières.

Elle nous a, en même temps, amenés à penser que nous pourrions nous passer, dans une large mesure, de ces importations étrangères et nous approvisionner nous-mêmes en utilisant mieux les ressources de nos colonies.

Aujourd'hui, la preuve est faite : depuis trois ans, nos colonies ont fourni à l'administration de la guerre des alcools pour la fabrication des poudres, du ricin pour l'aéronautique, des cuirs pour l'Intendance, des rhums, du sucre, des céréales, des oléagineux, du caoutchouc et nombre d'autres produits secondaires dont l'utilisation a répondu à de pressants besoins.

Ces résultats n'ont pas suffi aux divers Ministres des colonies qui se sont succédé rue Oudinot. En janvier 1917, M. Gaston Doumergue invitait les Gouverneurs généraux et les Gouverneurs à intensifier la production de leurs colonies.

M. André Maginot, son successeur, précisa encore ces instructions et élabora un vaste programme que sanctionna, pour partie, un premier accord intervenu avec le Ministère du Ravitaillement qui s'engageait à acheter tous les oléagineux produits par l'Afrique occidentale et l'Afrique Equatoriale Françaises.

Mais, à l'heure, au moment précis où dans toutes nos colonies les productions s'accroissaient ou étaient en voie d'accroissement, voici que, par suite de la guerre sous-marine, l'évacuation des produits coloniaux fut sinon complètement empêchée du moins paralysée. En octobre dernier, la nécessité s'imposait de constituer des stocks en attendant les disponibilités de fret.

Ceci montre combien le Congrès colonial de Lyon a été bien inspiré en inscrivant à son ordre du jour la question des transports :

Transports terrestres, d'abord, destinés à faciliter l'afflux de l'intérieur des Colonies aux ports d'embarquement des produits récoltés ; *transports maritimes*, ensuite et surtout, permettant de transporter, dans la Métropole, les denrées au fur et à mesure de leur production, ou après stockage.

Dans l'état actuel des choses, d'ailleurs, la solution de ce problème des transports maritimes n'est pas aisée, déterminée qu'elle est, d'une part, par le fait de la réquisition de toute la flotte française, et d'autre part, par le fait de la constitution du Comité interallié exerçant un contrôle supérieur sur toutes les flottes commerciales des puissances de l'Entente.

M. Maurice Long remarqua ensuite judicieusement qu'à cette heure *l'accord général* était réalisé entre tous les gens compétents sur ce qu'il y avait à faire en vue de permettre à la France, après la guerre, d'utiliser pleinement ses colonies et de les mettre enfin en valeur. Ce ne sont pas les programmes qui manquent, en cette matière comme en toute autre, mais plutôt la ferme volonté de les réaliser.

Le président du Congrès de Lyon nota encore que, chaque fois que dans un pays moderne se posait la question du progrès à atteindre, il était de règle, — cela tient en quelque sorte à l'ordre naturel des choses, — d'envisager la solution d'Etat et la solution de l'initiative privée. Cette opposition, cet antagonisme constituent les deux pôles de toute économie politique.

Le docteur Gustave le Bon, dans un ouvrage récent, s'est résolument et un peu vite, semble-t-il, prononcé contre l'étatisme :

Pour lutter utilement, écrit-il, contre les invasions commerciales, nos fabricants devront apprendre à s'associer au lieu de se combattre.

L'Etat, avec son inexpérience, sa rigidité, son irresponsabilité et l'indifférence de ses employés, ne saurait intervenir dans les rouages compliqués du commerce sans les fausser entièrement.

Si, après la guerre, les initiatives industrielles, agricoles et commerciales sont paralysées par des règlements vexatoires résultant d'interventions

étatistes, la décadence des peuples soumis à ce régime est certaine. Il n'y a pas de progrès sans les initiatives individuelles, et ces initiatives sont impossibles dès que l'Etat prétend diriger l'organisme compliqué de l'industrie et du commerce.

Prenant texte de ces observations de savant polygraphe, M. Maurice Long fit des déclarations qu'il me paraît intéressant de reproduire *in extenso*, car elles portent la marque d'un esprit averti et expérimenté et peuvent conduire à d'utiles méditations :

Au temps où j'étais Ministre du Ravitaillement, dit-il, un temps dont je garde un souvenir complexe, heureux que j'ai été des efforts faits en vue de régler de graves et difficiles questions intéressant la vie nationale, attristé que je suis de n'avoir pu toujours les régler aussi rapidement et aussi parfaitement que je l'aurais voulu ; en ce temps, dis-je, j'ai pu constater combien, surtout en temps de guerre, il était difficile de s'arrêter à une formule absolue en ce qui concerne la part à faire à l'Etat et à l'initiative privée.

La moindre décision entraîne mille répercussions insoupçonnées au premier abord et réclame de la part de celui qui la prend, — je ne plaide pas ici les circonstances atténuantes, — infiniment de tact et de doigté.

Un fait, cependant, domine toute la question.

Qu'on le veuille ou non, qu'on soit partisan ou adversaire de la liberté, un fait s'impose : dans la réalité, depuis la guerre, nous avons, en dehors de toute théorie, pratiqué un *étatisme nécessaire*, celui que les circonstances imposaient.

Qu'on soit ou non convaincu de la nécessité de laisser la plus grande liberté aux compagnies de navigation, il faut bien constater qu'en fait, l'Etat, pour accorder ses méthodes avec celle de nos alliés, a dû réquisitionner tout d'abord le fret et, ensuite, le tonnage maritimes.

Dans un autre ordre d'idées, c'est dès avril 1915 que nous proposions à la Commission du Budget et en août suivant que nous arrivions à faire voter à la Chambre la loi qui est devenue la loi du 16 octobre 1915, qui confiait à l'Etat le monopole de l'importation de tous les blés exotiques, tout cela au milieu de quelles difficultés ! Oserait-on soutenir aujourd'hui que le commerce libre, malgré toute sa bonne volonté, aurait pu importer l'an dernier plus de 25 millions de quintaux de céréales (et la quantité devra être plus considérable encore cette année), les acheter, se procurer les moyens de crédit et les bateaux ? Il a fallu l'entente entre les Gouvernements de France, d'Italie, d'Angleterre, des Etats-Unis, et la création d'un organisme interallié, le Wheat executive, pour organiser et mener à bien d'aussi formidables opérations et récemment encore l'achat en commun de la totalité du surplus exportable de la récolte argentine.

De même, pour faire face à la situation présente, a-t-on dû créer des Comités interalliés qui déterminent, sur l'ensemble des matières dont peut disposer l'Entente, la part faite à la France pour qu'elle soit enfin répartie directement par l'Etat ou sous son contrôle par des consortiums français, en ce qui concerne la houille et le fer d'Angleterre, les laines d'Australie, les nitrates du Chili, les oléagineux de l'Afrique occidentale, le coton et

l'acier des Etats-Unis, les phosphates d'Algérie-Tunisie, le nickel de la Nouvelle-Calédonie, le jute des Indes, rapide et incomplète énumération qui vous montre combien est intéressant pour les milieux coloniaux le contrôle étatiste des matières premières et quelle puissance il apporte dans la guerre à l'ensemble des Nations alliées.

L'utilité des expériences ainsi faites est incontestable, bien qu'elles se soient manifestées trop souvent, il faut le reconnaître, sous les espèces de palliatifs improvisés.

Je n'entends pas, d'ailleurs, dire qu'elles constituent les premiers jalons posés dans une voie définitive que nous serions condamnés à suivre après la guerre. Telle n'est point ma pensée.

Les solutions adoptées sous le coup de la nécessité ne revêtent pas fatalement un caractère de perpétuité. Tout ce qui s'est fait, jusqu'à ce jour, pourra, la guerre terminée, être l'objet d'une révision.

Si l'on est de bonne foi, il faut cependant bien admettre que l'intervention fréquente de l'Etat, que le contrôle étroit des services publics ont permis, dans bien des cas, de réaliser rapidement ce que l'initiative privée n'aurait pu entreprendre.

Lorsque, en présence de l'invasion ennemie, il a fallu faire surgir du sol des centaines d'usines de munitions, le groupement des efforts et leur spécialisation, l'aide financière de l'Etat, subordonnée à un contrôle qui s'explique, ont permis à notre industrie de prendre brusquement un essor qu'on n'eût jamais osé envisager avant la guerre.

De ce miracle véritable ne restera-t-il rien ?

Qui ne sait, au contraire, que nous nous trouvons là en présence des éléments de notre renaissance industrielle à venir ?

D'après mon expérience personnelle et en ce qui touche les questions inscrites à l'ordre du jour du Congrès colonial, la meilleure solution doit être cherchée dans le sens de la conciliation de tendances qui, pour être fortement opposées, ne sont cependant pas absolument irréductibles.

Un départ exact devra être établi, au point de vue colonial, au point de vue de la mise en valeur intensive des colonies, entre ce qui revient à l'Etat et ce qui revient à l'initiative privée.

L'Etat doit aux Colonies, l'Etat est seul en mesure de leur fournir une *bonne administration,* d'abord, condition indispensable d'une bonne politique coloniale. Et j'entends par bonne politique coloniale, celle qui dotera les colonies de règlements simplifiés dans lesquels chacun, commerçant ou colon, puisse trouver les renseignements dont il a besoin sans qu'il soit contraint à feuilleter une bibliothèque, celle qui instaurera aux colonies un régime foncier simple et équitable, celle qui hâtera la rédaction de règlements judicieux de la main-d'œuvre, celle en un mot qui facilitera l'*intensification de la production* et fera nos indigènes riches, donc, heureux.

L'Etat doit aux Colonies *l'outillage économique*, voies ferrées, navigables, ports et rades, qui leur permettra de véhiculer intérieurement la production intensifiée.

Il leur doit encore les moyens de développer les *instruments de transports maritimes*, sans lesquels la production intensifiée menacerait de demeurer à quai et, après des stockages trop prolongés, d'y pourrir sans profit.

Il doit aux produits transportés un accès facile dans la métropole, et j'entends par là l'institution d'un *régime douanier* libéral, débarrassé des entraves que nous a léguées l'ancien Pacte colonial.

Il doit également à ces produits la *création de marchés* dans la métropole sur lesquels ils puissent rapidement se transporter, se coter et se vendre. C'en doit être fait à jamais de l'accaparement de nos denrées coloniales par les ports étrangers.

L'Etat doit enfin aux colonies et à ceux de nos nationaux appelés à les mettre en valeur toutes les facilités en vue de l'afflux des capitaux, facilités qui se résument en ceci : *mettre le crédit public à la disposition des colonies*, plus largement, plus franchement qu'on ne l'a fait à ce jour.

Voici ce que peut, ce que doit faire l'Etat. La colonisation n'est au fond que la commandite politique, économique et sociale d'un pays neuf par un pays riche d'expérience, de civilisation et d'argent.

Mais la part qui revient, ceci fait, à l'initiative privée, est encore assez large pour qu'elle ne puisse pas se prétendre lésée ni gênée dans sa sphère propre d'activité.

En effet, même si l'Etat réalisait intégralement le programme que j'ai rapidement esquissé, cela ne servirait de rien, si les individus, si vous tous, messieurs qui m'écoutez, ne consentiez à faire l'effort qui dépend de vous, et que vous êtes seuls à pouvoir *vouloir*.

Vos devoirs en matière coloniale, je ne vous les dirai point. *Vous les connaissez tous comme moi.*

Etre hardis, entreprenants, associer et grouper vos efforts au lieu de les heurter en tentatives isolées et dispersées, voilà ce que vous avez à faire. La guerre, l'horrible guerre, destructrice impitoyable de tant de jeunesse et de tant de beauté, la guerre a mis en valeur l'utilité, l'indispensabilité de nos colonies.

Cette vérité, beaucoup de Français la méconnaissaient avant le mois d'août 1914. Aujourd'hui, ils sont édifiés. Ils savent.

Mais, savoir et répéter après de nombreux orateurs ou publicistes que nos colonies, loin d'être une charge pour la mère patrie, lui ont fourni sans compter des hommes, combattants et travailleurs, des denrées d'alimentation et des matières premières et de l'argent, savoir et répéter cela ne suffit pas !

Savoir et répéter aussi qu'après la guerre nous devrons acheter et faire venir de nos colonies une grande partie des produits qu'avant la guerre nous achetions et faisions venir de l'Etranger jusqu'à concurrence de près de sept milliards, cela ne suffit pas davantage.

Entre *devoir faire* et *faire*, il y a un abîme, l'abîme immense qui sépare l'intention de l'acte.

Le présent Congrès ne sera pas inutile s'il inaugure une action continue et tenace, consciente à la fois de ses moyens et de ses fins. Cette action, concrétisée en formules précises et impératives qui puissent servir de rappel insistant vis-à-vis des Pouvoirs publics, cette action pourra être entretenue, perfectionnée dans nos réunions à venir. Ainsi, une tradition s'établira, les progrès faits, les étapes franchies pourront être notés. Que cette action s'étende à tout le pays. Qu'à Rouen, au Havre, à Marseille, à Bordeaux, elle rencontre un écho, que cet unisson dure et s'affirme quelques années,

alors on ne se demandera plus ce qu'il faut faire, on ne s'interrogera plus sur des programmes.

Alors, on possédera des résultats, les résultats qu'attend la France, les résultats qui lui sont nécessaires *pour mieux vivre* et pour elle et pour le monde, pour le monde qui lui doit déjà sa liberté, mais qui sentira d'autant mieux le poids de sa dette qu'il saura avoir à faire à une France plus puissante et plus prospère !

Les termes de ce discours qui représente mieux que de vaines paroles, mais un ensemble de vues larges et judicieuses méritent d'être retenus. Au moment même où M. Maurice Long le prononçait, M. Herriot, sénateur-maire de Lyon, annonçait que le chiffre des tractations commerciales réalisées à la Foire de cette ville, du 1er au 15 mars, *atteignait le milliard.* Il y a là un fait considérable, étant donné le temps de guerre, et qui montre tout ce que nous devons légitimement attendre de la vitalité de notre pays pour le jour où, les hostilités enfin terminées, il aura repris le cours de sa vie magnifiée et ardente.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

La critique littéraire dans les journaux (Paris-Midi, 22 février et 1er mars). — *Une réponse de Babouc* (L'Opinion, 2 mars.) — *Nomenclature de critiques* (La Voix Nationale, 12 mars).

Mon article sur l'insuffisance de la critique dans les journaux à propos de l'apologie de Babouc a porté, et M. Paul Souday, qui est journaliste, a relevé le gant. Dans sa chronique de **Paris-Midi**, il essaie de défendre ses confrères, mais on verra que, malgré son habile plaidoyer, ma critique demeure. La critique littéraire que je réclame dans les journaux consiste moins, en effet, à parler, même consciencieusement, comme le fait M. Souday, de trois ou quatre volumes de bonne marque qu'à tenir le public au courant du mouvement littéraire et philosophique, et qu'à découvrir les jeunes talents et les encourager. M. Souday est trop modeste pour s'imaginer remplir ce rôle.

Pour le surplus, écrit-il, M. de Bury s'avance beaucoup en affirmant la disparition totale de la critique littéraire. Il choisit mal son moment. Presque tous les journaux, assez nombreux, qui se sont fondés ou transformés depuis la guerre, accordent à la critique une place relativement considérable, surtout si l'on a égard à la crise du papier et aux restrictions qu'elle impose. Des journaux anciens ont même amélioré leurs positions. Ce magistère, dont R. de Bury déplore l'abolition, est présentement exercé par MM. Abel Hermant, Lucien Descaves, Laurent Tailhade, entre autres, et pour ne citer que trois noms depuis longtemps célèbres.

Je ne suis pas du tout démonté par ces trois noms fastueux que

M. Souday me jette dans les jambes. On sait trop que M. Abel Hermant s'est fait une spécialité dans la chronique macaronique ; M. Lucien Descaves ne fait guère, hélas ! de critique littéraire, et M. Laurent Tailhade semble s'être découragé. Non, celui auquel pense M. Souday, lorsqu'il insinue que la critique dans les journaux n'a jamais été aussi brillante, c'est à M. Souday lui-même.

Pourtant — et il l'avoue, — quelques correspondants se sont étonnés qu'il prenne ainsi contre moi la défense de la critique, au lieu de reconnaître son insuffisance actuelle et d'épouser ma querelle si désintéressée, — puisque je ne suis pas journaliste.

Mais M. Souday qui ne veut pas mécontenter ses confrères répond qu'il sait, à l'occasion, être un homme terrible et juste et qu'il a traité Gustave Planche de pion. Voilà qui est audacieux et d'autant plus curieux que Gustave Planche, critique d'ailleurs fort estimable, est peut-être le critique d'antan qui rappellerait le mieux M. Souday.

Il s'enorgueillit encore de ne pas « ratifier » tous les jugements de Sarcey, Brunetière, Jules Lemaître et Faguet : « J'ai dit le contraire bien des fois. » Voilà de l'indépendance d'esprit ! Mais ce n'est pas tout : Sainte-Beuve, que M. Souday défend volontiers, ne lui paraît pas sans défaut. Il reconnaît même que Remy de Gourmont avait « bien du talent ». M. Souday est généreux, d'autant plus généreux qu'il paraît avoir oublié l'opinion que l'auteur des *Epilogues* (qui selon lui n'entendait rien à la philosophie) avait de son génie.

Je n'ai jamais condamné la critique contemporaine en bloc, ainsi que M. Souday voudrait le faire croire, ni déclaré cette ineptie qu'il me prête : « Il n'y a plus de critiques. » Mais qui pourrait nier que la critique littéraire dans les journaux ne soit tout à fait insuffisante ?

Il y a quelques grands journaux de province qui ont plus de tenue et remplissent mieux leur rôle au point de vue littéraire. Je ne veux citer que la *Dépêche* de Toulouse, où Remy de Gourmont a publié des *Promenades littéraires et philosophiques* qu'aucun journal parisien, si largement ouvert à tant de célèbres mazettes, n'aurait voulu accepter ; le *Courrier du Centre*, l'*Eclair* de Montpellier, etc., etc...

Il est inutile de citer les noms des grands journaux parisiens qui semblent se désintéresser complètement de la littérature. Comme si notre littérature n'était une de nos richesses nationales !

§

C'est ce que me répond Babouc, dans l'**Opinion**, avec une courtoisie pleine d'esprit et de finesses :

Vous tenez pour certain, me dit-il, que la littérature et la presse n'ont rien à voir ensemble et que la littérature ne se porterait pas plus mal si la

presse prenait le parti de l'ignorer absolument. C'est une de ces idées qui sont en faveur rue de Condé depuis l'exposition de 1889, date de la fondation du *Mercure* symboliste. Elle contient une part de vérité et une autre part qui est d'erreur. *Sub specie æterni*, du point de vue de la postérité, la littérature peut se passer de la sympathie et de l'hospitalité des journaux. Que le *Mercure* lui reste, et les historiens sauront plus tard découvrir dans cette revue les chefs-d'œuvre de notre temps. Encore est-il indispensable pour cela que le *Mercure* remplisse à l'égard de la littérature tous les devoirs qui lui incombent.

Non, Babouc, je demande au contraire que la presse que vous représentez si bien se fasse, dans la mesure du possible, la protectrice et la divulgatrice de la pure littérature. Je demande que les écrivains comme vous, qui sont aussi des journalistes, renseignent le public sur toutes les manifestations de la pensée française.

Certes, je suis, ainsi que tous les rédacteurs anciens et modernes du *Mercure*, très sensible à ce compliment à propos des chefs-d'œuvre de notre temps ; mais je suis aussi sensible à la discrète critique, et peut-être moi-même ai-je trop souvent omis de signaler à l'attention de l'univers vos spirituelles chroniques, Babouc !

Quoi qu'il en soit, continue Babouc, la littérature d'une époque ne vit pas seulement d'espoir en un lointain avenir, si assuré que soit cet avenir. Elle vit aussi d'échanges de toutes sortes avec ses contemporains, et elle en vivra de plus en plus, les rapports entre nations ayant, si je ne me trompe, tendance à s'élargir et à prendre un caractère de nécessité toujours plus impérieuse. Or, les écrivains ont dans nos journeaux des truchements dont la portée comparée avec celle du livre et de la revue dépasse de beaucoup cette dernière. C'est pourquoi, après la guerre, la presse aura pour tâche de se mettre, sous une forme que j'ai tenté d'esquisser, à la disposition des belles-lettres, grâce à quoi la littérature française ne sera pas seulement la première, elle sera en outre réputée telle dans tout l'univers. Ainsi soit-il!
Une critique littéraire appropriée au cadre journalistique sera le signe essentiel de ce magnifique état de choses.

Nous en sommes loin et Babouc le constate lui-même et avoue : « Pour le présent il y a beaucoup à dire. » Il trouve cependant que la littérature n'a pas, quant à la critique, trop à se plaindre de la presse actuelle, et il énumère :

Le *Temps*, le *Figaro*, le *Journal*, l'*Œuvre*, la *Vérité*, le *Pays*, l'*Information*, ont un feuilleton littéraire régulier. L'*Intransigeant*, l'*Eveil*, l'*Eclair*, l'*Heure*, *Paris-Midi*, *Oui*, ont une rubrique littéraire quotidienne. *Excelsior*, *l'Humanité*, s'acquittent non moins méthodiquement de leur tâche. Avec plus ou moins de talent, chacun des critiques littéraires titulaires de ces rubriques complète à sa manière le travail de son voisin.

« Babouc, Babouc, s'écrie Mlle Henriette Charasson, qui cite cette nomenclature dans son feuilleton de **La Voix Nationale**, vous allez un peu fort. » Et elle ajoute :

Quel jour paraît donc ce « feuilleton littéraire régulier » du *Journal* ? Je n'arrive pas à le découvrir. Et pourquoi, par contre, certains injustes oublis ? Pourquoi dédaigner la *Libre Parole*, où « Lector » et M. Joseph Ageorges donnent à jour fixe des critiques ? pourquoi négliger la *France*, qui publie chaque jour un article de Camille Le Senne ? pourquoi ne pas nommer la *Voix Nationale*, où paraît le dimanche « la Pensée et les livres », et le mardi le compte-rendu de José Vincent ? Pourquoi laisser de côté l'*Action Française*, où Charles Maurras, Léon Daudet, Louis Dimier, Lucien Dubech, en des articles de longueur différente, analysent, de temps à autre, les meilleurs livres ? Enfin pourquoi vouloir ignorer les bibliographies de la *Victoire*, signées Fernand Herald ou André Lichtenberger ? Le terrible Babouc me pardonnera-t-il de compléter sa nomenclature — en attendant qu'un troisième « redresseur de torts » vienne compléter la mienne ?...

Je reconnais la portée et la valeur de ces efforts et ne veux que les encourager. Il me faut encore cependant épouser la juste critique du « terrible Babouc » en ce qui concerne le *Journal des Débats* :

La petite nomenclature que j'ai établie ci-dessus, écrit-il, ne porte pas le nom du *Journal des Débats*. C'est à dessein que j'ai omis de citer cette respectable feuille avec les journaux qui rendent de leur mieux justice à l'effort des écrivains. La négligence des *Débats* en la matière qui nous occupe est coupable. Elle est choquante, étant donné les traditions de la maison. Je n'ignore pas que les *Débats* ont en M. Antoine Albalat le plus consciencieux des critiques littéraires. M. Albalat présente, en effet, cette particularité de lire jusqu'au bout tous les livres dont il rend compte, et de rendre compte de tous les livres, ou peu s'en faut, qu'il reçoit. Sa personnalité est ici hors de cause. Mais à quoi tient-il que les *Débats* qui jouissent, dans le domaine de la politique extérieure et aussi dans celui de la critique dramatique, d'une incontestable autorité, se désintéressent des choses de la littérature à ce point que leur chronique littéraire paraît chaque fois que leur rédacteur en chef ou leur secrétaire de la rédaction a un instant d'inadvertance ? Six semaines, deux mois s'écoulent parfois sans que les abonnés soient informés du mouvement littéraire, et c'est, j'imagine, ce qui oblige M. Albalat à comprimer ses jugements à l'excès. M. de Nalèche, qui est peut-être dans la presse française la figure la plus digne d'estime, excusera ma franchise. A quoi servirait de rédiger hebdomadairement la *Presse comme elle va* si ce n'était pour dire ce qu'on juge bon aux personnes de qui on souhaite tout particulièrement être entendu ?

En somme, comme je le disais au commencement de cette chronique, malgré le plaidoyer de M. Paul Souday, qui défend le journalisme comme s'il l'incarnait à lui seul, ma critique demeure, et je me trouve d'accord avec Babouc, avec les écrivains, les journalistes eux-mêmes, et le public, je pense, pour proclamer une fois encore que la critique littéraire est tout à fait insuffisante dans les journaux. Ce n'est pas que nous manquions d'excellents critiques, prêts à remplir avec zèle, sagesse et enthousiasme ce rôle d'information et

de vulgarisation de notre production littéraire, mais les vrais coupables et les seuls responsables sont les directeurs de ces feuilles qui ouvrent si parcimonieusement leur journal à la vraie littérature.

R. DE BURY.

ART

Exposition du premier groupe (Galerie Druet). — Exposition *Manzana-Pissarro* (Galerie Devambez). — Exposition permanente d'*Art décoratif* (Galerie Devambez). — A propos de la vente Degas. — Les Préfaces de Catalogues.

Galerie Druet, Exposition du **premier groupe**.

On sait l'origine de cette désignation numérique. Beaucoup de bons artistes aiment à accrocher leurs œuvres dans la claire et spacieuse galerie Druet. Mais la salle n'a point les dimensions suffisantes pour donner à leur présentation, par le nombre des toiles montrées, tout l'intérêt qu'ils en peuvent attendre. Aussi fallut-il sérier ces artistes et les partager en groupes, évidemment sympathiques les uns aux autres, unis entre eux par des liens esthétiques serrés, pas assez différents pour être distingués par des noms génériques ou des étiquettes de partis; le numérotage était ce qui se présentait de plus simple.

L'Exposition est brillante; de jolies flexions de corps féminins dans des ombres délicates, de **Georges d'Espagnat**; des toiles de **Maurice Denis** d'une jolie pureté, de couleur charmante, de dessin d'une grande suavité ; un beau nu ; des paysages d'une jolie polyphonie colorée de **Théo van Rysselberghe**. **Louis Valtat** fait voisiner un rassemblement très moderniste de jeunes femmes, avec une *Annonciation*, d'une belle harmonie et du plus joli rêve.

Un bon *Don Quichotte* de **Pierre Laprade** voisine avec des bouquets noués de rubans tricolores. **Paul Serusier** garde un beau faste d'imagier ; couleur somptueuse, arrangement ingénieux. **Lebasque** fait preuve de ses qualités de grâce et peint dans la plus jolie lumière, avec quelque chose d'un peu grêle dans les grands tableaux (comme d'ailleurs dans sa curieuse série chez Georges Petit). **Hermann-Paul** a de beaux dessins et des ornementations très bien venues. **Vallotton** montre des toiles dont certaines rappellent assez vivement celles de ses débuts, des aspects de couloirs de théâtre, pittoresques dans leur sévérité, des coins de Paris curieux, et un soir d'orage saisissant de vérité. M. **Van den Eeckoudt** est moins connu du public parisien que les artistes du groupe qui l'invite et affirme ainsi l'estime dans laquelle il doit être tenu. Ses visions de *Roquebrune* sont d'une belle violence, d'une grande clarté chaude, avec des détails neufs et hardis dans ses synthèses d'arbres. Cet artiste ne s'était pas encore affirmé à ce point. Il y a là beaucoup de talent.

Notons de petites sculptures fort captivantes de **Maillol** et de beaux bustes énergiques de **Joseph Bernard.**

§

Chez Devambez, exposition d'œuvres décoratives de **Manzana-Pissarro**. Peu de meubles, peu de verreries, mais une série assez complète des peintures décoratives de cet artiste, des dessins et de curieuses tapisseries (exécutées par Mme Roboa). L'ensemble de l'œuvre est d'une grande splendeur colorée ; le goût en est somptueux; c'est un appel aux ressources de la décoration orientale, mais telle que peut se les formuler un artiste de notre pays, ne prenant aux arts de l'Orient que des points de départ et des ambitions d'harmonie. Une *Nativité*, vue ainsi, avec une simplicité ornée, interprétée avec fraîcheur, est une belle page. L'art du peintre est assez varié pour que la gamme générale de sa décoration ne laisse aucune monotonie s'établir dans son œuvre. A côté des grandes pages, de nombreuses études. Manzana-Pissarro est un animalier très habile et spirituel ; des dindons, des lapins, des poules ont de la vie dans leur stylisation volontaire, et ses paons déploient une belle magnificence. L'emploi des couleurs et le rôle de l'or comme important élément de polychromie est, chez Manzana-Pissarro, neuf et très varié. Tout cela représente un grand effort heureux.

§

Dans des salles voisines une exposition **d'art décoratif** permanente s'ouvre, fort bien aménagée, avec la présence de Methey, de Lalique, de Jaulmes, de Friesz, de Charles Guérin, d'Ekegardh, de Marque, de Marinot et d'André Mare ; belles toiles aux murs, belles céramiques aux vitrines, buvards éclatants sur les guéridons.

§

L'intérêt principal de l'exposition posthume d'œuvres de **Degas** (annexée à la vente des tableaux d'autres peintres qui lui appartenaient et garnissaient son atelier), c'était la vision des tableaux de jeunesse qu'il ne montrait plus et des dessins ou monotypes de la fin de sa vie, que seuls les intimes connaissaient. Tout le monde a pu voir et avec plaisir cette célèbre *Semiramis* que Manet avait reprochée plaisamment à Degas, au temps de leur compagnonnage dans les grandes luttes.

Théodore Duret avait pris texte de cette toile et de quelques portraits contemporains de la *Semiramis* pour établir la filiation de Degas avec Ingres. On pourrait parallèlement attribuer une influence à Delacroix sur les premières espagnolades de Manet et ainsi la lutte entre Ingres et Delacroix se serait continuée, avec toute l'atténuation de l'amitié et de la compréhension mutuelle, entre les deux maîtres-peintres de la génération qui suivit celle d'Ingres et de Delacroix. En admettant que d'autres influences s'y mêlèrent, ce ne serait

pas sans justesse. Mais il faut, pour Degas, penser à une autre admiration antérieure, celle de Chassériau, qui aussi guida, dans leurs routes diverses Puvis de Chavannes et Gustave Moreau. Le cycle est ainsi complété et les correspondances établies entre les origines picturales de ces maîtres. Cela fut la vérité d'un instant que diversifia l'arrivée des Claude Monet, des Renoir, des Raffaëlli partant vers des directions différentes.

Les monotypes de la fin de la vie de Degas sont d'un ordre très différent. Rien qui rappelle cette calme et jolie *Sémiramis* bâtisseuse de villes, peinte un peu avec la sensualité de Chassériau, et presque avec la même préoccupation du joli qu'un Burne Jones.

Ces monotypes, ces dessins sont d'une note violente et moderniste. C'est du Guys supérieur. Cela se passe parfois dans des endroits que Guys affectionna.

On raconte (de source sûre) que Guys très malade, presque mourant, se rappelait avec une joie profonde et quasi enfantine des soirées passées dans un lieu dit *la Patte de Chat*. C'est dans tel palais ou similaire que Degas a vu cette extraordinaire fête de la Patronne, d'un caractérisme aigu. Nous ne connaîtrons qu'une partie de ces notations. Des pudeurs évidemment respectables ont écarté de la vue du public certaines esquisses jugées trop vives. Ce ne serait que cela, il n'y aurait rien à dire ; mais le procédé a été extrêmement net ; on a détruit. C'est fâcheux. En avait-on le droit ? Le législateur n'a point fixé ce point ; sa décision pourrait être sollicitée au cas de faits nouveaux du même ordre. Les héritiers ont-ils le droit de détruire des œuvres ou des croquis dont la moralité leur paraît contestable ? L'admiration ne doit-elle pas l'emporter ? Le législateur hésitera entre le droit du mort et celui des vivants ; l'art a aussi ses droits qui s'opposent à ces destructions.

§

M. Pascal Forthuny publie dans *Oui* d'intéressantes notes critiques brèves, incisives, avisées. Il ne dédaigne point les questions corollaires et il a raison. Le voici qui part en guerre contre **les préfaces aux catalogues** d'expositions particulières. Mais au fait, n'en a-t-il jamais signé ? Mais là n'est point la question. C'est le droit de M. Forthuny de ne point admettre ces préfaces et s'il les admettait naguère de juger que l'on en a fait abus et d'en être excédé. Parmi ces préfaces j'accepte qu'il y en ait d'indifférentes, d'oiseuses, de fâcheuses. Pourtant je ne suis point de son avis et en principe ce genre ne me paraît point haïssable.

Ces petits écrits sont sans surprises, dit M. Forthuny : ils infligent à l'exposant la honte de coups d'encensoir toujours immérités et balancés identiquement.

Il préférerait voir les artistes eux-mêmes, les exposants opérer,

eux-mêmes et, rideau baissé, expliquer leurs intentions dans une petite parade préliminaire. Comme je suis foncièrement persuadé que personne ne parle de l'art aussi bien que les artistes, je me rallierais volontiers à l'avis de M. Forthuny, si je ne tenais pour avéré que les artistes s'abstiendront de ces explications. Sauf quelquefois en liminaire des œuvres d'un camarade, comme fut Paul Signac, dans cette excellente préface aux œuvres de M. et Mme Gambier, préface qui réhabiliterait le genre s'il en était absolument besoin; mais aux premières pages d'un catalogue de leurs propres œuvres, les artistes qui aiment écrire inscrivent de tout, de la philosophie, du poème en prose, du lyrisme, de la satire, mais certainement pas les indications simples sur le but et la technique de leur art, sur leur personnalité esthétique que M. Forthuny leur accorde. Des exemples! Voyez les catalogues de Van Dongen ou de Warocquier, très curieux pour nous, mais pas du tout dans le sens souhaité par M. Forthuny.

A y bien regarder, n'est-il pas exact que les peintres indiquent quelque peu leurs tendances par le choix qu'ils font de leurs préfaciers? « Dis-moi qui tu hantes, tu me donnes un aperçu sur ce que tu désires être.» Leur choix parmi les critiques ne fait-il pas le départ entre ceux qui sont soucieux de publicité ou de succès esthétique? N'est-ce point une indication sur leur goût ou leur indifférence vis-à-vis des palmes ou des médailles? C'est, à mon sens, un indice net. A la seule vue de la signature de la préface d'un catalogue, on sait, au moins dans les lignes principales, ce que l'artiste a voulu. C'est précisément ce que M. Forthuny lui concède comme un maximum de présentation. L'artiste ne peut guère s'expliquer lui-même sans être taxé de vanité ou de jactance. Mettons que ces préfaces constituent un petit luxe inutile. Il offre tout de même pour les critiques des revues qui, par la périodicité espacée de leurs recueils, peuvent louer un artiste, mais arrivent difficilement à persuader aux gens de l'aller voir, parce que, quand leur article paraît, l'exposition est close, il offre le plaisir de les signaler tout de suite quand ils ont du talent. Ces préfaces contiennent, dit M. Forthuny, des éloges excessifs. Peut-être bien! mais soyez sûr que cela sera toujours payé par un coup de boutoir d'un critique agacé, et ainsi l'équilibre se rétablit.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

Georgian Poetry 1916-1917, The Poetry Bookshop. 4 s.— Henri Chappell : *The Day and other Poems*, John Lane, 2 s. 6 d.— Laurence Binyon : *For the Fallen and other Poems*, Hodder and Stoughton. — 5 s. — D. K. Broster : *Sir Isumbras at the Ford*, John Murray, 6 s.

Un Anglais, lui-même distingué, me disait en fermant le volume de **Georgian Poetry 1916-1917** : « Notre langue est aujour-

d'hui un instrument poétique si parfait qu'on n'a guère de mérite à lui faire rendre des sons agréables et harmonieux, mais il manque ici l'âme d'un musicien. Tous ces écrivains sont des virtuoses, ce ne sont pas de grands artistes. On a tout dit d'ailleurs...»

« Je vous comprends ; ces jeunes gens sont maîtres dans l'art d'écrire avant d'avoir vécu. Aussi cherchent-ils des sentiments pour les accommoder à leur vocabulaire et non des mots pour exprimer leur passion et leurs idées. Pourtant, même au point de vue de la langue, votre poésie n'est riche en tons que dans une certaine gamme ; il y en a d'autres qu'elle n'a jamais touchés. Elle a exprimé, par exemple, toutes les délicatesses, tout le mystère, toutes les variations du clair de lune, mais, il y a une notation qu'on n'y trouve pas : c'est que sur un clocher l'astre des nuits est « comme un point sur un i». Ce qui prouve que, même en ayant à sa disposition la langue poétique la plus souple et la plus variée, on n'épuise jamais toutes les images, toutes les sensations. » — « Ces poèmes, — reprit mon compagnon en feuilletant le volume, — sont sans force. Ils ont du charme, de la joliesse, de la grandeur point. On y sent plus de bonté que d'amour, plus de pitié que de douleur, plus d'intérêt que de communion spirituelle. » — « Admettons alors que ce soient des tableaux peints avec un pinceau d'une finesse incomparable... » — « Du préraphaélitisme... »

Peut-on s'attendre à autre chose ? Par son climat, par son aspect, l'Angleterre habitue aux lumières douces, aux couleurs merveilleuses, mais fondues. Le paysage n'y a jamais cette grandeur tragique qu'on rencontre parfois en France. On n'y voit ni rochers dont le bouleversement semble l'œuvre des Titans, ni horizons qui scintillent à l'infini au soleil, ni montagnes si hautes que leurs sommets vierges se perdent dans les cieux. Tout ondule, champs et arbres sont d'un vert qui repose, et, pour arrêter les rayons trop ardents du jour, la brume voile les campagnes. Les collines même recouvrent de velours leur nudité. Dans cette nature clémente, si favorable aux illusions, si fertile en mirages, la vie s'écoulait sans beaucoup de heurts. Depuis des siècles le vautour de la guerre n'avait pas étendu ses ailes sur le pays. Le conflit actuel désempara les jeunes écrivains ; ils le jugèrent comme une sorte de monstrueux anachronisme. Ce fut d'abord pour eux une de ces folies perverses comme en pouvaient être frappés ces peuples du continent, attachés encore à tant de préjugés et de traditions surannées. Je me souviens d'avoir assisté, en 1915, à diverses réunions de poètes et je dus reconnaître chez eux une volonté très évidente de s'occuper de tout, sauf de la guerre. Certains me déclarèrent même que le *Mercure* n'était plus lisible depuis qu'il attachait tant d'importance à ces événements dénommés guerre, auxquels un véritable artiste devait rester étranger.

J'avoue que j'éprouvai une certaine indignation devant cette attitude qui ressemblait trop à une pose, et je ne pus m'empêcher d'expliquer, non sans quelque véhémence, pourquoi nous autres, Français nous prenions à la lutte une part si douloureuse, et un intérêt si passionné. Un argument porta : j'imaginai une ligne de tranchées boches à travers le Kent, le Sussex et le Hampshire, et les cathédrales de Cantorbéry et de Winchester sous les obus de la Kultur. La sérénité de ces jeunes Olympiens en fut un peu troublée. Du reste, tous ne cultivaient pas cette souveraine indifférence, et il en est qui ont fait le grand sacrifice. Mais on fut long à sentir la guerre, dans certains milieux britanniques. La richesse du pays, sa force latente, l'orgueil de la race et son insularisme aveugle, tout cela refusait de se laisser entamer par une démence continentale. La campagne anglaise est si douce, les couchants sont d'une splendeur si opulente! Faut-il s'étonner si les jeunes écrivains regardaient l'existence comme une féerie, le mal comme une ombre, le meurtre comme une tache rouge dans l'azur? Plongés soudain dans une tragédie mondiale, menacés d'un cataclysme, ils se sont trouvés le jouet d'émotions si diverses et si inattendues qu'ils peuvent tout juste en prendre note. Etrangers aux passions violentes, inhabitués aux vues d'ensemble, ils sont désemparés, et c'est pourquoi leurs œuvres ont en général un caractère fragmentaire et objectif. Ils manquent de recul, leur personnalité est impuissante à dominer les choses.

Leurs poèmes sont pleins de promesses d'ailleurs et nous attendons avec une curiosité sympathique les prochains volumes de W.-J. Turner, de Siegfried Sassoon, de Robert Nichols, de John Freeman pour ne citer que quelques-uns des derniers arrivés.

§

Henry Chappell, dont le recueil **The Day and other Poems** vient de paraître, est commissionnaire à la gare de Bath. Ce métier ne l'empêche point d'être un lettré. Ses œuvres le prouvent, en nous rappelant même trop parfois Kipling, la Bible et les Hymnes d'église. *The Soul of Britain*, par exemple, est une imitation habile du premier. Quant aux tours de phrases empruntés à la traduction anglaise d'Isaïe et de l'Apocalypse, ils sont trop nombreux pour les citer. Le rythme est souvent celui des cantiques populaires. Mr Chappell est pourtant sincère, et ce langage patriotique et religieux, cette cadence un peu monotone, expriment à merveille les sentiments de la race anglo-saxonne. Lorsque les gens du peuple sont indignés, c'est avec les invectives des prophètes qu'ils maudissent leurs ennemis, c'est avec l'intonation du prédicateur qui réprouve leurs propres fautes et fait appel au jugement de Dieu. C'est pourquoi *The Day* a eu tant de succès. Il est l'expression de l'idée de justice, à laquelle les humbles, les opprimés, les faibles se rattachent comme à une

dernière planche de salut, comme à la seule excuse de l'existence. C'est au Tout-Puissant que les civils sans défense s'adressent pour punir le Kaiser, incarnation moderne de l'esprit du mal. Une femme de ménage en donnait récemment cette naïve explication : « Voyez vous, si le Seigneur pardonnait ses crimes à l'empereur d'Allemagne, il pardonnerait tout à tous, mais *moi* je ne le comprendrais pas. » D'un autre côté, en dépit de déclarations de pacifistes tapageurs, il existe dans le peuple anglais un amour profond quoique mal défini du pays, de ses traditions d'honneur, de bravoure et de liberté, et c'est cet orgueil et cette foi que Mr Chappel a su exprimer.

§

Les trois poèmes de Mr Laurence Binyon, **For the Fallen**, *The Fourth of August* et *To Women*, ont aussi d'une façon plus subtile et plus originale une noblesse inspirée par la fierté légitime des sacrifices consentis par la patrie. Le 4 août 1914, l'Angleterre se réveille avec le sentiment d'une grandeur nouvelle, d'une communion plus intime de tous ses fils qui se lèvent mus par une même pensée, soutenus par le même idéal.

The cares, we hugged drop out of vision,
Our hearts with deeper thoughts dilate.
We step from days of sour division
Into the grandeur of our fate.

Les femmes elles aussi livrent leurs batailles, dans les veillées solitaires et les « nuits infinies de crainte ». Il n'est pas d'éclat d'obus, de coup de baïonnette qui avant d'accomplir son œuvre meurtrière ne leur perce le cœur.

Pourtant le courage de ces mères d'hier et de demain est invincible.

Amid the thunder of the guns
The lightning of the lance and sword
Your hope, your dread, your throbbing pride,
Your infinite passion is outpoured.

From hearts that are as one high heart
Withholding naught from doom and bale
Burningly offered up - to bleed,
To bear, to break, but not to fail !

Saigner, ployer, se briser, mais ne pas céder. Voilà en vérité des paroles dignes de l'Angleterre, de cette nation qui *dans l'histoire* ne s'est jamais avouée vaincue.

§

Sir Isumbras at the Ford, par D. K. Broster, est un récit d'aventures où le héros, un émigré breton, dûment blessé à la tête, au pied, au bras et fusillé à Quiberon, trouve encore assez d'énergie pour se marier ! Le livre est écrit avec vivacité, sans longueurs inu-

tiles et amusera certainement les petits et les grands enfants. Mais pourquoi traduire « Mon petit chou » par « My little cabbage » ? C'est là une plaisanterie d'écolier qui surprend dans un ouvrage sans intention humoristique, et qui est tout à fait ridicule dans la bouche du chevalier de Vireville. Dans les phrases en français, nous remarquons une légère erreur : « Si monsieur voudrait », au lieu de : « Si Monsieur voulait ». Il eût peut-être mieux valu ne pas donner à des personnages fictifs les noms de familles françaises aussi connues que les de Chaulnes, les Le Goffic, etc. D. K. Broster pourra corriger ces détails dans les nombreuses éditions que nous lui souhaitons.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Ramalho Ortigâo. Gomes dos Santos : *Espelho Encantado ;* Renascença Portuguêsa, Porto. — Villa-Moura : *As Cinzas de Camillo ;* Renascença, Porto. — Villa-Moura : *Fanny Owen e Camillo ;* Renascença, Porto. — Raul Brandâo : *Humus* ; Renascença, Porto. — Memento.

Le Président Machado, qui restera dans l'histoire, à côté du Président Wilson, comme l'une des plus nobles figures de la Démocratie universelle et qui, devant l'insurrection triomphante, sut garder une attitude de fermeté toute romaine, répète volontiers, avec le savoir immense qui le caractérise : « Il faut être de son temps. »

Nul doute. Il faut être de son temps et de son pays.

Et s'il est vrai de dire que rien ne se peut créer de durable qui ne soit greffé sur la tradition nationale, où bouillonne l'âme ancestrale de la race, il ne faut pas méconnaître non plus que la vie évolue sans cesse et que chaque époque exige un renouvellement. S'adapter ou disparaître, telle est l'inéluctable loi. C'est ce que les promoteurs du mouvement démocratique en Portugal avaient compris. Être de chez soi avec passion, sans laisser de participer à la vie mondiale, dont toute nation est solidaire. Ainsi pense l'éminent polémiste et sociologue Magalhâes Lima, qui vient de consacrer à **Ramalho Ortigâo**, émule et collaborateur d'Éça de Queiroz une étude pleine d'aperçus profonds, et qui se demande par ailleurs s'il ne faut pas chercher dans l'Art, non seulement la fleur de la vie, mais sa loi et sa raison d'être.

L'Art en même temps est l'expression préférée de la Tradition, laquelle est fille du peuple et, comme telle, compagne inséparable de la démocratie, de cette démocratie qui est la conscience active de la communion des hommes. Ainsi Ramalho Ortigâo vit et aima dans l'art traditionnel un culte qui s'exerçait au foyer. Mais comment fonder ou restaurer l'art, là où l'opposition des classes, fruit du luxe et de l'esprit de lucre, a pulvérisé et mis en conflit les éléments pri-

mordiaux de la société, là où la solitude de notre existence morale se peut mesurer à l'intensité du mouvement, à la vastitude des villes et des fabriques ? L'art est œuvre d'amour, et l'expression initiale et la plus efficace de l'amour a sa source dans la vie économique.

Or, aujourd'hui il y a divorce complet entre les classes dites cultivées et les classes laborieuses. M. Magalhaes Lima aboutit ainsi à cette conclusion inquiétante : « Tant que la constitution économique des sociétés ne sera pas radicalement différente de ce qu'elle est aujourd'hui, tant que l'amour ne s'évadera pas de simples préceptes de catéchisme pour se transformer en force primordiale et permanente d'action, toute exaltation de la renaissance d'un art traditionnel se réduira à une simple thèse académique. »

Une question également se pose à son esprit à la fois idéaliste et pratique. Quelles sont les conditions selon lesquelles un pays peut être traditionnaliste, sans se cristalliser dans une immutabilité mortelle ?

Au reste, la tradition ne semble pas pouvoir accepter, sans perdre sa vigueur intime, le contrôle de la réflexion.

Ainsi, sans méconnaître la haute valeur des aspirations esthético-sociales formulées par Ramalho Ortigâo, M. Magalhaes Lima se refuse à partager le culte professé par l'auteur des *Farpas* pour les commodités strictement pratiques. Il ne croit pas que l'énergie morale se lie étroitement à la force physique, et si l'amour des choses du foyer doit devenir un jour un moteur de résurrection, peut-être, dit-il, ses meilleurs apôtres seront-ils les sobres, les ascètes, les continents et les faibles, tous ceux qui sentent bouillonner en eux une spiritualité exaltée. Comme affaire, conclut-il, la tradition est un compte fermé et liquidé. Le calcul a réduit l'humanité à une entreprise scientifique ; mais comme la vie n'a pas encore été ramenée à de pures valeurs mercantiles, on est en droit d'espérer que les « impondérables » nous restitueront un jour ces biens de beauté, que la tradition posséda et dont nous sommes actuellement privés.

Au fait, pourquoi, devant l'excès même du mal, n'envisagerions-nous pas de prochaines rédemptions ? Une impressionnante aspiration d'idéal émane du sang actuellement versé sur les champs de bataille, et, mieux que tous les discours, l'épreuve présente enseigne aux hommes d'aujourd'hui « qu'ils doivent être de leur temps ».

De leur temps et de leur pays furent ces romanciers du XIXe siècle portugais : Camillo Castello Branco, Julio Diniz, Eça de Queiroz qui, à travers leurs récits d'observation (parmi lesquels il est de purs chefs-d'œuvre), nous font revivre l'évolution de cette classe aux qualités fortes, aux ridicules parfois saillants, aux tendances trop souvent décriées : les travailleurs enrichis, les bourgeois, fils d'heureux commerçants ès-terres brésiliennes, les descendants bénéficiaires

d'entreprises patientes et fructueuses. Nous suivons ainsi pas à pas le développement de l'intellectualité portugaise, éprise de transformations démocratiques en harmonie avec les besoins et les goûts de leurs promoteurs, et nous discernons mieux, non seulement les raisons profondes des convulsions politiques subies par le Portugal, mais la source des sympathies instinctives qui lui dictent son attitude au sein de l'Entente.

On n'accusera pas, je suppose, d'étroitesse d'esprit ceux qui ont lancé récemment l'idée d'une confédération luso-brésilienne, garantissant aux deux nations-sœurs leurs institutions républicaines. Parmi ceux-là, M. Magalhaes Lima, auteur de *L'Effort portugais et l'Union occidentale*, tient une place d'élite, et le gouvernement de M. Bernardino Machado — le vénérable Président est né à Rio — dut s'efforcer de la faire aboutir, qui venait, quelques jours avant sa chute, d'envoyer une mission au Brésil.

Maintenant que le Brésil est également entré dans la guerre pour soutenir la cause anglo-française, qui est la cause des peuples libres, nous pouvons mieux apprécier l'importance de cette idée. Retenons que la réalisation éventuelle d'un chemin-de fer Paris-Tanger-Dakar, avec tunnel sous le détroit de Gibraltar, mettrait notre capitale à dix jours de Rio.

Cela, c'est M. Gomes dos Santos qui nous l'apprend, après certaines revues techniques, et quoiqu'il fasse volontiers profession d'humour, il ne manque pas de s'en montrer ému. Son **Miroir Enchânté**, suite d'essais ironiques sur des sujets d'actualité, nous dénonce, avec une sincérité qui rappelle tour à tour Eça et les *Pigeons Voyageurs* d'Alberto d'Oliveira, certains travers cosmopolites, certaines tares flagrantes des figurants de la foire aux vanités; mais son auteur ne cesse pas un instant de croire à la noblesse des destins de l'homme, et l'on n'est pas fâché qu'il s'avise de réhabiliter quelque peu les droits du cerveau contre le muscle. M. Gomes dos Santos ne laisse pas, néanmoins, de prêter attention à la curieuse manifestation de sympathie dont l'Espagne entoure la gloire de son grand dramaturge contemporain Jacinto Benavente, auteur de *La Ciudad alegre y confiada*, et fervent apologiste de l'effort. Tout est au réveil des énergies, et Jacinto Benavento aura bientôt, de son vivant même, une statue digne de son talent sur l'une des places de Madrid.

Le Portugal jusqu'ici s'est contenté de glorifier ses morts de génie, ce qui est parfois une façon de réparer certaines ingratitudes. Ces derniers temps, l'idée de transférer au Panthéon de Belem les cendres de Camillo Castello Branco avait suscité un grand mouvement d'opinion dans le public. Un groupe important de parlementaires s'en était mêlé, et tout faisait croire qu'une solution favorable allait intervenir, quand la publication d'une lettre, par laquelle le grand Persé-

cuté affirmait sa volonté expresse de reposer en paix *ad perpetuam* dans le caveau de son choix, vint ébranler les convictions les plus fermes. Cette publication fut l'œuvre de l'éminent Essayiste et Critique Vicomte de Villa-Moura, qui rassemble aujourd'hui, dans une brochure fort élégante, intitulée **Les Cendres de Camillo**, les preuves du vœu exprimé par l'illustre défunt et les arguments qui prescrivent à ses admirateurs un devoir de suprême délicatesse. Primitivement partisan, lui aussi, du transfert à Belem, M. de Villa-Moura pense que le temps grandit chaque jour la gloire du génial romancier et que la meilleure façon d'en témoigner serait de placer à Belem, à défaut de ses cendres, un monument commémoratif et symbolique.

De ce monument, le sculpteur Teixeira Lopes a déjà exécuté la maquette. Instituera-t-il sur les bas-reliefs de son œuvre, selon le vœu de M. de Villa-Moura lui-même, la douce et douloureuse figure de cette Fanny Owen vers laquelle Camillo se sentit attiré un instant, et qui mourut victime de la plus invraisemblable jalousie qui soit? Peut-être. Tragique influence de la littérature romantique et de l'atavisme catholique sur une âme en proie au scrupule maladif : une épouse restée vierge meurt de consomption en face d'un mari silencieux que dévorent à la fois la passion et le doute.

En des pages maîtresses intitulées **Fanny Owen et Camillo**, M. de Villa-Moura a détaillé ce cas digne de Shakespeare.

Mais l'histoire de Camillo lui-même, telle que nous la montrent M. Alberto Pimentel dans *le Roman du Romancier* et M. Paulo Osorio dans sa remarquable étude psycho-pathologique, n'est-elle pas le plus poignant des drames? Et ce drame, comme chez tous les véritables génies portugais depuis Camoens, repose sur une peine d'amour. Ou plutôt il résulte du conflit aigu qui s'engendre, en des âmes opprimées par une étouffante tradition sociale, entre la passion et le point d'honneur. L'action pourrait offrir un moyen de salut; mais elle est décevante pour les sensibilités trop délicates. De là le suicide, qui n'est qu'une révolte contre le Destin, au nom de l'amour, principe de la vie éternelle et universelle.

Le problème de la Vie hante jusqu'à l'angoisse ces âmes de ten dresse et de songe voluptueux. Chez elles, le sarcasme succède naturellement à l'élégie et, quand le rire s'éteint, ce rire qui sert à refréner les larmes, le cœur ulcéré éclate sous la pression de sa peine ; l'esprit désorienté s'égare au labyrinthe de la Raison et cherche désespérément le fil d'Ariane d'une foi précise. C'est pourquoi l'angoisse métaphysique d'un Anthero de Quental a parfois des accents qui font songer au vieux Psalmiste, et je crois que l'on ne saurait lire l'étrange et poignant monologue que Raoul Brandâo intitule **Humus**, sans évoquer *L'Ecclésiaste* et le *Livre de Job*. Raoul Bran-

dâo écrit comme le meilleur des dramaturges, et il plonge à travers les ténèbres, où nous nous débattons présentement, le regard le plus désabusé qui soit. Malgré son verbe amer et qui excelle à détailler la désespérante insignifiance de nos gestes quotidiens, on le sent vibrer d'une ferveur de rédemption, que l'ironie désolée ne voile pas toujours complètement.

— « Nous sommes tous dans l'attente de la mort », conclut-il. Mais se résigne-t-il, celui qui invoque si ardemment la vie et qui inscrit ces paroles en épigraphe à son livre :

— « Ce que tu crois est beau, plus beau ce que tu soupçonnes et ce que tu ignores beaucoup plus beau encore? »

Humus restera probablement comme l'une des œuvres les plus fortement senties de la littérature portugaise. Quelque chose d'halluciné, de visionnaire et de particulièrement troublant emplit ces pages parfois haletantes, auxquelles on ne peut trouver d'analogues que dans la Bible. Elles sont bien de leur temps, du reste, et ce n'est pas là leur moindre mérite.

Memento. — Avec la collaboration de MM. Th. Braga, H. de Vasconcellos, Lopes de Mendonça, Souza Pinto, João Barreira, Leonardo Coïmbra João de Barros, etc. *Atlantida,* qui s'est vouée à l'œuvre du rapprochement luso-brésilien, publie en deux langues, français et portugais, un important numéro spécial consacré au Portugal, à son histoire, à sa littérature, à ses colonies, à ses efforts de relèvement.

Ont paru aux éditions d'*Atlantida : Pedro o Cru,* drame du maître écrivain Antonio Patricio; aux éditions de *Renascença Portugueza* : *Sargaço,* poèmes d'A. Garcia de Lima, et *Terra Prohibida,* 2e édition, du grand poète panthéiste Teixeira de Pascoaes, le chantre poignant du paysage natal, celui que Leonardo Coïmbra appelle le créateur du panpsychisme spectral, nous y reviendrons en détail); à la *Collection Lusitana* de Lello et Irmâo, après les romans les plus caractéristiques de l'œuvre de Camillo, les *Contos escolhidos* de Julio Brandâo, charmeur subtil à la Gérard de Nerval.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES AMÉRICAINES

Liberty H. Bailey: *Wind and Weather*; New-York, Scribner, 1 dollar. — Duncan Campbell Scott : *Lundy's Lane*; Doran, 1 dollar 50. — Louis Untermeyer: *First Love*; Boston, Sherman et French, 1 dollar 50; *Challenge* ; New-York, Century, 1 dollar ; *Other Poets* ; New-York, Holt, 1 dollar 25. — B. N. Nadal: *Friendship* ; New-York, Shores, 1 dollar. — William Griffith : *Loves and Losses of Pierrot*; Shores, 1 dollar. — Mary Thacher Higginson: *The Playmate Hours*; Boston, Houghton Mifflin, 75 cents. — Barbara Erskine : *Little Poems* ; Chicago, pas dans le commerce. — Fiona Macleod : *Runes of Woamn* ; Portland (Maine), Mosher, 1 dollar 50. — Edith M. Thomas: *The Flower from the Ashes* ; Mosher, 1 dollar. — Lizette W. Reese : *A Handful of Lavender* ; Mosher, 1 dollar. — Sir Richard F. Burton : *The Kastdah*; Mosher, 6 dollars. — Thomas S. Jones : *The Voice in the Silence*; Mosher, 1 dollar 25. — Clinton Scollard : *Ballads*; New-York, Gomme, 1 dollar 50. — Carl Sandburg : *Chicago Poems* ; New-York, Holt,

1 dollar 25. — Alice Stone Blackwell: *Armenian Poems*; Boston, Roberts, 1 dollar; *Songs of Russia*; Chicago, Kerr, 75 cents. — Robert Frost: *A Boy's Will*; New-York, Holt, 75 cents; *North of Boston*; Holt, 1 dollar 25; *Mountain Interval*; Holt, 1 dollar 25. — John Hay: *Complete Poetical Works*; Boston, Houghton Mifflin, 5 dollars. — Charles G. Blanden et Minna Mathison: *The Chicago Anthology*; Chicago, Roadside Press, 1 dollar. — Charles G. Blanden: *A Wilding Bough*; Roadside Press, 50 cents. — Alfred Noyes: *A Book of Princeton Verse*; Princeton, University Press, 1 dollar 50. — James Whitcomb Riley: *Complete Works*; Indianapolis, Bobbs-Merrill, 6 vol. 10 dollars. — Alfred Kreymborg: *Others, an Anthology*; New-York, Knopp, 1 dollar. — Ruth Shepard Phelps: *Skies Italian*; Minneapolis, Brooks, 1 dollar. — Memento.

Wind and Weather, par le Professeur Liberty H. Bailey, est une charmante collection de poésies dues à la plume d'un des hommes les plus versés sur le sujet de l'agriculture et qui a écrit beaucoup sur toutes les questions s'y rapportant. Ces vers révèlent ce fait dans presque chaque ligne. C'est rare de lire de la poésie si proche de la nature. Il n'est pas étonnant que leur auteur m'envoie ce volume avec ces mots : « Plus je vieillis, plus je m'intéresse au côté littéraire de la vie. »

M. Duncan Campbell Scott est directeur des affaires indiennes du Canada et l'atmosphère des pays incultes se respire dans **Lundy's Lane**, son dernier volume de vers. Ce trait se remarque surtout dans une des parties du volume intitulée : « Via Borealis. » Les fonctions officielles de M. Scott l'ont fait un « voyageur », et dans cette vie canadienne, française et indienne, on trouve ses meilleures inspirations ainsi que les plus originales.

First Love, le premier volume d'un poète new-yorkais de beaucoup de talent et de vogue, M. Louis Untermeyer, est décrit par lui-même comme « des poèmes lyriques de ma première passion ». En outre, il porte cette dédicace : « A ma femme, ce que ce volume contient digne d'elle. » Le second volume du jeune poète, **Challenge**, montre des progrès dans l'art, et le dernier, **And Other Poets**, est une collection spirituelle de parodies, avec plusieurs innovations originales dans le vers de la parodie.

Friendship, par B. N. Nadal, et **Loves and Losses of Pierrot**, par William Griffith, sont deux petits volumes de vers, chacun intéressant à sa façon, présentés par un jeune éditeur américain, M. Robert Shores, de New-York, lui-même poète de talent.

The Playmate Hours est une collection de poésies de Mme Higginson, veuve du distingué littérateur, le Colonel Higginson, contenant plusieurs pièces d'un grand charme, surtout certains des sonnets, comme, par exemple, celui pour le soixante-dixième anniversaire de Longfellow.

Little Poems, par Barbara Erskine, contient des vers d'une jeune femme morte à 30 ans. Il y avait ici évidemment la promesse de choses plus grandes à venir.

M. Thomas Bird Mosher, de Portland, Maine, est célèbre en Amérique pour ses publications de luxe, des éditions limitées et choisies de livres traitant de belles-lettres, comme, par exemple, **Runes of Woamn**, par Fiona Macleod, **The Flower from the Ashes**, par Miss Edith M. Thomas, un des poètes les plus fins de l'Amérique, **A Handful of Lavender**, par Lizette Woodworth Reese, dédié « au souvenir doux de Sidney Lanier », ce jeune poète américain qui est mort avant son temps, et nous donnant un beau quatrain sur Keats ; et **The Kasidah**, par Sir Richard F. Burton, avec une introduction par William M. Reedy, publiciste américain. Ces volumes de Miss Thomas et de Miss Reese appartiennent à une nouvelle et jolie série que M. Mosher appelle « Lyra Americana », et qui fit ses débuts avec une seconde édition de **The Rose Jar**, dont le charme et les mérites furent mentionnés déjà dans une de mes chroniques ici. M. Thomas S. Jones, l'auteur de ce volume, a depuis produit un nouveau volume de vers, **The Voice in the Silence,** qui possède toutes les belles qualités de ses premiers poèmes. L'œuvre de M. Jones se traduit en espagnol en ce moment ; un grand nombre de ses poésies ont été mises en musique et sont chantées d'un bout de l'autre des Etats-Unis.

Professeur Clinton Scollard est connu depuis longtemps du public américain comme un écrivain de poèmes délicats. Son dernier volume, **Ballads**, fait honneur à cette réputation. On notera dans cette collection le tribut payé à une jeune victime américaine de la guerre actuelle, « dont le corps sans vie gît dans la forêt de l'Argonne », ainsi que le poème « Auprès de la Tombe de Poe », qui montre une grande compréhension de cet étrange génie qui, suivant M. Scollard, écrivit des « lignes immortelles » et qui « marcha dans l'ombre ».

Un exemple extrême du vers libre, c'est **Chicago Poems**, par Carl Sandburg, qui chante l'Amérique industrielle. Ses sujets sont mornes et matérialistes ; ils donnent une impression de tristesse. En un mot, ils reflètent la vie de la grande et peu poétique ville de l'ouest où il était né et où il a passé toute son existence.

Un des traducteurs les plus heureux de vers est Miss Alice Stone Blackwell, dont les excellents travaux littéraires paraissent fréquemment dans les périodiques courants américains. Deux volumes admirables de ce genre sont ses **Armenian Poems**, contenant un portrait de Raphaël Patkanian, un des poètes arméniens les plus populaires de la génération passée, et **Songs of Russia**, une collection de trente poésies dues à la plume des libéraux russes. Ces deux volumes sont d'actualité, le martyre de l'Arménie et l'émancipaiion russe étant devant les yeux de tous en ce moment.

A Boy's Will (1913), le premier volume de poésie de Robert

Frost, attira promptement l'attention du public américain. Son second volume, **North of Boston** (1914), a passé par plusieurs éditions et fut réimprimé quatre fois dans la seule année 1915. Son troisième volume, **Mountain Interval**, vient de paraître. Bien qu'ayant joui d'une instruction universitaire et qu'il ait enseigné dans des écoles, il mène à présent la vie d'un simple fermier dans le New Hampshire. Ses poèmes, comme ceux du Professeur Bailey, respirent le grand air, mais ils sont plus complexes et philosophiques. M. Frost chante la campagne de la Nouvelle Angleterre ; il est en quelque sorte un Thoreau du xxe siècle.

M. Clarence Hay, fils du feu secrétaire d'État pour les affaires étrangères aux Etats-Unis, vient de faire une édition de luxe des **Complete Poetical Works** de John Hay, son père. Les pièces les plus notables de cette collection sont les deux poèmes en dialecte, fameuses en Amérique, « Jim Bludso » et « Little Breeches », et « Deathles Death », qu'il a écrit quand il était ministre. Un autre sonnet admirable est traduit de Stuart Merrill, dont la mère avait connu M. Hay à Washington.

The Chicago Anthology vient de paraître. Qu'un volume comme celui-ci, comprenant plus de cent poètes et cent soixante-quinze poèmes, vienne de la ville qui est la

... Hog-butcher of the world,
Tool-maker, stacker of wheat

(ces vers sont de Carl Sandburg) est en soi-même plein de signification et montre comme le mouvement poétique est en train de croître dans toute l'Union. Ces poèmes furent réunis par M. Charles G. Blander, lui-même poète et auteur de plusieurs volumes de vers, dont le dernier est la charmante petite collection **A Wilding Bough**.

A Book of Princeton verse est aussi une anthologie. Ce volume est composé de poèmes choisis, à part de rares exceptions, parmi les productions poétiques des étudiants d'une des principales universités de l'Amérique, Princeton, dans le New-Jersey. Ces exceptions, consistent dans les contributions de quelques jeunes ayant quitté l'université récemment. Toute la collection a été écrite pendant les six ou sept dernières années. Une juste appréciation du livre a été donnée dans la préface du poète anglais bien connu, M. Alfred Noyes, qui fait paraître l'ouvrage et qui est professeur de poésie dans la « Graduate School » de l'université. « Ce livre, écrit M. Noyes, n'a besoin d'aucune indulgence sous aucun rapport et contient une quantité considérable de productions qui feraient bonne figure dans n'importe quelle anthologie moderne. Tout le travail me paraît d'une qualité exceptionnellement bonne. Je crois qu'il y a

une profonde signification morale dans l'éveil croissant de l'esprit littéraire parmi la jeunesse américaine. »

M. James Whitcomb Riley, qui mourut durant l'été 1916, fut le poète le plus populaire de l'ouest. Ses vers sont simples, pleins de sentiment et offrent un excellent exemple du bien qui peut être répandu parmi les esprits moyens par des vers qui ne sont pas trop profonds et trop imbus de métaphysique. Ses **Complete Works**, en six volumes, cinq de poésie et un de prose, ont été arrangés pour la presse par le neveu du poète, M. Edmund Eitel. Chaque volume contient plusieurs illustrations. Les lettres de M. Riley vont paraître dans le *Harpers Magazine* l'année prochaine.

Encore une anthologie. **Others**, arrangé par Alfred Kreymborg, contient beaucoup d'œuvres pleines d'extravagances et plutôt faites pour déprécier que pour avancer la cause de « l'école nouvelle » ; mais en même temps le travail de ces cinquante poètes, véritables ou manqués, montre le sérieux du mouvement actuel aux Etats-Unis. A ce propos, M. Kreymborg m'écrit : « Ce mouvement est tout à fait américain, bien que, par certains aspects, notamment l'Imagisme, il doive beaucoup à la France et aux Symbolistes. Il n'y a pas d'Allemands dans notre volume, ce qui est curieux. Ceux d'entre nous dont les noms ne sont pas anglo-saxons sont d'origine scandinave, comme Carl Sandburg et moi, par exemple, ou franco-anglais, comme Arensberg, ou juifs, comme Bodenheim. Un beau commentaire se trouve ici sur le mélange des races en Amérique et son influence sur notre littérature. Ce mouvement a pris un empire vraiment national, un état de choses tout à fait étonnant. »

Skies Italian.— Toujours des anthologies; modestement appelée par l'auteur, Miss Ruth Shepard Phelps, professeur à l'université de Minnesota, « un petit bréviaire pour les voyageurs en Italie », — cette charmante anthologie débute avec Musset, « A Saint-Blaise, à la Zucca », donné en français, bien que Miss Phelps traduise avec talent comme elle nous le prouve dans deux traductions très fines d'Auguste Barbier, « l'Adieu » et « Departure ». La première pièce du volume, « Foreward », nous montre aussi que Miss Phelps sait fort bien écrire des vers de sa propre inspiration et, comme chez tous les collaborateurs de ce volume, on sent que son cœur bat chaudement pour l'Italie.

Memento. — 1917 : *Yale Review*, janvier, « The New Poetry », par le professeur John Erskine, de l'université de Columbia, lui-même poète. « La poésie nouvelle ne contient rien de réellement neuf et rien qui soit condamnable en théorie. » — *Scribner*, janvier, « Alan Seeger, Poet », par Amy Lowell. « Dans la mort d'Alan Seeger, le jeune poète américain qui donna sa vie pour la cause des Alliés dans la charge à la baïonnette à Belloy-en-Santerre, le 3 juillet 1916, un talent de grande promesse et une âme

de belle qualité fut perdue pour les lettres américaines.» — *Mid-West Quarterly*, janvier, « The Women in Spenser's Allegory of Love », par F. M. Padelford, de l'université de Washington. « The Faerie Queene récompense sans cesse l'érudit par la révélation de phases fraîches et inattendues, de sources nouvelles pleines de charme. » « Tagore », par professeur H. B. Alexandre, un des rédacteurs de cette revue. « Tagore n'est pas simplement un artiste littéraire, c'est un grand inspirateur. » — *Evening Post*, de New-York, janvier, « An English Poet's Ideas upon Poetry », par Joseph Gollomb. Le poète anglais en question est Wilfrid Wilson Gibson, maintenant en Amérique, qui dit dans cet article : « Un entourage un peu antipathique est le meilleur pour le développement d'un poète. » — *Independent*, 8 janvier, « The Soul of India », par Joyce Kilmer, poète lui-même. Quatre poèmes de Sarojini Naidu, avec une notice biographique et critique. » Dans ses poèmes nous trouvons la civilisation indienne présentée avec une richesse et une coloration qui a rarement été vue aussi superbe dans la langue anglaise. » — *Nation*, 11 janvier, « A Symbol of Belgium », par A. J. Barnouw. « La mort tragique d'Emile Verhaeren est comme un symbole de l'agonie de son pays. » — *Dial*, 25 janvier, « Poetry as a Spoken Art », par Amy Lowell. « Le mouvement poétique moderne cherche à faire renaître la qualité euphonique de la poésie, à y insister comme sur un art parlé ». — *Poetry*, février, « Emile Verhaeren », par Ezra Pound, poète américain. « Il faut évaluer ses dons et les comparer avec ceux de ses contemporains français ; il est l'égal des plus grands.» — *Nation*, 1er février, « And the Flood was Forty Days upon the Earth », par Robert Cutler. Une critique sévère du vers libre. « Miss Lowell et les autres commençants avaient quelque chose à dire et le dirent, tandis que les imagistes d'aujourd'hui n'ont rien à dire et le disent. » — *Dial*, 8 mars, « Poetry in America », par Conrad Aiken, poète américain. « Nous pouvons regarder avec confiance l'avenir et de l'état chaotique actuel, riche en énergies, nous créerons une nouvelle harmonie. » — *Mid-West Quarterly*, avril, « Nietzsche once more », par Laurence Fossler, de l'université de Nebraska. « Nietzsche reflète son âge, ses inquiétudes, ses désirs, ses curiosités, les idoles brisées, ses tâtonnements à la recherche des divinités plus grandes, sa volonté à former son propre destin. » « The Poetry of William Vaughan Moody », par Bert Emsley, de l'université de Wisconsin. « Moody est typique de la génération qui vécu pendant la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. » — *Independent*, 2 avril, « The Poet of Sweden », par Charles W. Stork. « La chose la plus notable de Verner von Heidenstam est le fait qu'il devint la voix vivante de son pays natal, la Suède. » — *Nation*, 3 mai, « Axel Olrik », le folkloriste danois qui est mort récemment, par le professeur T. F. Crane, le folkloriste américain, et M. Haldor Hermannsson, de l'université de Cornell. « Olrik prendra sa place dans la bande immortelle de ceux dont les études ont été dirigées vers le plus fervent patriotisme. » — *Dial*, juin, « A Cosmopolitan Poet », par le professeur Griswold-Morley. » Ruben Dario, un Nicaraguaye, s'est acquis incontestablement le titre du poète le plus fameux dans la langue castillane. » — *Dial*, juillet, « The Poetry of Ralph Hodgson », par John G. Fletcher, poète américain. « Parmi les jeunes poètes anglais les plus discutés, se trouve M. Hodgson. En regard du torrent d'énergie héroïque

déchaîné par la guerre, la poésie de M. Hodgson est simplement un anachronisme poli. » — *North American Review*, septembre, « Flaubert : a Revelation », par Willard H. Wright, littérateur américain qui habite Paris. « Flaubert effleure la grandeur du parfait écrivain sans tout à fait l'atteindre. » — *South Atlantic Quarterly*, octobre, « Historic Truth in the Dramas of Corneille », par Charles A. Yost ; du collège Williams « Comme tous les dramaturges d'une éternelle célébrité, Corneille choisissant un incident le travaillait de façon à lui donner un profond intérêt humain. » « The Influence of Nonnus on the 19th. Century English Literature », par William Chislett, du collège municipal de New-York. « Sensuousness in the Poetry of Wilton and Keats », par Walter Graham, de l'université de Western Reserve. « La sensualité dans Milton tient une place incidente et subordonnée ; dans Keats cette caractéristique est très marquée. » — *Mid-West Quarterly*, octobre, « The Philosophy of Tragedy, », par le professeur H. B. Alexander, un des directeurs de la revue. Cet article est en réponse à la question : « Par quelle philosophie pouvons-nous expliquer ou justifier le profond intérêt avec lequel les hommes de tant de générations ont observé le théâtre ? » — *North American Review*, novembre, « Poetry, Imagination, and Education », par Amy Lowell. « La chose la plus significative en Amérique aujourd'hui est la grande demande populaire pour la poésie. »

Poèmes notables ; 1917 : *Independent*, 1er janvier, « The Shaft », par Wilfrid W. Wilson, avec portrait, l'Anglais qui chante le travail et qui a fait une série de conférences aux Etats-Unis. — *Scribner*, janvier, « The Soul of Jeanne d'Arc », par Theodosia Garrison. — *The Plowshare*, mai, « To Joffre », par Hervey White, directeur de cette originale petite revue. « Salut, Joffre, citoyen de France ! » — *North American Review*, novembre, « Ode on the Sailing of our Troops to France », par John Jay Chapman, père de Victor Chapman, tué au champ d'honneur en France.

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Henriette Célarié : *En Esclavage*, journal de deux déportées ; Bloud et Gay, 3.50. — Robert Dieudonné : *Hommes de chevaux*, dessins de Hautot, « l'Œuvre », 1.25. — Fernand Darde : *Vingt mois de guerre à bord du croiseur Jeanne-d'Arc*, Perrin, 3 fr. 50. — H.-G. Wells : *La paix d'un homme raisonnable*, Georges Bazile, 0 fr. 25. — Whitney Warren : *Le témoignage d'un citoyen américain*, Renaissance du Livre, 3 fr. 50. — J. Pinguet : *Trois étapes de la brigade des Marins*, Perrin, 3.50. — Eric Allatini : *Savoia, la Guerre des Cimes*, l'Edition Française 30, rue de Provence, 2 fr. — Lieut. Lucien Scoudert : *Lettres à mon cadet*, Bossard, rue Madame, 2.50. — Paul Dubrulle : *Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme*, Plon, 4 fr. — Lewis Einstein : *Inside Constantinople*, Murray, 6 s. — E. F. Benson : *Crescent and Iron Cross*, Hodder et Stoughton, 5 s.

En Esclavage. — Enlever à leurs parents des enfants, des jeunes filles, pour en faire des esclaves, pratiquer la *traite des blanches* avec la suprême hypocrisie du bon motif, c'est-à-dire de contribuer au développement physique de la race française, c'est bien alle-

mand et surtout bien *Kultur*. C'est, je pense, une des meilleures preuves, hélas, de l'impossibilité où nous sommes de nous entendre jamais avec ces gens-là. Chez nous, reconnaissons-le, l'administration ne pèche pas par excès de zèle, mais chez eux, ils ont aboli, administrativement, toute espèce de respect charnel. « Vous êtes des sentimentaux », disait un grand docteur boche à un médecin parisien que je connais et qui discutait, justement, de la possibilité de visites sanitaires spéciales pour toutes les femmes sans distinction de caste. Remarquez qu'avant la guerre, les hommes qui s'occupent de l'amélioration de la race, en général, et de la question repopulation en particulier désiraient déjà qu'on eût des règlements formels pour toutes les maternités, libres ou non. Malheureusement, ce qui échappe à la compréhension de ceux qui en tiennent pour l'application des lois par la force, c'est la force, précisément, de la pudeur des sentimentaux. Une race n'est belle que par le développement de tous ses dons, le développement librement consenti, et nous ne pouvons, nous, Français, pas plus abdiquer notre sentimentalité... que renier la victoire de la Marne qui fut, par nous et comme malgré nous, au-dessus de nous.

Point de littérature dans ce triste journal de deux jeunes filles, mais les faits sans presque la robe du mot attendri ou menaçant, les faits tout nus. Il y a une femme sérieuse déjà chez Yvonne X. qui prend la tête de la pauvre colonne des déportées. Elle proteste, et se révolte sans les récriminations trop féminines d'usage. Elle ne pleure pas et encourage ses sœurs d'infortune. La toute frêle Marie, qui ne saisit pas toujours l'horreur de certains procédés, se désole, mais ne perd pas plus le sens de la direction que l'autre, plus âgée. Elles organisent le campement, tirent parti des moindres ustensiles qu'on veut bien leur abandonner et, obligées à un état de relative mendicité, ces enfants, jusque-là choyées, gâtées, ne connaissant de la vie que ses arts d'agrément, font les métiers ruraux les plus durs. Ces petites mains capables tout au plus de cueillir des fleurs ou de coudre une dentelle arrachent des pommes de terre, plantent des choux et raccommodent les plus grossiers des vêtements. Sans le réconfort du sommeil et de la bonne nourriture, ces pauvres créatures, transies ou de froid ou de peur, résistent où, peut-être, des colosses dépourvus de cette nerveuse sentimentalité qu'on nous reproche auraient, sans espérance possible, succombé.

L'auteur, Henriette Célarié, termine son récit, poignant et sobre comme la vérité même du plus affreux péril de guerre que nos jeunes femmes aient couru, par cette phrase très simple : « Imaginez que l'une de celles dont le supplice vient de vous être décrit soit votre propre fille... »

C'est aux Parisiens que j'en appelle à ce sujet. Voici venue l'heure néfaste où tous vous devez payer votre tribut de guerre. Demandez-

vous si la possibilité de la chute d'une bombe, l'envoi d'un obus sur votre maison, par avion ou *canon-fantôme*, sera jamais plus effrayant et démoralisant que cet arrachement de la fille à la mère, de l'enfant chérie aux parents qui n'ont encore point envisagé ce supplice. Le front vient à nous... de très loin! Si nos cœurs se serrent, serrons aussi les poings... autour de nos petits, en souvenir de ceux qui ont tant souffert.

Hommes de chevaux. — Ce sont les heures *hippiques* d'un fantassin! Mettre, où il faut, l'homme qu'il faut!... Pourquoi se tourmenterait-on au sujet de quelque erreur, l'erreur initiale étant la seule vraiment dangereuse? On a songé à la cavalerie lorsqu'on pouvait créer la *machine* ou tout au moins l'adapter le plus rapidement possible. Voyez les Anglais.

L'auteur n'a pas été élevé avec des chevaux, mais il les aime comme il cherche à comprendre les hommes et cela suffit pour que les bêtes et les gens finissent par s'entendre. Le secret de toutes les bonnes aventures est là. Chercher affectueusement le point faible ou le danger d'une force lâchée. Fantassin n'ayant jamais enfourché que la bicyclette, ou le dada de la philosophie, on le voit tenu en laisse par ses animaux récalcitrants dont le meilleur est devenu fou à la guerre. Les hommes aussi sont devenus leur contraire dans ces temps anormaux. Les bons font de la rancune et les mauvais ont enfin trouvé leur chemin de Damas! Tout arrive. Personne même ne doute de la victoire...

Sergent au ministère de la guerre, voici un nouveau maréchal de logis qui, péniblement hissé sur *Baptiste*, cheval de tout repos, tourne *en le faisant exprès*, puis rentre à l'écurie parce que *Baptiste* ne voit pas du tout l'utilité d'une course, d'un départ pour ailleurs: « Vous dessellerez Baptiste; je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui! »

Ce qu'il a, Baptiste, cheval de tout repos, bonne bête? Mon Dieu, il en a assez, parce qu'il flaire des choses que nous, les gens de lettres nous aurions certainement vues tout de suite, si nous nous en étions remis à nos seuls instincts. Vous, les Parisiens, vous connaissez le cheval de course, celui qui gagne le prix et celui du général qui passe la revue du 14 juillet. O Parisiens, il y a surtout le cheval de fiacre, le cheval de camion, les pauvres chevaux de trait et vous pensez qu'ils sont faits pour leur destination, n'est-ce pas? Or, mal nourris, toujours mal conduits, même en temps de paix, on n'a jamais fait pour eux que... des écritures et des écritures. Paris est le paradis des jolies femmes et l'enfer des chevaux, a déclaré quelqu'un jadis. Il n'est donc pas nouveau de s'apercevoir que le cheval a toujours été maltraité dans toute la force du terme.

Et maintenant, cet enfer, pavé de toutes les belles phrases et dépavé

de temps à autre par les bombes, est devenu le plus effroyable des champs d'honneur pour le pauvre réformé de guerre à quatre pieds. Pas nourris, malmenés par des galopins de 15 ans et trop chargés parce que *le vite et tout* s'applique encore plus à la traction qu'aux sanctions, le cheval porte le poids de son ancienne gloire! Au moins a-t-il une compensation : n'y plus songer!

Hommes de chevaux et de rhétorique, souvenez-vous de *Pégase* et de la terrible jument de l'*Apocalypse!* L'heure est venue pour vous de... payer la course.

RACHILDE.

§

Le livre de M. le L. V. Fernand Darde, **Vingt mois de guerre à bord du croiseur Jeanne-d'Arc (9 août 1914-12 avril 1916)**, est une très savoureuse contribution à l'histoire des opérations maritimes de la grande guerre. Le *Jeanne-d'Arc* est un croiseur cuirassé déjà un peu vieux, quatorze ans d'âge, mais de bonne mine avec ses six cheminées qui font sa silhouette inoubliable. Il est à Cherbourg au moment de la déclaration de guerre, et n'appareille que lorsque la situation s'est débrouillée par l'entrée en ligne de l'Angleterre. Alors, pendant huit mois, il croise et recroise dans ces dures mers de Manche et d'Atlantique, pourchassant les sous-marins et les corsaires, arrêtant les navires suspects, protégeant le va-et-vient des troupes d'Angleterre en France, besogne minutieuse et dangereuse : « La Manche est bien gardée ; un contrôle rigoureux suit, heure par heure, tout bâtiment qui entre venant du large, et la ligne entière est prévenue de son passage. »

A partir du 7 avril, changement de décor. Le *Jeanne-d'Arc* passe dans la Méditerranée, et va aux Dardanelles coopérer à la descente de nos troupes sur la côte d'Asie. Simple diversion, l'attaque principale était sur la côte d'Europe. Pourquoi attaque-t-on la péninsule de Gallipolli par son extrémité au lieu de saisir l'isthme? C'est ce que tout le monde, à bord de nos cuirassés, se demande. Il se pourrait que là ait été commise par nos alliés une des grosses fautes techniques de la guerre. Au surplus, il ne semble pas qu'on tenait à avoir ces cuirassés comme témoins, car dès le lendemain de l'attaque le *Jeanne-d'Arc,* qui d'ailleurs a tiré dans ces deux journées des 25 et 26 avril 1915 plus de 3.000 coups de canon et qui a reçu de formidables obus dans ses œuvres, reçoit l'ordre de partir pour la Syrie.

Alors pendant six mois, c'est la patrouille sur les côtes d'Asie mineure et de Syrie, bombardements, destructions de dépôts de pétrole, chasse aux sous-marins, escales dans de vieilles villes prestigieuses, Adalia, Séleucie, Tyr, Rouad où nous laissons garnison, Tripoli, Jaffa ; il paraît que du large, la vue de Tripoli est ravissante ; qu'on en prenne note pour un voyage de tourisme d'après guerre!

Puis à partir d'octobre, Salonique ! Le général Sarrail vient à bord et dit aux officiers du *Jeanne-d'Arc :* « Soyez fermes. La guerre durera au moins huit ans. » Ce *au moins* laisse encore de la marge ! Mais le vieux cuirassé ne s'attarde pas à Salonique, il repart pour de nouvelles croisières, en Egypte, à Malte, à Bizerte, en Syrie encore, où les sous-marins allemands font de temps en temps des victimes ; c'est vers cette époque que l'*Amiral-Charner* sombre mystérieusement. Hasard ? traîtrise ? On passe et on repasse devant Beyrouth, devant Alexandrette : pourquoi n'a-t-on jamais débarqué de forces de ce côté-là ? C'eût été le meilleur moyen de garantir le Canal et l'Egypte. Encore un mystère ! L'histoire de la guerre fera faire du mauvais sang aux critiques futurs. Enfin, après un repassage par Salonique, le *Jeanne-d'Arc*, éreinté par ses vingt mois de roulis presque continuel, rentre à Brest. Heureux les officiers qui ont ainsi vécu la vie de ce vieux serviteur ! Ils n'ont pas eu la chance sans doute de détruire le *Viribus Unitis*, mais c'est que le prudent dreadnought est resté à l'abri ; eux pendant ce temps ont nettoyé les mers de la vermine assassine, protégé nos convois, aidé nos soldats, admiré de beaux paysages et agité de glorieux souvenirs des Croisades et de naguère ; ils ont fait leur devoir, los à eux !

Un titre comme celui-ci : **La paix d'un homme raisonnable**, est un peu réfrigérant, mais comme c'est H.-G. Wells qui parle, on peut voir ce dont il s'agit. Voici donc : Wells, qui est très internationaliste, propose de résoudre internationalement les trois questions cruciales de la paix, qui sont celle de l'Afrique centrale, celle de l'empire turc et celle de la guerre économique, en ce sens que les partages de territoires, d'influences et de pénétrations commerciales seront remplacés par des accords loyaux, œuvre d'une Société des nations qui aurait la haute main sur cette Afrique, sur cette Turquie et sur cette Après-guerre. Et le grand romancier serait bien naïf s'il croyait être le premier à avoir découvert, ou le seul à approuver cette paix raisonnable. Mais s'il se figurait que c'est la crainte seule d'une paix différente qui fait s'obstiner l'Allemagne à la lutte, et que les armes tomberaient de ses mains dès que ce contrôle international loyal et sage serait créé, il serait plus que naïf, et moins que raisonnable.

*

C'est la volonté du président Wilson qui a déclanché l'entrée en guerre des Etats-Unis, mais cette volonté n'a pu agir que parce que l'opinion là-bas était favorable ; or cette opinion à son tour a été formée par de nombreux écrivains et orateurs qui ont sans relâche éclairé et enflammé les esprits. Parmi ces écrivains un de ceux qui ont joué le rôle le plus décisif a été M. Whitney Warren, membre correspondant de notre Institut, dont les principaux articles et discours ont été traduits et réunis sous le titre **Le Témoignage**

d'un citoyen américain. Il faut les lire pour savoir combien sont étroits les liens spirituels entre les deux républiques, et combien les Américains tiennent à notre estime et à notre affection. « Jamais nous n'avons mieux senti que la France exerçait des décisions souveraines en matière de beauté morale, et que les questions d'honneur et de devoir ne pouvaient se trancher ailleurs que devant son tribunal. » Et l'auteur raconte l'émotion qui avait secoué toute la presse des Etats-Unis à une phrase détachée d'un article new-yorkais, que la France tenait l'Amérique en mépris. Il fallut que M. Whitney Warren rectifiât l'erreur : « Le jugement de la France est une pierre de touche pour notre conscience. »

Sur ce sujet, il faudrait reproduire en entier le bel hymne à la France qui fut prononcé par l'auteur, non pas à Paris, mais à New-York, remarquons-le : « J'aime la France passionnément. Je l'aime parce qu'elle est comme un recueil de tout ce qui est aimable, la beauté, la générosité, la loyauté, la liberté, la justice; ...je l'aime parce qu'elle a des vertus qui ne sont pas insolentes et qu'elle consent assez souvent à les racheter par des défauts qui vous mettent à l'aise; je l'aime enfin parce qu'elle n'est jamais médiocre... » Je m'arrête, car je citerais la conférence entière; il est si consolant, quand on a subi les injures dont nous abreuve chaque jour la presse austro-allemande, de lire de nobles paroles comme celles de ce grand Américain! Si jamais on édite le Livre d'or que j'ai souvent demandé, recueil des éloges dont l'étranger nous a trouvés dignes, j'espère qu'on y insérera au moins cette page de Whitney Warren.

Un autre fragment de son *Témoignage* est à noter, celui qui rappelle l'avis donné par le grand quartier général allemand à l'ambassadeur américain à Paris, au moment de la ruée des Barbares après Charleroi, qu'il serait préférable pour lui de quitter son poste et de chercher en province un asile plus sûr. Voilà la preuve que le haut commandement allemand ne comptait pas entrer à Paris les mains gantées de blanc comme nos saint-cyriens allant à l'attaque. Que comptaient-ils au juste faire? Quelles ignominies? Quels massacres? Quelles explosions? On l'ignore, mais qui sait si on l'ignorera toujours, si quelque criminel ne parlera pas, si quelque ordre chiffré ne sera pas découvert et traduit? Alors rayonnera l'âme rouge de l'Allemagne!....

HENRI MAZEL.

§

Un volume curieux a été publié par la librairie Perrin, — la relation du lieutenant de vaisseau J. Pinguet, **Trois étapes de la brigade des Marins** (*la Marne, Gand, Dixmude*), où l'auteur a noté très simplement les choses advenues durant cette extraordinaire période des premiers mois de la guerre, — témoignage d'un

des acteurs du drame dont la concision même donne l'impression des faits. Le lieutenant Pinguet, avec ses marins, se trouva chargé — après la bataille de la Marne — d'assurer la surveillance des voies ferrées entre Pontoise et Creil, « embranchements et au-delà », ainsi que de la réfection provisoire des ponts. Le pays était encore infesté par l'ennemi et la mission était hasardeuse. Il y fallait « de l'audace, de l'initiative et de l'esprit de décision ». On embarqua les marins dans un train blindé qui atteignit Montdidier après des alternatives diverses. Les troupes étaient continuellement en éveil; tous les jours il y avait des alertes, des reconnaissances. Le travail avançait pourtant, et de Montdidier on voulut gagner Roye; mais sur la route il fallut livrer combat à une colonne de cavalerie que vinrent soutenir des canons. Le train dut rétrograder, revenir à son point de départ et dans cette affaire furent tués deux des bretons de la compagnie, deux « pays » dont on retrouva plus tard les sacs « amarrés » ensemble. Le lendemain il fallut gagner Tricot; ensuite La Boissière où un pont encore fut réparé. La brigade revenue à Creil fut dirigée enfin sur la Belgique où elle allait s'illustrer comme, en 1870-71, les marins du Bourget et du Mans. Elle devait atteindre Anvers, mais se trouva arrêtée en arrivant à Gand par la nouvelle de la chute du grand port de l'Escaut. On répartit les troupes aux environs, à Destelberghem et Heurden, où le lieutenant Pinguet put faire de curieuses constatations sur l'espionnage. Il fallait pourtant battre en retraite. Mais une colonne anglaise, qui tenait la route, voulut absolument prendre les nôtres pour des Allemands et il fut assez difficile de lui faire reconnaître son erreur. Le repli continua ensuite, mais à tâtons, la nuit, dans un pays inconnu, coupé de fondrières et de canaux. Les cartes d'ailleurs manquaient ; on allait au jugé. Lorsqu'ils arrivèrent à Feltre, les marins avaient fait 25 kilom, et durent en ajouter 21 encore pour gagner Thielt, où enfin ils passèrent la nuit. Le lendemain ils atteignirent Thourout, puis Cortemarck où l'on s'arrêta pour faire tête à l'ennemi, les Anglais au sud, les Belges au Nord, les Français au centre. La première position pourtant fut jugée mauvaise et l'on décida de s'appuyer sur Dixmude. Les matelots restèrent d'abord en avant d'Eissen ; « avec une compagnie de 250 hommes, dit le lieutenant Pinguet, j'avais à garder trois routes plus le chemin de fer sur un front de 6 à 800 mètres. » Cependant la colonne des fuyards, les troupes belges en retraite, des autos, cycles et motocycles passaient sans discontinuer. A l'approche des Allemands, il n'y eut qu'une fusillade et les marins reçurent l'ordre de se replier sur Dixmude. Plusieurs fois les positions désignées pour arrêter l'ennemi furent changées. Envoyé en reconnaissance sur Vladsloo, l'auteur se trouva ensuite en réserve, puis du côté de Beerst, de l'Yser. Mais on ne pouvait creuser profondément le

terrain; les tranchées étaient envahies par l'eau. On se battit bientôt dans Dixmude même qui s'effondra sous les bombes. — Plus loin, le récit indique une marche sur Saint-Jacques Capelle, où il n'y avait que sept ou huit maisons et l'église, capable d'abriter au plus 300 hommes alors que la colonne en comptait 3000. Les Allemands passèrent un moment l'Yser, à hauteur de Beerst, et il y eut une suite de combats, des alternatives d'avance et de recul. Le lieutenant Pinguet fut enfin atteint à la tête par un éclat d'obus, et dut gagner l'arrière. Mais le gros des forces françaises arrivait; la mission des fusiliers marins allait finir. — La relation que nous venons de suivre donne peu de détails sur la résistance du côté de Dixmude, de l'Yser, qui fut cependant l'action capitale où les matelots se montrèrent dignes d'eux-mêmes et de leur réputation. Mais le récit du lieutenant Pinguet vaut pas sa sincérité, — son entrain le plus souvent, — la curiosité de nombre d'épisodes, et restera sans doute un des plus curieux qui aient été donnés sur les événements de cette période aux marches de Belgique.

Du front italien, j'ai à signaler encore le récit qu'a publié M. Eric Allatini : **Savoia**, *la Guerre des Cimes*, qui donne des faits et tableaux des trois premières années du conflit. — M. Eric Allatini raconte qu'il s'engagea d'enthousiasme au début de la guerre. Exubérant, loquace, démonstratif, il eut assez de mal à se faire accepter lors de la mobilisation. Rome était égayée de fleurs et de drapeaux ; partout la foule exultait ; c'était « la fête de la guerre » dont nul ne pouvait prévoir la longueur. Notre volontaire fut envoyé à Pérouse et versé dans la brigade garibaldienne qu'on instruisait alors; mais, au départ pour le front, il se trouva retenu avec le commandant pour éduquer les recrues suivantes, — premier déboire dont il eut un tel chagrin qu'il tomba malade. Après deux mois de convalescence, il demanda à suivre un cours d'officiers qui se trouvait sur le front. Il dut faire une période d'études, d'entraînement, — dure et fastidieuse en somme, au cœur de l'hiver. Une avalanche en un moment engloutit soixante officiers et quatre cents soldats, — et c'est pour le narrateur une occasion de se lamenter, de pousser des exclamations, toutefois qu'il n'y a pas à trouver extraordinaire qu'une avalanche se produise dans la montagne. Il fut ensuite des volontaires qui allèrent occuper, à deux reprises, un sommet, — la Marmolada, — ascension mouvementée avec le froid, les dangers de chute, tant qu'à la seconde expérience il faillit culbuter, roula pendant 200 mètres pour être arrêté par la neige à 5 mètres d'un précipice. De ses compagnons, l'un se tua, l'autre, éclopé, dut être envoyé à l'hôpital, un troisième devint fou. — On finit par organiser la position et l'ascension des cimes. Notre volontaire fut promu officier et envoyé dans les Dolomites, passant des Garibaldiens dans la

82e brigade. Il donna à ce moment des détails sur la situation militaire de ce côté ; mais en allant prendre son poste de combat, il eut un nouvel accident ; il se foula le pied et dut être transporté à l'arrière, à Crocetta Trevignano. Soigné, choyé, gâté même, il avait hâte pourtant de revenir au front. Après de longs travaux de fortifition et d'approche, on décida une attaque des Alpins (28 juillet 1916) sans préparation d'artillerie, mais avec un simulacre d'attaque d'un autre côté qui leurra l'ennemi. — Il y a d'autres épisodes, — après un court repos de l'auteur, — à Villegrande, premier village irrédentiste, à Buchenstein, aux avant-postes du Sief ; une nouvelle campagne se termine lorsqu'on fait sauter le sommet de la montagne ; puis l'auteur, éclopé, mais toujours enthousiaste, se trouve rappelé à Rome pour l'instruction de la classe 1918. — Il y a autre chose du reste dans le volume de M. Eric Allantini, — des paysages, des aspects de montagne, la belle lumière de la péninsule, dont il a tiré des tableaux de valeur. Son livre est à lire et il reste que plusieurs de ses chapitres se trouvent un véritable enchantement.

Du lieutenant Lucien Scoudert, je présenterai encore un petit volume : *Propos du front*, **Lettres à mon Cadet**, suite de causeries, de réflexions sous forme épistolaire, écrites sur la ligne de combat. Les circonstances sans doute devront bien des fois les interrompre, mais elles ont de l'intérêt, car l'auteur voit juste en somme et surtout parle net. En passant il dit la lutte constante avec la mort obscure, les intempéries, l'obsession de la boue, la vermine, le manque de l'eau, la lutte avec le doute. Puis il prêche la haine de l'ennemi, de sa lâcheté envieuse, comme il indique la difficulté pour ses hommes, souvent de condition modique, de formuler ce qu'ils ressentent, ce qu'ils voient, — demain ce qu'ils auront été : le sacrifice. Plus loin il parle de la généreuse erreur de nos aînés qui ont souffert de la guerre de 1870, mais n'en avaient pas compris les leçons ; de la bravoure et de ses qualités diverses ; de la question du mariage pour les « poilus », — et surtout de leurs veuves ; de la famille et de la question féministe. Je note encore des choses curieuses sur le goût qui se manifeste au front pour le cinéma ; sur le concept allemand du « Kolossal », à propos de l'architecture et des soi-disant « progrès de la Science » ; ailleurs le désaccord qui existe entre les idées morales de la génération présente et de celle d'hier, et la nécessité de nous prémunir contre notre indulgence future à propos de l'ennemi ; des remarques justes sur l'esprit militaire en France, — et puis, le souvenir de la bataille de la Marne sur le terrain même où elle se déroula... Tout ce petit livre est à lire, et s'il casse quelques carreaux, le moins qu'on en puisse penser c'est qu'il apporte, malgré certaines affirmations, peut-être discutables, des paroles au moins de bon sens.

Avec une préface consciencieuse, une étude biographique plutôt, de M. Henry Bordeaux, la librairie Plon a publié un livre remarquable du P. Paul Dubrulle, qui se trouva « ordonné le jour même de la mobilisation » : **Mon régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme**, *impressions de guerre d'un prêtre-soldat*. C'est une œuvre posthume, comme déjà tant d'autres, le P. Dubrulle, arrivé au grade de sous-lieutenant, étant redevenu simple brancardier sur sa demande, afin de pouvoir assister les agonisants sur le champ de bataille, où il fut tué le soir du 16 avril 1917. Son récit commence avec les combats de Verdun, les 26-29 février 1916, lorsque les Allemands se ruèrent pour enlever la place. La croupe d'Haudromont, le fort de Douaumont étaient pris. Une marche de nuit de ce côté mit le bataillon en face de l'adversaire; et c'est le récit d'un premier combat de jour, mais qui reprend le soir après une accalmie. C'est l'assaut où l'ennemi se rue. « Il exagère! dit un jeune officier, — et la fusillade eut raison de cet élan orgueilleux, qui laissa sur le terrain des monticules de cadavres et de blessés. » Le commandant du bataillon cependant fut tué par un éclat d'obus et le P. Dubrulle accouru ne put que lui donner l'absolution. La bataille n'était pas finie d'ailleurs et les Allemands entreprirent d'écraser les nôtres sous un déluge de fer. Puis la fusillade recommença, l'ennemi attaquant sur la gauche pour être de nouveau rejeté. Le bombardement reprit, plus furieux encore, et dura trois heures. Pourtant ce fut la fin, ce jour-là. On enleva les blessés, les morts et l'on approfondit les tranchées en prévision d'un nouvel assaut. Le lendemain, ce fut encore le bombardement, puis une attaque, et derechef le bombardement jusqu'à cinq heures. Lorsqu'il cessa, l'aspect du champ de bataille était horrible; partout des arbres tronçonnés, des trous de marmites, des débris de cadavres, « une mixture atroce de chair et de sang d'où s'élevait une odeur fade, écœurante ». Le régiment finit par être relevé (1er mars) et se trouva en réserve dans une caserne de Verdun, mais toujours sous les obus, tant qu'on dut l'envoyer camper au dehors. Il se retrouva dans des tranchées, sans profondeur, tout proche de l'artillerie, et subit pendant quatre jours un froid terrible, le bombardement, l'espionnage des aéros qui empêchait de remuer, de sortir. Enfin le 7 mars on le renvoya définitivement; de ce côté, son service était fini. — Les chapitres qui suivent dans la relation de Paul Dubrulle permettent de croire qu'il se trouva du côté du fort de Troyon, et décrivent le pays, la vie de tranchées. Enfin c'est l'offensive de la Somme, Maurepas, le bois d'Anderlu, la prise de Combles, les tranchées de l'Hôpital et de Prilep. Je ne puis m'arrêter sur ces épisodes et je le regrette, car le récit en est attachant; il a été vécu, senti, souffert; c'est un témoignage direct et dont la sincérité ne saurait faire doute.

Parmi les derniers volumes parus, *Mon Régiment* est une des bonnes publications de la librairie Plon.

CHARLES MERKI.

§

Mr Lewis Einstein était ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople en 1915. Son journal donne des aperçus intéressants sur l'éta d'esprit du monde diplomatique et officiel pendant l'expédition des Dardanelles. Les Turcs ont de l'esprit, mais leur ironie, loin de racheter leur cruauté, lui donne une férocité nouvelle. Aucun peuple du monde n'atteint aujourd'hui un degré tel de cynisme chronique. Mr Einstein dit qu'il n'a jamais vu Talaat aussi content lorsqu'on le traite en face de « démon ». Les réponses d'Enver et de Bedri sont typiques dans leur inclémence farouche. En voici un exemple .

6 septembre 1915. — Le nouvel ordre qui force tous les belligérants à rester chez eux à partir de 9 heures a été appliqué même aux pauvres musiciens italiens qui sont ainsi privés de leur gagne-pain, mais Bedri déclare avec franchise : « Nous voulons qu'ils meurent de faim. » Quand je priai de faire exception pour les diplomates ennemis attachés à notre Ambassade il répliqua que le règlement avait été fait spécialement pour eux.

Le grand Vizir, un Egyptien qui de temps en temps vante outremesure la puissance des Turcs,

est le seul membre du gouvernement qui soit un « gentleman ». C'est un homme aux manières assez pompeuses, qui parle comme s'il dirigeait l'Empire, alors qu'il n'est en réalité qu'un mannequin, ne sait rien des affaires et obéit à Talaat.

L'histoire de la mère supérieure d'un couvent de religieuses mérite d'être citée. Elle était accusée d'avoir correspondu avec de l'encre invisible et avait été emprisonnée.

23 juillet 1915. — La mère C., qu'on vient de relâcher après environ trois mois de séjour en prison, est passée ce matin à l'Ambassade. Elle a une humilité douce que les nonnes ne possèdent pas toujours. On l'avait condamnée à 15 ans d'emprisonnement, mais elle est graciée par décret impérial, parce que l'un des juges avait fabriqué des témoignages afin de prononcer sa sentence. Elle avait juré que la correspondance à l'encre invisible était un faux, et qu'elle était innocente de tout ce dont on l'accusait excepté d'une chose : quoique Alsacienne et par conséquent sujette de l'Allemagne, toutes ses sympathies allaient à la France. C'est pourquoi l'Ambassade d'Allemagne qui refusa d'intercéder le moins du monde en sa faveur aurait accueilli avec joie sa condamnation. Mrs M. fit son possible et plaida elle-même la cause de la supérieure auprès d'Enver, mais sans la corruption du juge, ses efforts auraient été vains. La mère C. doit quitter la Turquie sur le champ. Je lui ai demandé si elle se rendait dans cette France pour laquelle elle avait souffert. Elle m'a répondu avec tristesse qu'étant de nationalité allemande, ce lui était impossible. Je lui ai

exprimé alors l'espoir qu'elle redeviendrait bientôt Française. « C'est le meilleur souhait que vous puissiez me faire », m'a-t-elle répondu.

Nous connaissons, hélas, les massacres dont ont été victimes les Arméniens, et le livre de Mr Benson : **Crescent and Iron Cross** ne fait que nous en rappeler les horreurs. Mais il n'est pas mauvais de temps à autre de répéter les vérités désagréables. On aime tant à les oublier ! Que nous propose-t-on pour empêcher le retour de ces atrocités ? L'auteur du volume imagine de placer l'Arménie sous le protectorat de la Russie, et la Syrie, y compris Alep et la Palestine, mais non la péninsule du Sinaï, sous celui de la France. Il croit que rendre Jérusalem et le pays qui l'environne aux Juifs, c'est le donner à l'Allemagne. L'Euphrate formerait la frontière orientale de la zone d'influence française. Les Anglais se réserveraient la Mésopotamie. La côte méridionale de l'Asie Mineure, d'Adana à Smyrne, et le Taurus seraient placés sous le drapeau italien. Mr. Benson, pour détourner le chemin de fer de Bagdad du territoire turc, veut établir trois embranchements qui de Homs se dirigeraient vers Beyrouth, Alexandrette et Tripoli. Mais si utiles, si indispensables même que soient ces lignes, on ne voit pas bien qu'elles puissent remplacer la voie continentale directe. La création de chemins de fer est d'ailleurs un excellent moyen de combattre la barbarie et ce n'est pas en isolant un peuple du reste du monde civilisé qu'on l'améliore.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Autriche-Hongrie.

PAIX SÉPARÉE. — La discussion du budget provisoire — car le budget général ne saurait trouver une majorité — a montré une fois de plus la décrépitude de l'Etat autrichien. Elle s'ouvrait pourtant dans des circonstances qui auraient pu sembler favorables, puisque Czernin venait de conclure avec l'Ukraine ce que l'on a appelé « la paix du pain ». C'est cependant cette paix qui a permis aux orateurs d'amorcer le procès du régime. Les Polonais, par la voix du député Götz, ont tout d'abord protesté contre le traité qui, disent-ils, « engendré par l'esprit militariste allemand et la vieille, impuissante et mensongère diplomatie autrichienne, veut enchaîner la jeune république ukrainienne aux Empires centraux ». Le président de la délégation ukrainienne, un certain Sevrjuk, se trouvait, pendant cette protestation, dans la tribune diplomatique. Il fut vivement apostrophé par les députés slaves. Le socialiste tchèque Soukup, notamment, s'est écrié : « Que nous veut ce Sevrjuk ? Vous avez conclu la paix avec un gamin de vingt ans. Voilà le gamin qui a

conclu la paix avec l'Autriche ! C'est une tromperie ! A la porte ! » D'autres députés invectivaient l'Ukrainien, l'accusant d'avoir déserté l'armée austro-hongroise où il servait comme sergent.

Sauf les partis bourgeois allemands, et certains députés ukrainiens, tout le monde fut unanime à critiquer cette fameuse paix. Le député tchèque Léo Winter affirma même qu'elle n'est pas « la paix du pain », comme on l'a appelée. « Le dictateur des vivres, assura-t-il, a dit lui-même qu'il ne fallait pas trop compter sur les blés ukrainiens. Friedrich Naumann a dit la même chose au Reichstag de Berlin, faisant valoir que la Rada était incapable de fournir du blé à Kiev et, à plus forte raison, à d'autres nations. » De son côté, le député yougoslave Tresič-Paviči plaint les Ukrainiens qui se sont livrés à l'Autriche, car la monarchie des Habsbourgs n'a jamais accordé la liberté à aucun peuple, mais l'a sournoisement enlevée à tous ceux qui ont eu confiance en elle. Mais, ajoute-t-il en substance, une paix n'est valable aujourd'hui que consentie par les peuples, et il expose les revendications de sa nation. « Les Yougoslaves, dit-il, exigent la réalisation de leur unité nationale et leur indépendance absolue. »

Il faudrait des pages, et des pages pour analyser tous les griefs portés à la Chambre par les députés slaves. M. Viškovský (Tchèque) accuse Vienne et Berlin d'avoir été les initiateurs des bolcheviki dont les proclamations étaient imprimées en Allemagne. « La guerre a été faite, en grande partie, conclut-il, pour l'Alsace-Lorraine, et la paix ne sera pas possible tant que cette question n'aura pas disparu de l'ordre du jour. » M. Franta, autre Tchèque, annonce une révolution. « Nos potentats, menace-t-il, peuvent encore pendant quelque temps profiter de mesures sévères pour s'opposer aux aspirations de grandes nations civilisées comme les Tchèques et les Polonais, qui veulent disposer d'elles-mêmes, mais ils ne réussiront pas. » M. Laginja (Yougoslave) revient sur les causes de la guerre en des paroles qui méritent d'être rapportées, car elles corroborent ce que nous avons plusieurs fois écrit dans les pages du *Mercure de France*. « Cette guerre, demande l'orateur, n'a-t-elle vraiment pour *but que de punir la Serbie, coupable ou, sans doute, innocente du meurtre de Sarajevo?* Je parle ainsi intentionnellement, car la dernière page de l'histoire de cet horrible assassinat n'a pas encore été écrite. *Il n'est pas exclu de supposer que la main du jeune meurtrier de Sarajevo a été dirigée par des forces invisibles autres que celles qui régnaient à Belgrade* (1). Non, Messieurs, ce sont d'autres raisons qui ont provoqué cette guerre fatale... Le but de ce conflit était l'anéantissement de la nation française, si civilisée, ainsi

(1) Les passages que nous soulignons le sont dans le texte publié par le journal yougoslave *Edinost* du 24 février.

que celui de toutes les nations slaves qui aspirent à une vie nouvelle. » Les socialistes allemands eux-mêmes ont fait le procès du régime. « Seul, exposa Adler, un gouvernement qui aura assez d'énergie et de force pour faire triompher ses idées, un gouvernement qui ne temporisera pas, pensant qu'il lui reste toujours l'argument des baïonnettes, pourra, d'une façon vraiment durable, gagner la confiance des peuples. » Seitz, enfin, résume d'une phrase la situation de l'Autriche. Son « état morbide » ne saurait « être considéré comme une crise parlementaire, mais comme une crise grave de l'Etat ».

Le fait que le budget provisoire a été voté ne change rien à la situation. Le jugement du socialiste viennois n'en conserve pas moins sa valeur. Il a fallu, pour obtenir une majorité chancelante, l'intervention personnelle de l'Empereur. Celui-ci, en effet, reçut le 7 mars les députés polonais en audience particulière. Que leur promit-il ? Les journaux viennois sont muets à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est que, malgré l'habituelle complaisance dont ils n'ont pu encore se défaire complètement, les Polonais restèrent fidèles à l'opposition slave. Ils se contentèrent de s'abstenir lors du vote. C'était assez pour mettre les autres membres de l'opposition en minorité. Le gouvernement avait remporté une victoire, mais, comme le crièrent certains députés, une victoire à la Pyrrhus, car ce succès temporaire ne résout pas « la crise de l'Etat ». Les paix séparées de l'est ne font, au contraire, que l'aggraver, car elles rendent plus sensible à tous l'urgence des problèmes nationaux.

La paix dictée par l'Allemagne au peuple russe, écrit l'*Arbeiter Zeitung* du 2 mars, réduit les Grands Russes à leur propre territoire linguistique. Elle arrache à l'Etat russe toutes les autres nations. Elle promet aux Finlandais, aux Esthoniens, aux Lettons, aux Lithuaniens, aux Polonais et aux Ukrainiens leurs Etats indépendants. Il ne saurait échapper, même aux bourgeois allemands les moins intelligents, qu'il est impossible de refuser aux Tchèques leur propre Etat au moment où on l'accorde à des peuples qui, par la richesse, la culture nationale et la force, sont notoirement inférieurs aux Tchèques.

Enfin le président du Conseil lui-même a fini par s'apercevoir qu'il existe une « question yougoslave ». Dans un discours prononcé le 7 mars, Seidler disait en effet : « Je dois avouer que la question yougoslave est une question qui ne saurait actuellement passer inaperçue. » Il lui a fallu du temps pour se décider à la voir, car, ainsi que le faisait plaisamment remarquer le *Slovenec* du 8 mars, sur ce point « l'Europe a devancé l'Autriche ».

Seidler voulait sans doute indiquer par là que la conduite des Yougoslaves commence à inquiéter davantage le gouvernement à qui celle des Tchèques cause déjà tant de soucis. Les Slaves du sud s'a-

gitent fort, en effet. Pour appuyer leurs revendications, ils organisent un referendum sur la question de l'union en un seul Etat de tous les Serbes, Croates et Slovènes. Malgré le zèle des gendarmes qui s'efforcent d'entraver ce plébiscite, les listes se couvrent partout de milliers et de milliers de signatures. Les hommes politiques, de leur côté, se sont réunis à Zagreb (Agram), du 2 au 4 mars, en vue de constituer un Conseil National Yougoslave. Sur un ordre venu de Budapest, la police a essayé d'empêcher cette réunion et provoqué dans la capitale de la Croatie, dont la population acclamait les députés, des émeutes sanglantes dont la presse française a parlé. La conférence put néanmoins être tenue. Le compte rendu en fut impitoyablement censuré dans tous les journaux, sauf dans la *Neue Freie Presse*. C'est qu'en effet, les délégués yougoslaves y « demandent la création d'un Etat des Slovènes, des Croates et des Serbes, national, indépendant et basé sur des principes démocratiques ». La *Reichspost* fulmine contre cette revendication d'un tel Etat, parce que le procès-verbal ne parle pas de le former « dans le cadre de la Monarchie des Habsbourgs » et que c'est là, selon elle, « la politique de Belgrade » (6 mars).

Les émeutes de Zagreb dont nous venons de parler ne sont d'ailleurs pas les premières qui se produisent dans les pays slaves du sud. Des troubles fort graves ont éclaté dans divers ports de la côte, notamment à Cattaro. Les marins de la flotte autrichienne, en majorité yougoslaves, sont, semble-t-il, en révolte ouverte. L'effervescence est même si grave que l'empereur a dû prendre lui-même le commandement suprême de la marine et remplacer l'amiral Njegovan, Yougoslave, par un Magyar, Nicolas Horthy, à la tête de la flotte. Cette mesure, dit le *Pesti Naplo* (3 mars), serait en effet le résultat « des événements qui se sont récemment déroulés dans la flotte ». Le mouvement a aussi gagné les troupes de l'intérieur. Une véritable insurrection a éclaté à Mostar, en Bosnie, et le 22e régiment d'infanterie, composé de Dalmates, que l'on envoyait pour rétablir l'ordre, a refusé de tirer sur la foule des manifestants. L'état de siège a donc été proclamé dans toute la région. Peu après, selon la *Népszava* du 3 mars, la même mesure était prise dans trois arrondissements du sud-ouest de la Croatie, aux frontières de la Dalmatie. L'état d'esprit des soldats yougoslaves de l'armée autrichienne apparaît également dans des manifestations d'un autre ordre. Le *Slovenski Narod*, l'*Obzor*, la *Hrvatska Drzava* et d'autres journaux yougoslaves enregistrent avec satisfaction les souscriptions que ces « guerriers », officiers comme simples soldats, adressent ou aux associations nationales, ou aux œuvres destinées à soutenir les revendications les plus radicales. On peut dire qu'une révolution est latente. Le 27 février, à une séance du Sabor (Parlement) croate, le député Hrvoj la laissait

prévoir. « Si une révolution venait à éclater, proclamait-il, la responsabilité en retomberait sur ceux qui détiennent le pouvoir et qui ne permettent pas au peuple d'exprimer son opinion. » (*Obzor* du 28 février.)

Une entente entre l'Italie et le Comité yougoslave de Londres est sur le point d'aboutir. Les journaux serbes, croates et slovènes suivent avec intérêt les péripéties des pourparlers engagés. L'Entente a intérêt à voir s'établir cet accord. Lorsqu il aura été conclu, lorsqu'il ne restera aucun motif de froissement entre l'Italie et ses voisins les Slaves du sud, il serait bon que les Etats alliés fissent connaître aux Slaves d'Autriche-Hongrie, en leur offrant des garanties formelles, leur désir de les émanciper. Il est probable qu'un tel acte ferait éclater cette révolution dont parle le député croate, cette révolution qui couve depuis si longtemps dans les Pays tchèques aussi bien qu'en territoire yougoslave. La Monarchie danubienne, la si fidèle alliée de l'Allemagne, n'y résisterait pas. Elle serait, en tous cas, annihilée et l'Entente n'aurait plus affaire qu'à l'Allemagne.

Certains « diplomates » cependant ne sont pas d'avis que l'Entente s'intéresse aux petites nationalités d'Autriche-Hongrie. Il faut, au contraire, selon leur docte jugement, que nous nous efforcions par des concessions raisonnables de séparer le Habsbourg du Hohenzollern. La première condition est, naturellement, de travailler au maintien de l'Autriche-Hongrie en sacrifiant les Slaves et les Roumains, en les livrant pour une nouvelle période à l'oppression des Allemands et des Magyars. Que les Tchécoslovaques et autres Slaves se débrouillent. Il faut que l'Autriche soit forte pour s'opposer à l'Allemagne. Dans la *Vossische Zeitung* du 9 décembre dernier, le fameux faussaire Friedjung, dont on n'a pas oublié le rôle scandaleux dans le procès anti-yougoslave de Vienne en 1909, réclamait la Serbie pour l'Autriche. « Par l'adjonction de la Serbie à la monarchie danubienne, prétendait-il, se trouverait, du reste, exaucé le vœu du peuple serbo-croate pour une communauté nationale. » Certains austrophiles français croient excellente pour la France cette solution allemande du problème yougoslave. Ils la jugent suffisante pour détacher l'Autriche-Hongrie de l'Allemagne. « Si l'Autriche, formulait le comte de Fels dans un livre récent (1), pour obtenir la paix de l'Italie, lui cédait le Trentin et Trieste, pourquoi ne trouverait-elle pas une compensation dans une combinaison qui ne pourrait déplaire aux partisans d'une grande Yougoslavie ? Quelle objection valable pourraient invoquer ceux qui rêvent d'annexer à la Serbie les provinces yougoslaves de l'Autriche, à ce que l'Etat ainsi constitué, librement consulté, fît partie de la fédération nouvelle de l'Europe centrale

(1) Comte de Fels. *L'Entente et le Problème autrichien* (Bernard Grasset, Paris 1918).

avec des garanties constitutionnelles avalisées par les nations démocratiques de l'Entente? » (pp. 215 et 216).

Nous doutons fort que notre diplomatie pousse la condescendance envers l'Autriche aussi loin que le « Diplomate » de *l'Œuvre* et qu'elle soit prête, comme lui, à livrer un allié à l'ennemi. L'Entente a, il n'y a pas si longtemps, éprouvé qu'il est impossible de séparer les Empires centraux. Le 7 février dernier, le journal anglais *Justice* publiait la note suivante ; « Nous avons appris il y a plus de deux semaines que le général Smuts a engagé, comme membre du cabinet de guerre, des négociations de paix avec l'Autriche représentée par le comte Mensdorff. » Le 13 février, le député Whyte portait le fait au Parlement britannique et n'était pas démenti. Les pourparlers, il faut le dire, ne purent aboutir. (*Censuré.*)

Il suffit, du reste, d'un peu de bon sens pour s'apercevoir qu'il est impossible de rompre la coalition des Empires centraux par une paix séparée avec l'Autriche. L'Allemagne tient son alliée financièrement et militairement. Avons-nous intérêt à nous ruiner pour payer les dettes contractées envers l'Allemagne par le gouvernement de Vienne? Avons-nous, d'autre part, la possibilité de chasser de l'état-major austro-hongrois les officiers de Guillaume II et des territoires de Charles Ier les troupes allemandes, bulgares et turques? Evidemment non. Nous avons à l'égard de nos alliés plus de liberté que l'Autriche à l'égard de l'Allemagne. Il est cependant aisé de supposer ce qui se produirait si l'idée venait à la France de traiter une paix séparée. Il nous faudrait entreprendre une guerre pour chasser de notre territoire les armées de nos amis devenus nos ennemis. Nous sortirions de Charybde pour tomber dans Scylla. C'est pourtant ce que nos austrophiles demandent à la Monarchie danubienne; et ils croient les diplomates du Ballplatz assez naïfs pour s'engager dans une telle impasse. L'intérêt même du gouvernement de Vienne le pousse à refuser nos avances qui ne servent, au surplus, qu'à nous compromettre en faisant croire à notre lassitude et à notre faiblesse. Si cependant Vienne prêtait une oreille complaisante à une telle diplomatie, on peut être certain qu'elle ne le ferait que sur l'ordre de Berlin et pour nous attirer dans le piège d'une paix germanique. Notre intérêt à nous est, au contraire, de rester fermes en face de nos ennemis et d'éviter les pièges qu'ils pourraient nous tendre.

Nous espérons que l'Entente a désormais compris à quel danger l'exposent des démarches de cette sorte. Elle a pu se convaincre que l'alliance austro-allemande est indissoluble. Le seul moyen de rompre la coalition des Empires centraux est donc celui que nous avons toujours préconisé : rendre l'Autriche-Hongrie absolument impuissante en soutenant par nos encouragements les nations tchécoslovaque, yougoslave, roumaine et italienne, ainsi que, si sa politique se

décide à devenir nettement anti-autrichienne, la nation polonaise. Ces nations-là, tout au moins les premières, nous ont déjà rendu d'assez grands services au cours de la guerre en désorganisant l'armée, en sabotant le ravitaillement, etc., pour que nous les aidions à notre tour. L'Italie semble le comprendre en se rapprochant des Slaves opprimés d'Autriche-Hongrie. Nous ne doutons pas que son point de vue ne soit bientôt celui de toute l'Entente. Ce jour-là, la menace de Hrvoj ne sera pas loin de sa réalisation. La mine que creusent sous les pieds fragiles du « brillant second » tous les irrédentes de l'Empire ne tardera pas à éclater. Il ne nous restera plus qu'à vaincre l'Allemagne isolée.

JULES CHOPIN.

§

Balkans.

UN RÉQUISITOIRE ALLEMAND CONTRE L'ANNEXIONNISME BULGARE. — Les ambitions bulgares n'ont pas de bornes : les négociations actuelles de paix avec la Roumanie en sont une nouvelle preuve. La Bulgarie réclame aujourd'hui la cession pure et simple de la Dobroudja avec Constantza et les bouches du Danube. Demain, si les Puissances centrales étaient victorieuses, elle exigerait toute la Macédoine, la région de la Morava avec Nich, Vrania, Pirot et Leskovets et le bassin du Timok ! Ces appétits immodérés nous sont révélés entre autres par un gros ouvrage de propagande intitulé : *Les Bulgares dans leurs frontières historiques, ethnographiques et politiques*. C'est un atlas de 40 cartes en couleur, que le ministre de Bulgarie à Berlin, Rizov, a fait paraître au début de cette année, avec une préface de lui en 4 langues, en allemand, en anglais, en français et en bulgare. Ce chef-d'œuvre, publié soi-disant pour défendre la cause bulgare devant l'opinion publique mondiale, est le plus beau monument d'annexionnisme qui se puisse concevoir. Il a été en général très froidement commenté par la presse allemande, qui commence à trouver le cynisme bulgare par trop compromettant. Mais il a été soumis à la critique la plus impitoyable des journaux socialistes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Le réquisitoire le plus violent est dû, comme il fallait s'y attendre, à la plume de Hermann Wendel, député socialiste au Reichstag, l'ennemi déclaré de Rizov, avec lequel il avait déjà engagé l'an dernier, de juillet à septembre, une polémique des plus vives au sujet de la Macédoine (1).

On ne saurait trouver une plus sévère condamnation de la politique bulgare que celle de ce socialiste allemand : malgré l'alliance des deux pays, il n'hésite pas à dénoncer au monde l'indignité des

(1) Cf. sur cette polémique Wendel-Rizov une intéressante brochure intitulée « Pro Macedonia », avec une introduction de Delest, éd. Georges Roustan, 1918.

prétentions de la Bulgarie qui, foulant aux pieds les droits des peuples, veut obtenir l'hégémonie dans les Balkans au détriment de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce.

L'article de Wendel a paru, sous le titre : « Désannexions bulgares », dans l'*Arbeiter Zeitung* du 3 mars. En voici la traduction :

L'idée d'une paix de conciliation sans annexions ni contributions s'enracinant chaque jour davantage dans la conscience des nations, la propagande bulgare s'efforce de démontrer que les plans d'agrandissement territorial du gouvernement de Sofia ne sont que des « désannexions », et poursuivent uniquement un but « d'union nationale ».

La goutte qui tombe sans cesse réussit à creuser la pierre, et si on revient sur le même point 24 heures par jour, les peuples des Puissances centrales et ceux des pays neutres finiront par croire que tout ce que la Bulgarie exige est, de tout temps et de tout droit, une terre bulgare. Le dernier produit de cette littérature *tendancieuse* est un Atlas comprenant 40 cartes en couleur, qui doivent démontrer de façon décisive et indiscutable que dans ses revendications la Bulgarie a tout le droit moral, politique, historique et ethnographique de son côté.

Dans un avant-propos adroit et des plus habiles, M. Rizov, le très actif ministre de Bulgarie à Berlin, s'est prononcé en faveur d'une « paix équitable allant jusqu'aux limites les plus extrêmes de la justice humaine », d'une paix qui « n'accorde à aucun peuple des privilèges arbitraires sur d'autres peuples » et qui, « si elle ne satisfait pas tout le monde, ne puisse pas néanmoins être insupportable ou injurieuse pour aucun peuple ». Ce sont là de nobles et belles paroles, et il est malheureusement dommage que les prétentions formulées par M. Rizov se trouvent quelque peu en contradiction avec des principes aussi admissibles. Ces prétentions, en effet, n'embrassent rien moins que la Dobroudja, toute la Macédoine, la région de la Morava avec Nich, Vrania, Pirot, Leskovets et le bassin du Timok, avec Negotin et Zaïtchar, donc non seulement des territoires contestés comme la Macédoine, mais encore des *régions qui de tout temps ont appartenu à l'Etat serbe*. Sans aucun parti pris, il est impossible de dire que dans cet atlas les prétentions de M. Rizov se trouvent justifiées en quoi que ce soit par des témoignages ethnographiques.

Quarante cartes, dues à des observateurs impartiaux qui parlent en faveur des désirs de la Bulgarie, cela sonne très bien ; mais si l'on étudie la chose d'un peu plus près, on s'aperçoit que 10 cartes sont à exclure d'abord, comme n'étant pas de nature ethnographique mais territoriale, représentant par exemple la Bulgarie de la paix de San-Stefano, du Traité de Berlin, de la Paix de Bucarest, etc. 14 autres cartes doivent être également éliminées, comme se bornant à représenter les variations du développement de l'empire bulgare au Moyen-âge ; elles ne signifient rien au point de vue ethnographique, car la Bulgarie médiévale, comme la Serbie médiévale, était un État territorial, et non un État national ; elles ont tout aussi peu de signification au point de vue historique pour l'époque actuelle, car ne serait-ce pas méconnaître le sens profond de la guerre mondiale que de vouloir faire passer de nouveau entre les Etats les mêmes lignes frontières qu'au XIIIe siècle ? Deux autres cartes, dues à des nationalistes bulgares,

ne sauraient passer pour impartiales. Heureusement il reste encore 14 cartes. Sur ce nombre, 13 datent de 1877 ou d'une période antérieure, et par suite d'une époque où d'une part le conflit national entre Serbes et Bulgares était très faiblement accentué, et où d'autre part les bases nécessaires pour une étude scientifique de la situation ethnographique dans les Balkans n'existaient pas encore. Par surcroît, les 13 savants ou voyageurs qui dessinèrent ces cartes *ignoraient pour la plupart le serbe et le bulgare,* de sorte qu'ils durent s'en rapporter dans leurs enquêtes aux déclarations très incertaines des indigènes. Reste enfin la carte de la Société slave de bienfaisance qui date de 1890, et au sujet de l'exactitude ou de l'inexactitude de laquelle s'éleva dès son apparition un tel conflit d'opinions dans le monde slave, que ce document ne saurait être considéré comme une preuve convaincante de la valeur des prétentions bulgares. Il va sans dire que cet atlas de propagande ne contient aucune des nombreuses cartes qui sont en contradiction avec la thèse bulgare du caractère national des territoires revendiqués.

Il est sans intérêt de s'arrêter une fois de plus sur la question de la Macédoine contestée. Ce que j'ai eu l'occasion de donner l'été dernier, tant dans ce journal que dans d'autres publications, comme le point de vue de la science *impartiale*, c'est-à-dire que la majorité des slaves de la Macédoine n'ont aucune conscience nationale bien nette et qu'ils pourraient, sous l'influence de l'éducation, de l'habitude et du milieu, devenir tout aussi bien ou de bons Serbes ou de bons Bulgares, et la conséquence politique que j'en tirai d'un accord à l'amiable possible sur cette question de Macédoine entre Serbes et Bulgares, tout cela n'a pas été ébranlé, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, par les contradictions venues de la partie adverse, si violentes que certaines aient pu être. La propagande bulgare prétend aujourd'hui que la région de Nich était peuplée primitivement par des Bulgares, et que c'est par suite d'une injustice qu'elle a été attribuée en 1878 à la Serbie. Il en est en réalité de cette population ce que le professeur Murko, un de nos plus grands slavisants, exprimait dans la phrase classique : « Des habitants des régions sud-est de la Serbie, on aurait pu faire tout aussi bien des Bulgares, qu'il aurait été facile de faire des Serbes des habitants des régions bulgares près de la frontière jusqu'à Sofia. » Il n'y a même qu'à consulter la littérature de propagande bulgare pour trouver une confirmation de cette assertion. Dans son livre sur la région de la Morava, le professeur Tchilinguirov écrit qu'avant 1878 la propagande serbe avait tout fait dans la région de Nich pour s'attacher la population « qui était devenue presque indifférente en matière de nationalité »! Dans un autre passage, il parle du succès obtenu par la propagande serbe auprès de la population rurale : « Le paysan ignorant ne faisait aucune différence entre la nationalité bulgare et la nationalité serbe; n'avaient-elles pas toutes deux la même religion et la même langue ?.... » Somme toute, à en croire Tchilinguirov, les habitants de cette région de la Morava seraient aujourd'hui bien pénétrés de l'esprit serbe, mais ne seraient pas serbisés, et M. Rizov reconnaît que la Serbie a réussi à imprimer à ces pays sa propre empreinte nationale. Aucun doute ne peut subsister : *les habitants de ces territoires sont aujourdhui des Serbes*, et au cas où l'on viendrait soumettre tous ces territoires à une « désannexion », ils auraient eux-mêmes à supporter

une « dénationalisation », ce qui dans les Balkans n'a pas coutume de s'effectuer par les moyens les plus doux.

Jamais depuis 1878 le soi-disant pays de la Morava n'avait encore constitué entre la Bulgarie et la Serbie un objet de conflit analogue à ce qu'est l'Alsace-Lorraine pour la France et l'Allemagne, et ce n'est qu'au moment de son entrée dans la guerre mondiale que la Bulgarie *découvrit ses prétentions « légitimes » sur ce territoire.* Il va sans dire que chaque jour la presse bulgare publie des manifestes et des déclarations de la population des régions occupées du sud de la Serbie, d'où il semble résulter que les habitants ne sauraient connaître de plus grand bonheur que leur « libération », et de plus grand désir que leur réunion à la Bulgarie. Mais de semblables manifestations ne valent pas très cher. M. Tchilinguirov s'exprime de la façon suivante au sujet de documents analogues datant de 1878 : « En même temps, les Serbes recueillirent au moyen d'actes de violence, qui ne restèrent pas ignorés du gouvernement russe, des pétitions par lesquelles les habitants du pays de la Morava manifestèrent leur désir d'être annexés à la Serbie, « parce qu'ils avaient conscience d'être de race serbe ». A cette occasion il mentionne également ce mot du comte Ignatiev : « Je ne donnerais pas un kopeck de ces signatures recueillies par les autorités serbes ! » Quiconque connaît la situation n'estimera pas beaucoup plus cher les signatures qui figurent au bas des déclarations faites en faveur de la Bulgarie, et cela d'autant plus que dans la préface de l'Atlas, M. Rizov lui-même a la candeur de démontrer que dans un pays occupé par l'ennemi, *il ne saurait être question d'un plébiscite vraiment libre.* Il a bien ses raisons pour parler ainsi !...

Wendel continuait ici sa démonstration, mais la censure autrichienne a supprimé toute la fin de l'article. Ce qu'on a lu suffit amplement pour démontrer l'hypocrisie et la mauvaise foi de Rizov. Le programme de la « Grande Bulgarie » tracé par ce dernier a été unanimement approuvé par la presse de Sofia ; il y a eu pourtant quelques critiques ; mais, ce qui est stupéfiant, c'est que certains journaux trouvent l'annexionnisme de Rizov... trop modéré ! La *Kambana* reproche à Rizov d'admettre des « compensations » pour les voisins balkaniques : la Bessarabie pour la Roumanie, le nord de l'Albanie avec Durazzo pour la Serbie et Valona pour la Grèce.

En se montrant aussi généreux pour les Grecs et les Serbes, dit ce journal, Rizov prévoit pour Salonique une solution qu'il convient de repousser définitivement. A quoi bon neutraliser la capitale naturelle des Macédoniens, et pourquoi admettre un partage de la domination de Salonique entre la Bulgarie et la Grèce ? Salonique appartient à la Macédoine dont elle doit rester pour toujours la capitale. *Salonique est bulgare.*

On croit rêver en lisant de pareilles élucubrations. Les Bulgares ont fait de tels progrès à l'école allemande qu'ils en remontreront bientôt aux pangermanistes eux-mêmes. Il s'agit de savoir si Berlin, qui a fait évidemment de magnifiques promesses à l'allié bulgare pour le maintenir en tutelle, sera disposé, au moment de la solution

des problèmes balkaniques, à encourager et à satisfaire ce « pan-bulgarisme », dont le triomphe momentané ne pourrait provoquer que de nouveaux conflits dans la Péninsule. Les difficultés des négociations avec la Roumanie, les tiraillements qui se sont produits entre la Bulgarie et l'Allemagne à propos de la Dobroudja, et entre la Bulgarie et la Turquie à propos de la vallée de la Maritsa et du chemin de fer d'Andrinople à Dédeagatch, nous font croire que la Bulgarie devra beaucoup en rabattre et qu'elle regrettera peut-être un jour d'avoir vendu sa liberté pour si peu de profits.

A. PIERRE.

§

Belgique.

Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Paris, le 16 mars 1918.

Monsieur Alfred Vallette,
Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Il m'est impossible de laisser passer sans riposter les commentaires dont M. G. Fuss-Amoré fait suivre ma lettre que vous avez publiée dans le *Mercure* du 1er mars 1918 en réponse aux attaques personnelles de votre rédacteur. (Voir les numéros précédents du *Mercure*.)

Je tiens à signaler que j'attends toujours — et vos lecteurs aussi, sans doute — l'article dans lequel votre rédacteur doit faire le procès de la politique de l'*Opinion Wallonne* qui fait le fond de la discussion.

Nous espérions des arguments sérieux contre le nationalisme wallon et contre le fédéralisme belge. M. G. Fuss-Amoré se limite à commettre une dizaine d'attaques à mon sujet. Votre rédacteur ayant avoué un mois auparavant qu'il m'ignorait intégralement j'avais espéré qu'il suffirait de lui signaler certaines inexactitudes pour l'amener à reconnaître qu'il s'était trompé, ou que ses informateurs l'avaient trompé. Mais M. Fuss-Amoré bat en retraite, à mes démentis il répond : « photographie ». Il reconnaît donc qu'il n'a pas dit la vérité.

Cette polémique devient agaçante et puérile. Je m'excuse de devoir la prolonger. Votre rédacteur s'obstine à vous dire qu'il ne me connaît pas. Cela l'amuse fort et ne m'accable en aucune manière. Mais, s'il ne me connaît pas, pourquoi prétend-il vous renseigner sur moi ? Qu'il se taise ! Ne comprend-il pas que grâce à lui, ceux de vos lecteurs qui ignoraient mon nom le connaissent à présent ? M. Fuss-Amoré prétend que je ne suis guère plus connu des journalistes belges et français. C'est une appréciation qu'il est préférable de ne point discuter dans l'intérêt même de votre chroniqueur. Une autre gaminerie : M. Fuss-Amoré met en doute que mes collaborateurs lisent mon journal. Jugez vous-même de la valeur d'un tel argument dans le *Mercure de France* ! Votre rédacteur conclut en disant que j'ai besoin de me couvrir de références allemandes. Journaliste consciencieux, j'avoue que je lis très attentivement les articles de la presse ennemie. Lorsque je découvre chez elle l'aveu d'une faiblesse, je l'épingle

tout de suite. C'est ainsi que les Allemands ont reconnu, maintes fois, que *le mouvement fédéraliste wallon* (dont l'*Opinion Wallonne* est l'organe) *— avec le roi Albert à Bruxelles — serait un danger permanent pour l'Empire* et que j'ai signalé cet aveu qui justifie notre campagne (1).

Les journalistes allemands parlant de certaines faiblesses qui se sont produites dans les rangs des politiciens flamands déplorent que je sois parmi les plus acharnés ennemis de l'Allemagne pangermaine (2) (j'ai constitué la première ligue anti-pangermaniste en Belgique en 1912) et ils reconnaissent que la politique de Berlin ne pourra jamais s'appuyer sur les Wallons (3). Je ne cache pas ma satisfaction de cette confession.

M. Fuss-Amoré en signalant un texte du *Berliner Tageblatt* a pris soin de ne point reproduire le contexte. Ce procédé est assez dans sa manière et vos lecteurs l'apprécieront sévèrement.

En conclusion de cette réponse : *l'Opinion Wallonne* représente un mouvement existant en fait depuis 1887, un mouvement dont l'importance est considérable. Quand à M. Fuss-Amoré, libéral repenti, Wallon douteux, il ne représente que lui-même et les doctrinaires du parti officiel qui en Belgique ne doivent leur majorité qu'aux Flandres et non à la Wallonie.

Après la guerre on ne parlera plus des unitaristes et de leur politique de division.

Je vous prie, Monsieur, d'insérer cette lettre dans le plus prochain numéro du *Mercure de France* et dans les termes de la loi.

Je vous adresse mes sentiments les plus distingués.

RAYMOND COLLEYE,
Directeur de l'*Opinion Wallonne.*

Paris, le 27 mars 1918.

Monsieur le Directeur,

M. Fuss et M. Raymond Colleye ayant tous deux invoqué la *Nouvelle Revue Wallonne* dans la polémique soulevée par les allégations de votre chroniqueur belge, permettez-moi de mettre les choses au point en ce qui concerne ce recueil dont je suis le seul directeur. Je n'ai point sollicité la collaboration politique de M. Colleye, la politique étant exclue de la *Nouvelle Revue Wallonne*, mais je lui ai dit que j'accueillerais volontiers de bons vers s'il voulait m'en apporter. M. Colleye est d'ailleurs l'un des membres fondateurs de *l'Union Wallonne de France.*

D'autre part, il est inadmissible que M. Fuss invoque en sa faveur, dans sa discussion avec M. Colleye, l'attitude de la *Revue Wallonne*. Qu'il le sache, je considère comme déplorable l'esprit aussi bien que le ton de ses articles. Comme Wallon, et comme Belge, nul n'a pu le juger plus sévèrement que moi et puisqu'il a provoqué mon témoignage, je ne puis lui donner que celui de mon indignation.

Je vous serais obligé de vouloir bien publier cette lettre sous la même rubrique que la polémique Fuss-Colleye et vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

PAUL MAGNETTE,
Directeur de la *Nouvelle Revue Wallonne.*

(1) *Gazette de la Croix*, 1917.
(2) *Berliner Tageblatt*, 1917.
(3) Discussion sur la Belgique à la Grande commission du Reichstag, mai 1917.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La *Revue belge* se préoccupe du raccordement fluvial Escaut-Meuse-Rhin, négligeant, dit M. L. Teugels de Vos, l'auteur de l'étude, « les visées annexionnistes des pangermains que les armes mettront en échec ».

... Le professeur Schumacher considère le port d'Anvers comme un port allemand; il émet la crainte que les modifications qui seront apportées aux limites de l'Empire germanique ne tiendront pas suffisamment compte du besoin capital de l'Allemagne d'être maîtresse de ce havre.

Il juge que celui-ci est un point de contact naturel entre l'Allemagne et les marchés mondiaux, point d'une importance telle, pour la prospérité de l'Empire, qu'aucune entrave sur la route qui y mène n'est tolérable. Anvers, par sa situation géographique, offre d'énormes avantages au trafic allemand. M. Schumacher ajoute qu'une connexion plus étroite entre Anvers et l'Allemagne ne causerait aucun préjudice ni à Hambourg ni à Brême; par contre les intérêts allemands souffriraient d'un arrêt dans le développement du port belge.

Anvers ne suffit pas comme débouché pour les produits de la Westphalie et du Rhin moyen aux yeux de la ligue maritime allemande, dont on connaît la puissance. Elle voudrait que Flessingue jouât, dans l'avenir, à l'égard d'Anvers, le même rôle que celui dévolu à Cuxhaven vis-à-vis de Hambourg.

Enfin, au début du mois dernier, la *Kœlnische Zeitung*, apparemment inspirée, traitant des voies de communication qui servent au commerce allemand, émit la peur de voir la Belgique, poursuivant une lutte économique contre l'Allemagne, mettre des obstacles à l'arrivée de ses marchandises destinées à l'exportation par voie maritime. Le port d'Anvers, par suite de la variété des frets qui y sont disponibles, est préféré, entre tous ses rivaux, par la marine marchande allemande. Un coup irréparable l'atteindrait si elle était privée de l'usage du port d'Anvers. Quoique la route vers cette place soit approximativement de 320 kilomètres, double à peu près de celle conduisant à Rotterdam, elle attire le trafic allemand pour les commodités qu'il y trouve.

Ces témoignages démontrent que l'Allemagne a un intérêt majeur, peut-être supérieur à celui de la Belgique, dans l'exécution des travaux de jonction de l'Escaut au Rhin. Il est donc juste que ce soit elle qui supporte la dépense. Ce serait d'autant plus équitable que, quoi qu'elle fasse, jamais elle ne réparera tous les torts matériels qu'elle infligea à la Belgique par trois années d'une occupation odieuse, épuisante et ruineuse, pendant laquelle elle détruisit systématiquement nos industries et nos richesses. Aussi le traité de paix devra-t-il porter intégralement au compte de l'envahisseur le prix du creusement, dans des conditions à stipuler nettement, d'une artère fluviale spacieuse, débouchant d'un des ports du Rhin à choisir et se terminant aux warfs anversois.

Il convient, afin d'éviter d'inutiles frictions, d'aller au-devant des objections que nos Alliés croiraient opportun de faire au raccordement envisagé.

Pour cela, faisons-leur observer que seul le transit des marchandises allemandes est recherché. Il est hors de doute que les opérations de leur transbordement, ainsi que d'autres formalités à remplir, nécessiteraient la présence à Anvers d'un personnel allemand. Mais toute pernicieuse influence de pareil élément est à tout jamais rendue impossible. Si, en août 1914, après trente et des années d'une infiltration préconçue, la population anversoise rompit rudement avec les immigrés qu'elle avait accueillis avec trop de bénévolence, toute entreprise de vasselage sur l'âme collective de citoyens ulcérés, chez qui s'accumulèrent des rancunes et des haines suprêmement légitimes, échouerait lamentablement. La bourgeoisie anversoise est fermement résolue à empêcher dorénavant l'accaparement des hautes situations commerciales par l'étranger honni. Voilà, selon nous, la meilleure arme à opposer à la pénétration tudesque.

Les Anversois seraient charmés si l'augmentation des envois français et les liners anglais éliminaient le trafic allemand. Que les Anglais multiplient le nombre de leurs navires faisant escale à nos quais et que la France indemnise Anvers de la perte de certaines exportations allemandes,en perfectionnant le système hydraulique qui rattache à l'Escaut ses départements de l'Est et du Nord-Est,ainsi que ses bassins miniers de Longwy et de Briey. L'abrogation des surtaxes appliquées aux produits d'origine extra-européenne, importés en France par les ports belges, serait un acte réparateur des graves dommages infligés jusqu'ici par leur perception. La disparition de toute cloison fiscale favoriserait l'accroissement, si désirable, des relations économiques qui existaient naguère entre les deux pays. De même, l'union douanière des nations amies constituerait un facteur déterminant de leur essor matériel, et les assurerait, par des garanties mutuelles, contre un retour agressif de l'Allemagne impatiente de reprendre la marche de son extension économique.

Le canal de l'Escaut au Rhin ne tisserait pas un lien de nature à renouer des amitiés définitivement abolies. Tout au plus servirait-il à une partie de l'Allemagne de chemin d'accès à la mer pour son commerce extérieur, sur lequel la Belgique percevrait une dîme.La Belgique, de son côté, y gagnerait une route que ses bateliers emprunteraient pour aller récupérer sur le Rhin le quart du trafic global qu'ils y enlevaient avant la guerre.

LA PRESSE ENNEMIE. — Au Reichsrat autrichien le député socialiste Seitz s'est attaqué au gouvernement impérial pour la paix imposée à la Russie par les puissances centrales. Voici un passage de son discours, que nous détachons de l'*Arbeiter Zeitung*.

L'état morbide de l'Autriche ne peut pas être désigné comme une crise du Parlement, mais comme une crise grave de l'Etat... L'absolutisme et les fautes de notre politique étrangère nous ont fait descendre si loin et si profondément, qu'il n'existe même plus une majorité qui puisse manifester sa confiance en cet Etat ou même dans le gouvernement actuel et dans le budget.

Les prisonniers autrichiens reviennent enfin de leur captivité, et espèrent être reçus à bras ouverts par leur chère patrie, pour laquelle ils se sont sacrifiés, mais en guise de salut dans leur pays natal, c'est le gendarme

autrichien qui les attend. Le ministre de la Défense Nationale nous a dit aujourd'hui que c'était le droit et le devoir de l'Etat de se protéger contre les idées de la Révolution. ...On doit protéger l'Etat contre le bolchevisme, contre l'idée de la révolution ; le moyen que l'on emploie, c'est l'emprisonnement ! Maintenant les gens restent emprisonnés jusqu'à ce qu'ils disent qu'ils ne sont pas des bolcheviks. Il faudrait vraiment être un imbécile pour ne pas commettre l'hypocrisie d'assurer au ministre de la Défense Nationale que l'on n'est en aucun cas un bolchevik, mais au contraire un véritable cagot patriote autrichien... (Hilarité).

Nous avons pour principe de ne pas voter pour les crédits de guerre, à plus forte raison aujourd'hui où cette guerre a cessé d'être une guerre de défense et est devenue ouvertement une guerre de conquête. Ce que nous a dit le ministre-président ne signifie pas une paix sans annexions. Pour les appétits de conquête des Bulgares ne doivent pas être employés les os autrichiens. Il est également exact que la paix à laquelle la Russie a été contrainte ne saurait être une étape pour la paix de conciliation, ni une étape pour la tranquillisation du monde. C'est une voie qui nous conduit à une paix de la course aux armements, à un encerclement de l Allemagne pour tous les temps. En tant qu'Allemand, j'ai la plus grande crainte d'une paix de violence, car elle ne saurait nous conduire à autre chose qu'à un encerclement de la grande nation allemande (vives approbations) ; parce qu'elle ne saurait pas nous conduire à autre chose qu'à représenter devant le monde tout entier notre grande nation allemande comme une bande sauvage de conquérants ; parce que je crains que ce ne soient principalement les Allemands qui aient, dans la suite, le plus à souffrir de cet encerclement.

La politique annexionniste de Ludendorff n'est point non plus dans le goût de M. K.-E. Müller, des *Münchner Neueste Nachrichten :*

Nous ne devons pas nous dissimuler que la solution donnée aux problèmes de l'Est est encore assez indéterminée et qu'elle n'est pas sans danger pour l'avenir. Il est permis de se demander si le peuple russe consentira à rester longtemps un Etat strictement continental qui n'aura à sa disposition qu'une porte de sortie très étroite sur la mer libre. C'est là une question qui ne manquera pas de troubler tous ceux qui voient dans les leçons de l'histoire une source d'expérience en vue de l'avenir. Bismarck nous a mis en garde contre les dangers d'une politique orientale qui viserait à morceler la Russie ; il nous a fait comprendre que si l'Allemagne traitait la Russie de façon trop brutale, ce pays deviendrait, tout naturellement, l'allié de tout ennemi qui nous menacerait sur le front occidental.

Il est certain que la Grande-Russie ne manquerait pas de faire retomber la responsabilité de sa mutilation sur les Puissances Centrales, dans le cas où, au moment de la paix générale, le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes serait appliqué de manière à nuire uniquement aux intérêts de la Russie. Or, même si l'on admet que nos ennemis les plus méfiants eux-mêmes ne peuvent croire que tous les Etats en voie de formation sur notre frontière orientale seront mis sous la dépendance de l'Allemagne, il n'en est pas moins certain que nous serons exposés à la haine des Russes

parce que nous avons enlevé à la Russie des territoires immenses peuplés de 50 millions d'habitants et presque tous ses ports d'exportation. Nous aurons besoin de faire preuve d'une grande habileté politique pour développer la force des nouveaux Etats de l'ancien Empire des tsars et pour nous concilier leur amitié. Il faut éviter qu'ils revendiquent un jour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avec l'intention de revenir à l'état de choses qui existait auparavant. Dans ce cas, les fruits les plus précieux des victoires allemandes et les résultats de nos sacrifices seraient compromis. Nous ne pourrions protéger notre Empire contre les dangers d'une nouvelle conjuration effroyable ourdie par les trois quarts du monde entier.

LA PRESSE NEUTRE. — La guerre présente a beaucoup appris à M. E. Bovet; tout a évolué en lui, normalement, à la lumière des faits nouveaux qui semblent avoir été en dehors de toutes les prévisions humaines.

A ceux qui tremblent devant l'Europe de demain, fille de l'Europe actuelle en mal de devenir, le directeur de *Wissen and Leben* souhaite le courage de penser sur les événements et d'en « apprendre » quelque chose :

... Nous nous sommes tous transformés, si rapidement, si profondément, que nous avons quelque peine à nous reconnaître. Plusieurs hommes nouveaux se sont succédé en nous, et nous vivons aujourd'hui dans des réalités que nous eussions jugées chimériques en août 1914. La plupart, il est vrai, semblent ne pas se douter de cette révolution ; ils s'imaginent être restés les mêmes. Il faut au contraire prendre conscience de nos transformations pour en décupler la valeur. Il n'importe pas d'avoir toujours eu raison ; il importe d'*apprendre*, pour être dignes de collaborer à l'humanité nouvelle.

Citons simplement quelques-uns des faits matériels, tangibles, qui ont déçu toutes les prévisions, tantôt à gauche et tantôt à droite : l'armée allemande a violé la Belgique pour prendre Paris en septembre 1914 et rentrer victorieuse à la chute des feuilles ; erreur. L'Entente comptait sur le rouleau compresseur des Russes ; erreur. De grands stratèges se sont moqués de la « petite armée anglaise » ; erreur. L'entrée en guerre de l'Italie devait provoquer à bref délai l'écroulement de l'Autriche ; erreur. Les effets certains du blocus, erreur ; le triomphe des sous-marins en trois mois, erreur. Et ainsi de suite.

Erreur encore sur toute la ligne des faits psychologiques : La France dégénérée ? Le libéralisme de la Sozialdemocratie ? L'héroïsme de la révolution russe ? Le bluff américain ? erreurs.

Peut-on tirer de toutes ces erreurs, si diverses, une conclusion générale ? Il semble que oui. Partout la force brutale a échoué ; elle a détruit et n'a rien créé ; et partout la foi en un idéal a dépassé notre attente ; car même la déception cruelle que nous cause le peuple allemand s'explique encore par l'idéalisme, un idéalisme fourvoyé, systématiquement faussé, sans lequel Hindenburg ne pourrait rien ; force morale dont il faut déplorer le mauvais emploi, mais dont il faut aussi reconnaître l'essence, pour la régénérer et la faire collaborer à l'Europe de demain.

Donc, malgré tout, triomphe de la pensée sur la force, de la conscience sur la science. Il y a là une raison d'espérer et surtout une raison impérieuse de reviser nos valeurs, nos jugements, nos prévisions, en distinguant nettement entre l'esprit et ses formes.

Le monde d'après la guerre ne pourra plus être le monde d'avant la guerre. Malheur à ceux qui, pareils aux émigrés de la Révolution française, n'auront « rien appris et rien oublié » ! Il faut nous débarrasser des anciens clichés, nous hausser à une autre conception de la vie politique, économique, internationale et morale, nous surpasser nous-mêmes dans un grand effort d'*évolution créatrice*.

Le heurt toujours plus évident entre les « jeunes » et ceux... qui ne le sont plus, s'explique précisément par le fait que les jeunes ont l'intuition de ce monde nouveau ; ils ne le voient pas nettement, mais ils ne le craignent pas ; ils vont à lui ; bien mieux : ils le portent en eux. Mais parmi les hommes d'Etat des pays belligérants, lesquels ont cette intuition ? Le président Wilson, certainement ; peut-être un ou deux encore, en partie. Et parmi les diplomates, parmi les journalistes ? Presque tous semblent être encore prisonniers des vieilles formules. La paix russo-allemande n'est-elle pas d'une ironie pitoyable ? Elle a détruit les timides espoirs d'une paix prochaine; elle est la pire parmi les défaites morales de l'Allemagne. Quel que soit le vainqueur, si la paix générale se concluait dans cet esprit d'hypocrite brutalité, nous aurions devant nous vingt ou trente ans d'anarchie et plus encore ; après quoi le monde nouveau se construira tout de même, car il *doit* venir, il est dans la loi de l'histoire ; mais ne saurions-nous pas faciliter sa venue par un effort conscient des intelligences et des âmes ? Ne voit-on pas que des hommes tels que Wilson et Fœrster sont les grands ouvriers d'une grande pensée ?

Voici la « société des nations » ; c'est une idée que la plupart habillent de vêtements vieillis, déjà usés jusqu'à la corde. Qu'on essaie au contraire de se plonger dans cette idée comme dans une onde libre et pure, pour s'y laver de tout ce qui est irrémédiablement passé, et l'on verra que les questions les plus irritantes, les plus insolubles de nos discussions quotidiennes subissent une métamorphose, et se laissent résoudre dans une sphère nouvelle, débarrassée des amours-propres et des rancunes d'hier. Que signifient, dans cette conception nouvelle, les frontières stratégiques, et les glacis, et les sphères d'influence, et le boycott économique ? Ce ne sont plus que des mots vides de sens.

De fait, la plupart des journaux n'apportent plus que du verbiage. Entre les pacifistes qui réclament « la paix tout court, pour en finir », — la paix de l'esclavage, — et ceux qui parlent de haine et de représailles éternelles, il y a les quelques ouvriers de l'avenir réel, ceux qui tâchent d'apprendre et d'ouvrir leur âme aux devoirs nouveaux. Leur nombre ira croissant ; en attendant que leur heure vienne, *il faut tenir*, les uns dans la tranchée, les autres dans leur conscience, tenir sans haine et sans défaillance, tenir jusqu'à l'aurore...

PAUL MORISSE.

VARIETES

La galerie hantée de Hampton Court. — On vient d'ouvrir au public la galerie hantée de Hampton Court qui depuis 1750 était restée fermée, et à ce propos, Mr. Ernest Law, le savant historien du palais, a donné, dans le *Times*, quelques renseignements sur cette salle fameuse et sur les découvertes récentes que sa remise en état ont permis de faire.

On raconte que, certains jours, l'on y voit une femme habillée de satin blanc, quelques-uns disent de noir ou de gris foncé, la tête couverte d'un capuchon orné de pierres précieuses, qui se dirige rapidement vers le « Holiday Closet », autrefois la chapelle privée du roi. Arrivée près de la porte, elle fait soudain demi-tour et s'enfuit en poussant des cris terribles, puis, elle disparaît à l'autre bout de la galerie.

L'incident qui a donné naissance à cette légende (on pourrait dire hallucination) eut lieu le 4 ou 5 novembre 1541. Le jour de la Toussaint, Henri VIII, accompagné de sa cinquième épouse, Catherine Howard, alla entendre la messe dans le « Holiday Closet ». Tous les deux communièrent et le roi rendit grâce au Tout-Puissant de la « vie sainte qu'il menait et comptait mener avec sa femme ».

Le lendemain Cranmer lui apportait la preuve irréfutable de la culpabilité de la reine; vingt-quatre heures plus tard, le roi, avec des larmes de rage, annonçait à son Conseil ce qu'il venait d'apprendre. L'arrestation de Catherine fut décidée. La malheureuse, sachant que Henri VIII s'apprêtait à quitter le palais, voulut lui adresser un dernier appel. Il lui semblait impossible, si elle plaidait elle-même sa cause, de ne point toucher le cœur de son souverain. Elle s'échappa donc des appartements où elle vivait prisonnière et courut long de la galerie vers le « Holiday Closet » pendant que s'y disait la messe royale. A peine touchait-elle la porte que des gardes la saisirent et la ramenèrent chez elle malgré ses pleurs et ses supplications. Quoiqu'il eût tout entendu, Henry continua ses prières sans s'émouvoir.

La réouverture de la Salle Hantée va, sans doute, raviver les discussions sur la possibilité de la télépathie entre les morts et les vivants. Des gens croiront revoir la figure tragique de la reine, mais comme la description en est connue, leur témoignage ne pourra guère servir de preuve en faveur de l'existence d'un tel phénomène. Comment déterminer la part qu'auront prise la mémoire et l'imagination dans la composition d'un fantôme dont tous les détails ont été publiés ?

La télépathie entre vivants est un fait accepté et d'ailleurs relativement facile à vérifier. La télépathie posthume est encore à étudier.

Quand on aura accompli pour cette branche de la science ce que Bernheim a fait pour la suggestion et l'hypnotisme, il est probable que, dépouillées de tout surnaturel, ses lois nous paraîtront aussi simples et aussi évidentes que celles de la gravitation. On démontrera peut-être un jour qu'il existe des ondes mentales comme des ondes acoustiques, lumineuses et électriques, que ces ondes transmettent les impressions reçues même après la désintégration du cerveau qui les a engendrées ou transformées. La théorie de Bergson serait ainsi prouvée dans ses grandes lignes et les histoires de revenants trouveraient une explication toute physiologique. En tout cas, il est douteux que l'apparition de Hampton Court puisse donner lieu à des expériences sérieuses ; ce ne sera qu'un épisode tragique, au milieu des souvenirs de fêtes et de galas que ce palais éveille. En parcourant la terrasse ensoleillée, ou les salles qui s'ouvrent sur l'ombre des cours herbues, historiens, écrivains et artistes trouvent de quoi nourrir leur rêve. Même la personnalité de Shakespeare, si mystérieuse, si inacessible, les effleure et prend peu à peu couleur et forme.

Pendant l'hiver 1603-4, alors que la peste peuplait de ses victimes les cimetières londoniens, le roi Jacques I[er], craignant ses atteintes s'il entrait dans la capitale, passa le premier Noël de son règne à Hampton-Court. Il fit appeler Shakespeare et ses camarades dont la troupe venait de recevoir le titre de « King's Company of Actors » et la permission d'exercer librement son art, de «jouer les comédies, tragédies, histoires, intermèdes, moralités, pastorales, pièces de théâtre et autres, qu'ils ont déjà répétées, ou qu'ils vont répéter ou jouer pour la récréation de nos sujets dévoués comme pour notre plaisir et distraction ».

De plus, les acteurs avaient été promus « Groomes of the Chamber », c'est-à-dire valets de chambre du roi. Cette sinécure leur procurait un traitement de 52 s. 4 d. par an, du drap pour la confection de leur livrée, et d'autres menus présents. Leurs services n'étaient requis que dans de rares occasions où ils remplissaient l'office d'huissiers ou de pages.

Logé, selon toute probabilité, au palais même, par crainte de l'épidémie, Shakespeare donna plusieurs représentations devant le roi, entre autres celle d'une pièce que Mr Law croit être : *The Midsummer Night's Dream*. Les répétitions eurent lieu dans la grande salle des gardes et, comme la galerie hantée y conduisait, le poète et ses compagnons ont dû souvent la traverser. On a identifié dernièrement, nous dit encore Mr Law, la salle qui leur servait de « Tiring House », ou loge pour s'habiller, et l'on va bientôt mettre à jour la porte qui conduisait à la scène. Dans le « Minstrel Loft », galerie où se tenaient non seulement les musiciens du roi, mais encore les acteurs, des rébus, des noms et des signes divers sont taillés dans le manteau de

la cheminée. On ne les a pas encore tous déchiffrés, mais ils semblent dater de cet hiver 1603-4.

Le 7 août 1606, la troupe de Shakespeare revenait à Hampton Court pour y jouer devant le roi de Danemark, Christian IV, frère de la reine d'Angleterre.

A côté de la salle des gardes se trouve celle des pages, sous laquelle on a découvert récemment le « Drynkynge Home » ou cabaret. L'emplacement était fort bien choisi pour les acteurs qui s'y rendaient directement de la pièce où ils répétaient par un escalier que le public pourra bientôt inspecter. A cette époque, c'était un endroit fréquenté, surtout quand il y avait représentation. Ces jours-là, en plus de leur ration quotidienne, les acteurs-valets avaient droit à des tournées supplémentaires. Leur allocation se montait alors à 24 bocks de bière. Il faut y ajouter les verres de vin des Canaries ou du Rhin qu'ils buvaient à la santé du roi. On a déterré dans le cellier des bouteilles de formes étranges qui contiennent encore un vin que l'on croit du « Canary ».

Sur le mur du vieil escalier, on a trouvé inscrit le nom de Slingsby, à côté de beaucoup d'autres qu'on n'a pu encore lire; un de ces derniers se termine par « dello » et pourrait appartenir à la signature de Cœsar Galliardello, l'un des musiciens italiens de la cour de Jacques Ier qui jouaient l'accompagnement musical des pièces shakespeariennes. Pendant les fêtes de Noël 1603, le roi avait fait construire exprès pour eux, dans le Hall, une « Musick House ». Sir William Slingsby était écuyer tranchant honoraire de la reine Elisabeth.

De 1750 à 1901, aucun souverain anglais ne mit le pied dans la galerie hantée. Edouard VII la visita alors et depuis on y a accompli les travaux que Mr Ernest Law a décrits en détail dans le *Times* et qui ont renouvelé l'espoir de découvrir sinon du nouveau sur Shakespeare lui-même, du moins de jeter plus de lumière sur son entourage et sur la manière dont on jouait ses pièces.

HENRY-D. DAVRAY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Auguste Gauvain : *L'Europe au jour le jour*. Tome III : *Le Coup d'Agadir*; Bossard. 7 50

Littérature

Mme Bellaud-Dessalles : *La Grange des Prés et les gouverneurs du Languedoc*; Valat, Montpellier. » »

Léon Deffoux : *L'Immortalité littérai-*

re selon M. de Goncourt, suivie d'une petite chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt; Delesalle. 2 »

L. Dumont-Wilden : *Anthologie des Ecrivains belges*, poètes et prosateurs. Tomes I et II ; Crès. 7 »

Gabriel Faure : *Paysages littéraires*, 2e série; Fasquelle. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Géo André : *Ma captivité en Allemagne;* Renaissance du livre. 3 50

Bernard Lafont : *Au ciel de Verdun;* Berger-Levrault. 3 50

Philosophie.

Dr Hélen Jaworski et René d'Abadie : *L'Intériorisation ;* Maloine. 3 50

Poésie

Jehan de Lestre : *La Chevauchée ardente;* Sansot. 3 »

Pierre Reverdy : *Les Ardoises du toit;* Soc. d'édit. » »

Publications d'art

Henri Focillon : *Giovanni Battista Piranesi, 1720-1778*. Avec 32 pl. h. t.; Laurens. 30 »

Henri Focillon : *Giovanni Battista Piranesi*. Essai de catalogue raisonné de son œuvre ; Laurens. 6 »

Roman

Jean-Richard Bloch : *... Et Cie ;* Nouv. Rev. française. 3 50

Charles Derennes : *La petite Faunesse;* L'Edition. 4 »

Louise Faure-Favier : *Six Contes et deux Rêves;* Figuière. 3 50

Gabriel-Tristan Franconi : *Un tel de l'armée française ;* Payot. 4 50

Paul Margueritte : *Jouir*; Flammarion, 2 vol. 7 »

Camille Marbo : *Le Survivant*. Préface de J.-H. Rosny aîné ; Fayard. 3 50

Charles Perrot : *Le Printemps sans soleil*; Renaissance du livre. 4 »

Jean Sorbier : *Flinquet, médecin de complément*; Maloine. 3 50

Sociologie

Sir Thomas Barclay : *Le président Wilson et l'évolution de la politique étrangère des Etats-Unis* ; Préface de M. P. Painlevé ; Colin. 3 50

Omer Boulanger : *Le nouveau socialisme*, précédé de *Une Confession sociale*; Floury. 3 50

Illamo Camelli : *Du socialisme au sacerdoce*. Traduit de l'italien et précédé d'une préface par Maurice Vaussard. Perrin. 3 50

Léouzon le Duc : *L'Individu avec l'Etat*; Plon. 4 »

Vilfredo Pareto : *Traité de Sociologie générale*. Edition française par Pierre Bovet. Vol. I ; Payot. 15 »

Théâtre

Guillaume Apollinaire : *Les Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste, en 2 actes et un prologue, avec la musique de Germaine Albert-Birot et 7 dessins h. t. de Serge Féret ; Editions Sic. 5 »

Sacha Guitry : *Deburau*, comédie en vers libres ; Fasquelle. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Claude-Achille Debussy. — Vigny et le Progrès mécanique. — Réponse à deux correspondants. — Le Transcontinental australien. — Bayard barbacole. — Le Théâtre Verdi à Padoue. — La Proposition Chastenet. — L'Usage des poisons pendant la guerre dans l'Antiquité. — Le Nigog. — Figaro linguiste. — M. Pedro Gailhard et l'Impératrice Eugénie. — La Vente Degas. — Dans la salle de vente. — L'Espionnage allemand. — Objets oubliés dans les livres.

Mort de Claude-Achille Debussy. — Avec Debussy, emporté par une longue et cruelle maladie le 26 mars, disparaît un véritable « inven-

teur » de la musique et l'une des gloires de l'art français. La première représentation de *Pelléas et Mélisandre*, en 1902, marque une date dans l'histoire du drame musical, et toute une musique moderne est née de l'œuvre entière de celui qui vient de mourir. Une sensibilité nouvelle se trouvait définie, et, sur les routes ouvertes par le poète des sons qu'était Debussy, il ne reste plus à la génération présente qu'à quitter la main vivante encore du maître. Qui maintenant libèrera de l'emprise debussyste les jeunes compositeurs actuels, comme Debussy tenta lui-même de le faire — et y parvint en quelque sorte — alors que l'envoûtement wagnérien pesait sur tous?

Debussy était né, en 1862, à Saint-Germain-en Laye. Elève du Conservatoire, classe de Guiraud, il eut, au concours de Rome, l'appui de Gounod aidant, une cantate couronnée : *l'Enfant prodigue*. Sa personnalité s'accentua davantage dans cinq mélodies sur des poèmes de Baudelaire et surtout dans cette transposition symphonique : *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, et dans un quatuor pour cordes, devenu désormais classique.

Rappelons par quelques autres titres les plus belles pages de son œuvre : *La Damoiselle élue*, pour chant et orchestre, sur un poème de Dante-Gabriel Rossetti ; trois nocturnes (*Nuages, Fêtes, Sirènes*) ; des suites symphoniques (*La Mer, Images*); des mélodies (*Les Chansons de Bilitis, Fêtes galantes, Trois ballades de Villon, Trois chansons de France*, etc.); des pièces pour piano (*La Cathédrale engloutie, Grenade, Jardins sous la pluie*, etc.) ; et, son chef-d'œuvre peut-être : *Le Martyre de saint Sébastien*.

La mort l'a surpris, alors qu'il travaillait ou rêvait à trois ouvrages dramatiques : *Tristan, la Chute de la maison Usher* et le *Diable dans le Beffroi*, ces deux derniers inspirés d'Edgar Poe.

Debussy se fit aussi remarquer comme critique musical à la *Revue Blanche* et au *Gil Blas*, plus peut-être par sa causticité et ses riches boutades que par une sincérité profonde. Il eut, pour tels génies, des mots cruels qui ne venaient certes pas du fond de lui-même. Le vent de l'oubli les emportera, mais son œuvre délicate et quasi crépusculaire, relevant beaucoup de l'impressionisme, demeurera impérissable. — P. M.

§

Vigny et le Progrès mécanique.

New-York, 13 mars 1918.

Monsieur et cher Directeur,

L'article de M. Raoul Montariol dans votre numéro du 1er février (vous voyez que l'Océan n'empêche pas de lire le *Mercure*) me semble appeler quelques remarques.

Votre collaborateur parle de « l'illusion passée » d'un Vigny comme si l'auteur de *Servitude et Grandeur militaires* avait vraiment, *ne varietur*, proclamé que le progrès mécanique tuerait la guerre avant qu'il fût longtemps. « La mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions », dit le poète en 1835 : et cet *achèvera* n'implique en rien un effet *prochain* des abominations trop ingénieuses de la science. D'autre part, la *Maison du Berger*, autrement significative de la pensée profonde de l'écrivain, s'en tient à cette constatation qui n'a rien d'utopique :

Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine...

Et le poète notait douloureusement, dans son *Journal*, ce sujet d'un « Poème à faire » : « L'année de paix 1699 : Ce fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre. »

De fait, Vigny, — qui suivit attentivement les progrès de l'aérostation vers le milieu du siècle, — ne tomba jamais dans l'illusion d'Hugo : un perfectionnement de l'être humain, seul, pouvait à son gré supprimer l'antique fatalité de la guerre — et il n'est pas sûr qu'il ait cru *à fond* à un tel perfectionnement. A défaut, il voyait bien que les plus ingénieuses découvertes pouvaient être tournées en outils de mort. C'est, en réalité, au merveilleux et puéril visionnaire de *Plein Ciel* que s'adressent les observations de M. Montariol : l' « actualité » de Vigny est si grande aujourd'hui qu'il n'est pas sans importance de remettre les choses en leur place.

Croyez, etc.

FERNAND BALDENSPERGER.

§

Réponse à deux correspondants. — M. le Dr Lebeaupin se trompe. Le collecteur des Echos du *Mercure* n'appartient pas au « culte israélite ». Il est vrai qu'il est fort curieux de « tout ce qui touche à la littérature biblique ou rabbinique », dont la richesse est presque encore inexplorée.

D'autre part le commandant Z. trouvera dans les souvenirs de la marquise de la Tour du Pin tout ce qui a été rapporté dans un écho du *Mercure* sur West Point. La marquise de la Tour du Pin qui, sous la Révolution, fut fermière en Amérique où elle avait émigré, y avait recueilli les détails que nous avons rapportés d'après elle. Si même elle est erronée, cette version d'un fait historique a du moins le mérite de fixer une tradition telle qu'elle courait en Amérique dans les dernières années du XVIIIe siècle.

§

Le Transcontinental australien de Port-Augusta (Australie méridionale) à Kalgoolie (Australie occidentale), qui exigera un réseau de voies ferrées de 1053 milles sera bientôt achevé. Cette voie importante, dont la construction a été entreprise en septembre 1912 par le gouvernement australien, rendra possible le trajet de Brisbane, capitale du Queensland, à Perth, capitale de l'Australie occidentale. Jusqu'à présent les voyageurs doivent prendre le paquebot de Port-Adélaide (Australie méridionale), jusqu'à Perth. Sous le double point de vue économique et commercial l'achèvement de cette voie ferrée est regardé comme une œuvre d'intérêt national.

Le transport des voyageurs et l'échange des marchandises seront grandement facilités et une vaste étendue de territoire sera ouverte à la colonisation.

D'après l'opinion d'un géologue l'impression, générale que le sol en est

improductif n'est pas très fondée. Il y a des régions, dit-il, dont la fertilité est inappréciable. La distance entre Brisbane et Perth est de 3467 milles, dont une grande partie est couverte par des réseaux ferrés appartenant à des Etats différents sous leur contrôle respectif.

La construction de ce transcontinental a été difficile et coûteuse par suite surtout du manque d'eau. Cette voie et ses embranchements traversent la plus grande étendue de sables du monde entier par laquelle on ait voulu faire passer une voie ferrée. L'approvisionnement de l'eau pour toute cette distance est très difficultueux, car il faut faire subir à cette eau des transformations qui la rendent potable.

§

Bayard barbacole. — Entre autres effigies, nos nouveaux billets de banque de vingt francs nous présentent la figure du Chevalier sans peur et sans reproche. L'idée est excellente de commémorer ainsi nos héros nationaux, et particulièrement une personnalité aussi courageuse, aussi sympathique que celle de Bayard. Nous nous permettons simplement de demander pourquoi l'artiste anonyme chargé de la décoration de ce billet a cru devoir charger de moustache et de barbe les traits du fils fameux d'Aymon Terrail et d'Hélène Alleman.

En effet, l'inconographie en fait unanimement foi, le bon chevalier portait la face glabre, entourée de longs cheveux coupés à la mode des pages. Le meilleur document qu'on puisse fournir, attestant cette glabréité, est son portrait dessiné aux deux crayons, signé J. D. M. et conservé à la Bibliothèque de Grenoble.

Ce portrait ne peut être qu'authentique, attendu que les lettres J. D. M. sont les initiales de Jacques de Mailles, d'abord archer dans la compagnie de Bayard, puis son secrétaire. Jacques de Mailles, après la mort de son maître, exerça la profession de notaire dans les environs de Grenoble où il mourut. Ses nombreux loisirs lui permirent de composer *la très joyeuse, plaisante et récréative histoire du gentil Seigneur de Bayart*, qui fut publié à Paris en 1527, sous la signature du Loyal Serviteur.

Il n'y a donc point de meilleure, de moins indiscutable reférence iconographique que le portrait dessiné par Jacques de Mailles, le Loyal Serviteur, par conséquent la plus forte autorité que nous ayons en l'occurrenee.

On peut donc s'étonner que le Gouvernement ait permis la diffusion innombrable d'une effigie incorrecte, propageant ainsi dans le public la vision physique d'un Bayard contraire à la légende comme à la réalité historique. — GEO. MAUR.

§

Le Théâtre Verdi à Padoue. — Parmi les édifices que les Autrichiens bombardèrent pendant leurs raids d'avions sur Padoue se trouve le théâtre Verdi, qui date du XVIIIe siècle et fut construit sur les plans de l'architecte Antonio Cugnio. Il s'appela d'abord *Théâtre Neuf de la Noblesse* ou plus simplement il *Nuovo* et fut inauguré le 11 juin 1751 avec l'*Artaxerxès* de Métastase dont la musique était de Baldassare Galuppi, dit *il Baranello*.

Il y avait, annexée au théâtre, une salle de jeu où Casanova perdit tout ce qu'il possédait, quitte à se refaire un autre soir où il gagna en quelques

minutes 500 sequins sous les regards étonnés de ceux qui avaient répandu le bruit de son expulsion de Padoue. Son compagnon des Plombs, l'abbé Fenaroli, y tenta aussi la fortune. D'autres aventuriers y furent plumés par le jeu ou par les « virtuoses » du chant ou du ballet qui se succédèrent sur la scène du « Nuovo » pendant le XVIIIe siècle : la Archieri, la *Bastardella*, la charmante Caterina Gabriella, dite la *Cuochetta*, qui attira à Padoue Goldoni, la Bambi, la Todi.

Au XIXe siècle, pendant la période rossinienne, la Granini, la Pasta, la Boccabadati, la Mugher se firent applaudir sur la scène du *Nuovo* qui bientôt devint *il Verdi*.

Le dernier spectacle eut lieu au *Verdi* dans la soirée du 28 octobre 1917 avec la *Loreley*. La légende rhénane et sa musique très italienne de Catalani se déroulèrent devant des banquettes vides.

§

La proposition Chastenet. — Le Sénat a pris en considération la proposition Chastenet qui menace de près la propriété privée et donnerait à l'Administration des Beaux-Arts de véritables droits sur « des choses », pour peu qu'elles aient un intérêt historique, archéologique ou artistique.

En somme, on ne voit guère de « choses » qui ne peuvent, avec un peu de bonne volonté, être considérées comme ayant un intérêt historique, archéologique ou artistique.

On sait ce que la loi Pacca a développé en Italie de fraudes et de corruptions. Dieu sait ce que la proposition Chastenet nous réserve dans le même ordre.

§

L'usage des poisons pendant la guerre dans l'Antiquité. — Parmi les Barbares qui se servirent d'armes empoisonnées à la guerre, Ovide mentionne les Sarmates et les Gètes. Lucain parle des Parthes. La flèche du Parthe était une arme empoisonnée.

Les poisons de guerre formaient dans l'Antiquité comme aujourd'hui un secret de défense nationale et il est difficile de savoir de quoi se composaient ces poisons. Cependant Aristote révèle dans son *De Mirabilibus* : « Les Scythes ont coutume de tirer des vipères un venin dont ils empoisonnent leurs flèches. C'est pourquoi ils poursuivent les vipères prêtes à pondre. Quand ils les ont prises, ils les font macérer et quand elles sont putréfiées, ils font un mélange avec du sang humain et ce venin a un effet immédiat. »

§

Le Nigog. — *Nigog* est un mot qui signifie harpon en iroquois, à moins que ce ne soit en huron. Iroquois, toutefois, paraît plus certain, sans quoi Voltaire qui savait le huron l'eût employé. Quoi qu'il en soit, le dictionnaire canadien-français de Sylia Clapin donne à propos du *Nigog* l'explication que voici : « Mot d'origine sauvage désignant un instrument à darder le poisson et particulièrement le saumon. »

Le Nigog est aujourd'hui une petite revue de combat rédigée en français par des Canadien-Français et qui paraît à Montréal. Cette revue est destinée à une élite qui s'est formée dans le public canadien français. Le Canada compte plus de deux millions de Français. « Il n'est pas inutile,

ajoutent les rédacteurs du *Nigog*, au maintien précaire de nos droits que notre race se fasse enfin respecter par la valeur de sa culture générale et par le succès des artistes véritables qu'elle a générés. » Satirique, *le Nigog* fouaille un public « entièrement subjugué par le cinéma » et révèle le nom du poète français-canadien Marcel Dugas qui jadis fit paraître un hommage à Verlaine et fit connaître au Canada Le Cardonnel et Péguy.

§

Figaro linguiste. — Comme s'il voulait donner raison à Gœthe, — et non pas à Bismarck, car le mot est de lui, — lorsqu'il disait que le Français ignore la géographie, le Masque de fer du *Figaro* nous donne cette étymologie fantaisiste du mot Finlande, dans un écho du 9 mars dernier :

« Finland » qui, on le sait, signifie : *fin du pays*, quelque chose comme notre *Finistère* français, avec lequel le nouvel Etat n'est pas sans présenter des analogies au point de vue de la conformation géographique (*sic*).

Mon cher confrère, « fin de pays », dans toutes les langues germaniques et anglo-saxonnes, se dit *Landsend*. Un cap britannique porte d'ailleurs ce nom. Et Finland ou Finlande signifie tout simplement : pays des Finnois, comme *Deutschland* veut dire : pays des Teutons, et *England*, abréviation de *Engelland*, pays des Engles ou Anglais.

§

M. Pedro Gailhard et l'impératrice Eugénie. — L'ancien directeur de l'Opéra aurait pu fêter, le 4 décembre dernier, le cinquantième anniversaire de ses débuts à l'Opéra-Comique, dans *le Songe d'une nuit d'été*. Précoce prix du Conservatoire, M. Gailhard avait été invité, le carême précédent, à chanter aux mercredis des Tuileries. Dès le premier soir qu'il y parut, raconte la légende, l'impératrice daigna le féliciter. Le jeune baryton remercia respectueusement, puis ajouta d'une voix assurée :

« J'ai l'honneur de connaître depuis longtemps Votre Majesté... Et je sais qu'Elle a le plus joli pied du monde... J'ai même encore en ma possession la mesure qui servait à Toulouse à chausser Votre Majesté.

« — Comment, c'est vous le petit Gailhard ? » s'exclama l'impératrice...

Et la souveraine de conter à l'empereur qu'elle venait de retrouver le fils du cordonnier toulousain qui la chaussait, au temps où elle était pensionnaire dans un couvent de la ville des Capitouls.

Pedro Gailhard qui, cependant, ne perdait pas le nord, crut l'occasion favorable d'intercéder en faveur de l'ancien cordonnier de l'impératrice, son propre père, que des opinions républicaines trop avancées avaient fait déporter à Lambessa, après le coup d'Etat.

Badinguet, soudain renfrogné, tourna les talons, en effilant sa moustache, et murmura : « Impossible » au grand dam de la souveraine qui, à son tour, ne put qu'exprimer ses « mille regrets » au jeune baryton.

Combien de « mille regrets » Pedro Gailhard n'a-t-il pas exprimés depuis, pendant les vingt-trois ans de sa carrière directoriale à l'Opéra ?

§

La Vente Degas. — La collection Degas s'est vendue dans des conditions excellentes. L'Art français domine l'univers entier. Il y avait là des Français et des étrangers, des Norvégiens particulièrement. Si leurs pertes

maritimes sont élevées, ils n'en ont pas moins gagné durant cette guerre beaucoup d'argent, dont ils n'auraient pas l'emploi ni dans les fonds d'Etat ni l'industrie. C'est pourquoi ils préfèrent acheter des œuvres d'art, valeurs que l'on n'a pas encore renversées et dont la solidité a pour témoignage l'histoire entière des Arts.

Les journaux ont donné les prix atteints. Et ces prix sont un témoignage du goût de ce grand peintre et grand collectionneur qu'était Degas, ainsi que de l'éducation parfaite du goût des amateurs. Les plus gros prix ont été atteints par les Ingres. Ensuite se suivirent à la distance qui convenait Delacroix, Corot, Manet, Cézanne, Renoir, Gauguin, Van Gogh. L'ignorance de certains « écrivains d'art » des journaux n'a pas tardé à se manifester. L'un d'eux qui pontifie anonymement dans le *New-York Herald* a écrit : « Quant aux Gauguins, ils ont atteint des prix que je ne puis comprendre et qui sont un défi au bon sens. » Comme s'il ne savait pas que ce maître français qui manque si étrangement à nos collections nationales et dont la vie seule est un ardent et douloureux roman de l'art, est particulièrement et justement prisée dans le nord de l'Europe. Si bien que si nous n'y prenons garde, tous les Gauguins orneront les musées et les collections des royaumes scandinaves, tandis que nos galeries se contenteront des médiocres artistes académiques prônés par l'extraordinaire et absurde Saint-Saëns.

Il y a là plus que des boutades, c'est une criminelle dépréciation de l'esprit national dans ce qu'il a d'excellent.

Pour Cézanne, ce maître le plus haut peut-être que nous ayons eu depuis le Poussin, l'écrivain du *New-York Herald* note de même : « Là encore il y a une exagération hors de toute raison. »

Quant à Van Gogh, ce maître hollandais qui fait partie d'une façon si intime de l'impressionnisme français, cette grande école aussi ouverte aux étrangers que le fut pour la sculpture l'école de Bourgogne, il excite aussi l'effarement du même « écrivain d'art ». Comment eût-il traité Rembrandt, si celui-ci avait peint au temps des impressionnistes ?

Ce fut une glorieuse journée pour la peinture française et pour la peinture moderne que celle de la vente Degas.

§

Dans la salle de vente. — On vendait le tableau d'Ingres intitulé *le duc d'Albe à Sainte-Gudule*, réputé parmi les artistes contemporains pour être un des plus beaux du maître montalbanais. Il atteignit péniblement 7.600 francs, prix auquel il fut adjugé, et une voix, celle du peintre Helleu, s'éleva : « Il n'y a personne ici qui soit capable d'apprécier la beauté de ce tableau. » Le grand portrait au chapeau haut de forme de Manet, *Monsieur Armand Brun*, atteignit 30.000 francs. « Savez-vous combien Degas l'a payé ? demandait le marchand qui le lui avait vendu. 300 francs, pas un sou de plus... Pardon ! il a dépensé 200 francs pour le rentoilage et l'encadrement, cela fait 500 francs. »

Quant à l'*Exécution de Maximilien*, qui fut rachetée 23.200 francs par le marchand qui l'avait vendue, Degas la lui avait payée 150 francs.

Et dire que l'on peut aujourd'hui acheter tout aussi bon marché des œuvres d'artistes inconnus qui dans vingt ans seront célèbres et se vendront aussi cher.

§

L'Espionnage allemand.— La perfection à laquelle atteint l'espionnage allemand ne doit pas surprendre si l'on songe qu'avant de l'exercer contre l'ennemi, les sujets du Kaiser le mettent en œuvre dans leur propre pays. La bureaucratie allemande est un véritable nid d'espions. On y monte et descend par l'intrigue et la délation.

Le chef d'un bureau craint les espions de son rival.

« Souvent, écrit dans le *Times* l'ex-ambassadeur Gérard, je disais à quelque haut fonctionnaire allemand : — Vous travaillez trop, vous êtes toujours à votre poste. Prenez quelques heures de liberté, un de ces jours, et venez à la chasse avec moi. — Et invariablement il m'était répondu : — Impossible, les autres le sauraient par leurs espions et répandraient le bruit que je néglige les affaires qui me sont commises. »

Sur l'espionnage politique en Allemagne, l'ex-ambassadeur américain rapporte nombre d'anecdotes curieuses : « Les espions allemands, écrit-il, sont des plus habiles à ouvrir des bagages, à décacheter les lettres et autres astuces de même ordre. La guerre déclarée, je fus longtemps si occupé, que je ne pus écrire mon rapport quotidien sur les divers bruits officiels qui parvenaient jusqu'à moi. Et j'ai lieu de croire que les Allemands fouillaient notre courrier diplomatique pour le trouver. Son absence continuelle finit par irriter à ce point Zimmermann qu'un jour il ne sut plus se contenir et me demanda :

— Vous n'envoyez donc jamais de rapport à votre gouvernement ? »

§

Objets oubliés dans les livres. — On a relevé en Angleterre une liste d'objets oubliés dans les livres des bibliothèques circulantes.

On y rencontre le plus fréquemment des épingles à cheveux ; mais le plus extraordinaire, c'est qu'on y trouve parfois des diamants de valeur. Une fois on trouva dans un livre de Conan Doyle un chèque de 500 francs dont celui qui l'avait perdu ne s'était nullement soucié. On y trouve encore beaucoup de lettres et parfois fort intimes. Il y a quelques années un ministre fameux oublia ainsi une pièce politique fort importante qu'il fut heureux de retrouver avant que la presse, ayant eu vent de l'affaire, eut pu s'en emparer.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

'assemblée ordinaire annuelle des actionnaires de la *Banque de Paris et des Pays-Bas* a eu lieu le 21 Mars er ; elle a approuvé les comptes de l'exercice 1917 desquels il résulte que les produits bruts ont été de 41.817 francs contre 9.923.256 francs en 1916 et que les bénéfices nets sont ressortis à 8.032.831 francs, au le 6.492.014 francs précédemment.

e dividende a été fixé à 7 0/0 ou 35 francs par action, au lieu de 6 0/0 ou 30 francs pour l'exercice antérieur.

ans son rapport, le Conseil d'administration a fourni les renseignements suivants sur la marche des affaires les :

L'amélioration que nous vous avions signalée l'an dernier s'est poursuivie et s'est même accentuée au cours et exercice. Mais son développement a encore été limité par la guerre qui nécessairement concentre toute vité économique du pays sur les besoins toujours croissants de la Défense Nationale.

Pour faire face à ces besoins, des ressources nouvelles ont dû être créées. Le gouvernement les a trouvées rd dans le placement des Bons et Obligations de la Défense Nationale, auquel nous n'avons pas cessé de er tout notre concours Est venue ensuite l'émission de l'Emprunt 4 0/0 qui a eu lieu vers la fin de l'année. ccès obtenu par cet Emprunt s'ajoutant au succès des Emprunts précédents, a été une nouvelle preuve de la ance qu'inspire le crédit de la France ; il est aussi un témoignage de la foi que nous avons tous dans l'issue rieuse de la lutte formidable que les puissances alliées soutiennent depuis près de quatre années. Notre Etaement et sa clientèle, tant en France que dans ses Succursales, ont, par leurs souscriptions, largement répondu ppel du gouvernement.

Nous avons de nouveau participé aux crédits ouverts à l'étranger pour les règlements à faire avec les pays ou neutres. Cette participation s'est encore accrue au cours de l'exercice 1917 et le total qu'elle représente le bilan au 31 Décembre dernier, sous le chapitre intitulé Opérations de change à terme garanties, n'est pas ieur au chiffre de 82.217.000 francs.

Nous avons également continué à donner notre concours le plus empressé pour le rachat et pour le prêt de mis à la disposition de l'Etat en vue de lui faciliter ses opérations de change ou de crédits à l'étranger.

Parmi les émissions auxquelles la Banque a participé, nous mentionnerons :

Les obligations 5 1/2 0/0 du Crédit Foncier de France

L'Emprunt 5 1/2 0/0 de la Ville de Paris ;

Les obligations 5 1/2 0/0 de la Compagnie du Chemin de fer Franco-Ethiopien de Djibouti à Addis-Abeba ;

L'augmentation du capital de la Compagnie Générale Transatlantique ;

Les bons ou obligations 6 0/0 de la Société des Etablissements et de la Société des Automobiles Delaunay-Belle- de la Compagnie d'Electricité de l'Ouest-Parisien (Ouest-Lumière) et de la Société des Ateliers et Chantiers Loire, toutes Sociétés qui travaillent sous des formes diverses, avec une grande activité, pour la Défense nale.

Nous avons, en outre, participé à la constitution du Comptoir National Economique, dont l'objet principal est ntéresser à des opérations d'importation et d'exportation.

Ainsi que nous vous l'avons indiqué dans nos précédents rapports, notre succursale de Bruxelles est sous le stre de l'autorité allemande ; nous n'avons donc pu, cette année encore, recevoir ses comptes.

Nos deux autres succursales ne sont pas restées inactives.

La succursale d'Amsterdam continue le concours qu'elle avait donné il y a deux ans pour l'ouverture d'un important destiné à faire face à des dépenses de ravitaillement pour les régions envahies.

Au cours de l'année dernière, une convention d'ordre économique est intervenue entre le Gouvernement ais et le gouvernement Fédéral suisse. A cette convention se rattachaient des stipulations financières pour lisation desquelles notre Gouvernement s'est adressé à un groupe d'établissements français dont nous faisons . Notre succursale de Genève a été chargée de centraliser les opérations relatives à ces stipulations, dont ssion fait actuellement l'objet de négociations entre les deux gouvernements.

Le bilan que nous soumettons à votre approbation se totalise, tant à l'actif qu'au passif, par 619.810.324 fr., ntant une augmentation de 56.113.900 fr. sur le montant du bilan de l'exercice 1916.

Le compte de Profits et Pertes au 31 Décembre 1917 présente un solde créditeur de 8.032.831 francs provenant ement des produits réalisés pendant l'exercice.

Sur cette somme de 8.032.831 fr., nous vous proposons la distribution d'un dividende de 35 fr. par action. Ce nde, appliqué aux 200.000 actions constituant le capital social, absorbera une somme de 7 millions de francs elle il faut ajouter la part de 10 0/0 revenant statutairement au Conseil d'administration, soit 222.222 fr. ble 7 millions 222.222 francs.

près ce prélèvement, il restera un surplus de 810.609 fr. qui, joint au solde reporté de l'exercice 1916, soit 364 fr. formera un solde de 8.693.974 francs à reporter au crédit du compte de Profits et Pertes pour ice 1918.

Nous avons appelé aux fonctions de Directeur-adjoint M. J. Rein, qui était et qui reste chargé des services de , et aux fonctions de Sous-Directeur. M. J. Choppin de Janvry, précédemment fondé de pouvoirs ; nous tenu ainsi à reconnaître l'utile et dévouée collaboration qu'ils nous donnent depuis plusieurs années. »

s une allocution prononcée avant l'approbation des résolutions, le Président a donné les renseignements émentaires suivants :

Le bénéfice total de 8.032.831 fr. porté au compte de Profits et Pertes, résultat de l'exercice, ne comprend ni ement sur des comptes antérieurs, ni plus-value sur le Portefeuille titres de la Banque. Sur ces titres, des alues, dont quelques-unes très notables, ont été relevées d'après les cours moyens du mois de Décembre r. Le bénéfice qui en serait résulté ne figure pas au compte de Profits et Pertes ; il a servi soit à couvrir oins-values sur certains titres, soit à des amortissements nouveaux.

outes nos évaluations antérieures se sont trouvées confirmées et consolidées. Dans ces conditions, notre Conseil é qu'il pouvait vous proposer un nouveau relèvement du dividende, une augmentation de 5 francs comme avez approuvée pour l'exercice 1915, puis pour l'exercice 1916, en sorte que le revenu de l'action se trouve de 25 fr. en 1915, à 30 fr. en 1916 et à 35 fr. en 1917.

s le voyez, Messieurs, si les résultats de l'exercice 1917, n'ont pas été, par suite de la guerre, aussi favo- que nous pouvions l'espérer lors de notre dernière assemblée générale, ils sont cependant satisfaisants et la ssion que nous avons constatée se continue depuis le début de 1916.

s conservons, pour l'avenir, la même foi dans le succès des efforts que nos armées déploient si vaillamment ès la paix, dans la renaissance économique du pays, à laquelle nous devons tous nous préparer par un lement d'activité et d'énergie. »

ès la lecture des différents rapports, l'assemblée a approuvé les comptes et le bilan présentés ainsi que la tion proposée. Elle a procédé à la réélection des administrateurs sortants ainsi qu'à la nomination d'un

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.............	32 fr.	Un an.............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.